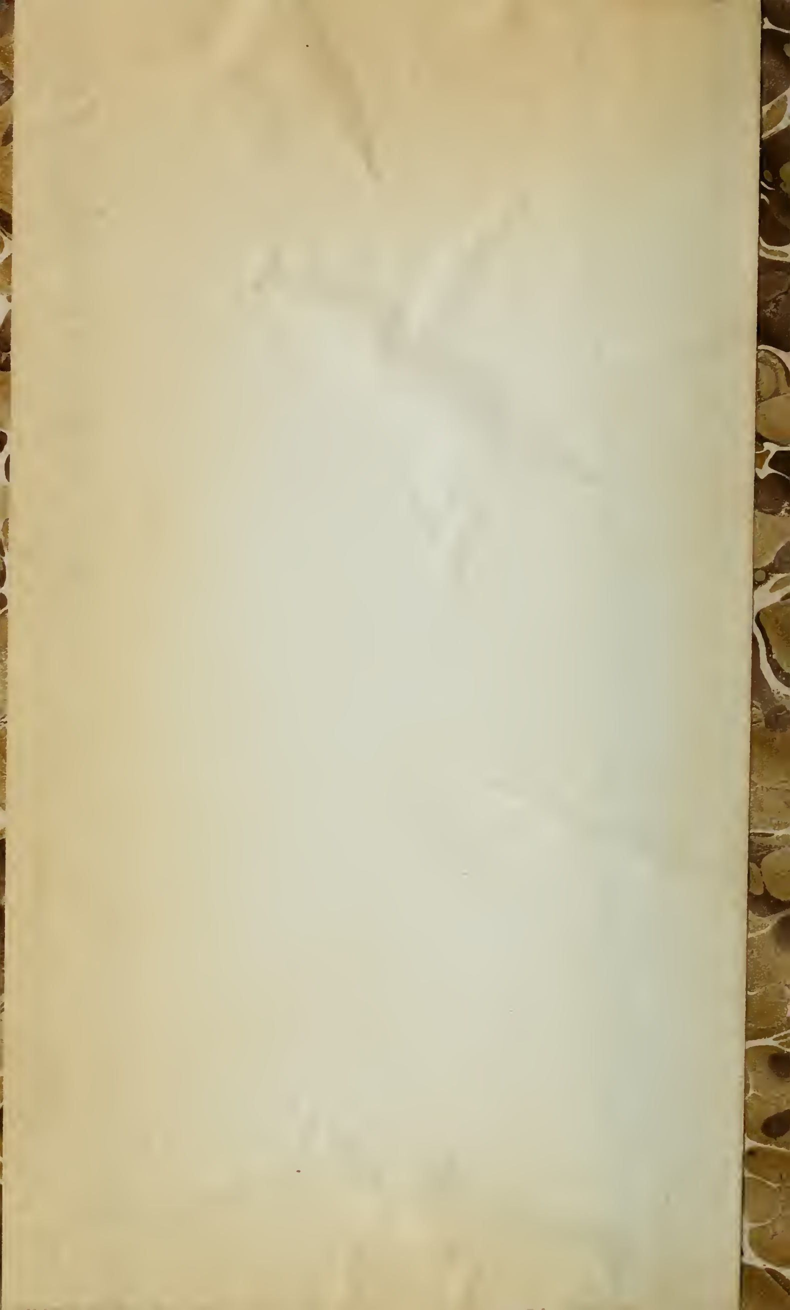
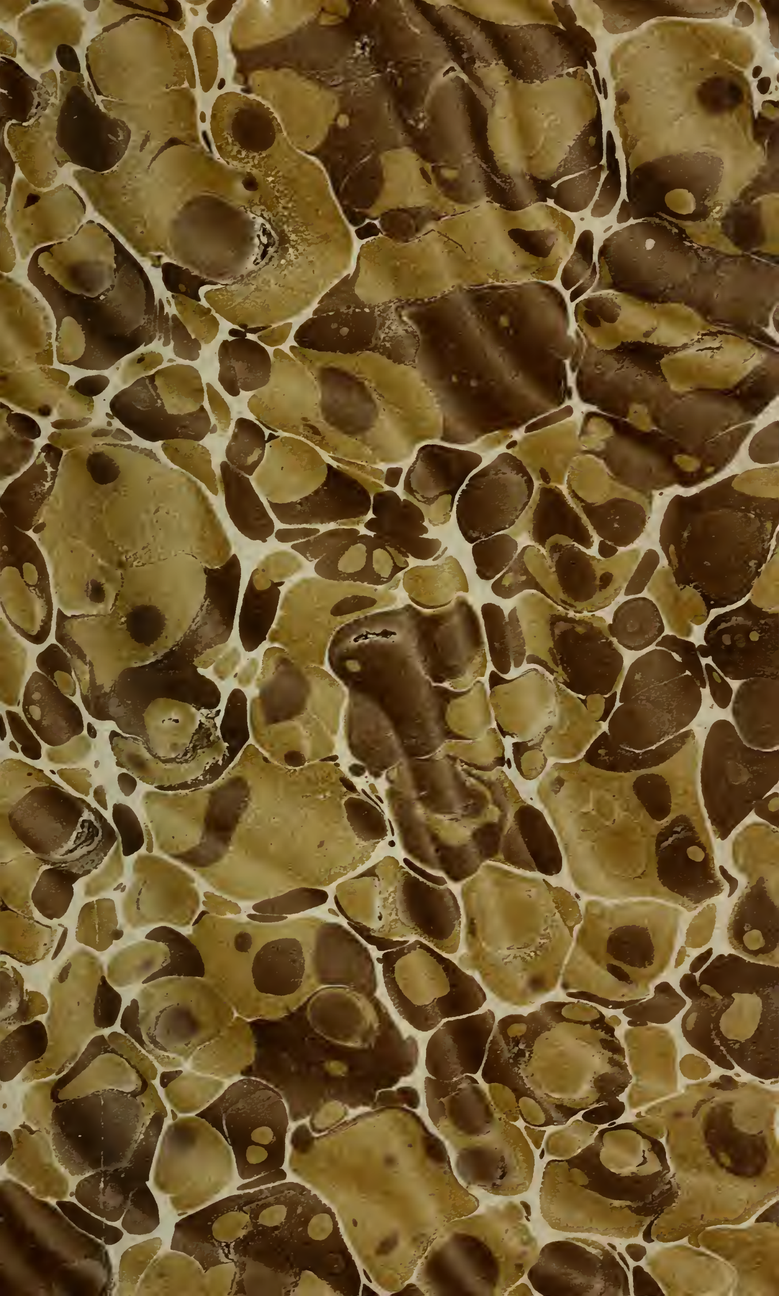

U d'/of OTTAWA
39003003603098







THÉATRE COMPLET

DE

G. E. LESSING

TRADUIT PAR

FÉLIX SALLES

AVEC

UNE ÉTUDE CRITIQUE

TOME DEUXIÈME

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1886

THÉATRE COMPLET

DE

G. E. LESSING

PARIS. — IMP. C. MARPON ET E. FLAMMARION. RUE RACINE, 26.

THÉATRE COMPLET

DE

G. E. LESSING

TRADUIT PAR

FÉLIX SALLES

AVEC

UNE ÉTUDE CRITIQUE

TOME DEUXIÈME

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1886

MINNA DE BARNHELM

OU

LE BONHEUR DES SOLDATS

PERSONNAGES

Le major de TELLHEIM, officier congédié.
Minna de BARNHELM.
Le comte de BROUCHSAL, oncle de Minna.
FRANÇOISE, soubrette de Minna.
JUSTE, domestique du major.
Paul WERNER, ancien maréchal-des-logis du major.
L'Aubergiste.
Une Dame en deuil.
Une Ordonnance.
Riccaut de la MARLINIÈRE.

La scène se passe, tantôt dans la salle d'une auberge, tantôt dans une chambre y attenante.

MINNA DE BARNHELM

OU

LE BONHEUR DES SOLDATS

COMÉDIE EN CINQ ACTES

1763

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

JUSTE

JUSTE. (*Il est assis dans un coin ; il sommeille et parle en rêve.*) Coquin d'aubergiste ! Tu nous... Hardi, frère !... frappe dessus, frère ! (*Il gesticule, ses mouvements le réveillent.*) Hé donc ! Je ne ferme pas l'œil que je ne le rosse. S'il avait seulement la moitié de tous ces coups !... Mais voilà qu'il fait jour. Il faut me mettre à la recherche de mon pauvre maître. S'il ne tenait qu'à moi, il ne remettrait pas les pieds dans cette maudite maison... Où aura-t-il passé la nuit?

SCÈNE II

L'AUBERGISTE, JUSTE

L'AUBERGISTE. Bonjour, monsieur Juste, bonjour! Quoi! déjà levé si tôt! ou dois-je dire : encore debout si tard?

JUSTE. Dites ce que vous voudrez.

L'AUBERGISTE. Je ne dis autre chose que bonjour, et cela vaut bien la peine que monsieur Juste réponde : Grand merci!

JUSTE. Grand merci!

L'AUBERGISTE. On est de mauvaise humeur quand on ne peut pas avoir un repos suffisant. Voilà ce que c'est : monsieur le major n'est pas rentré, et vous l'avez attendu ici.

JUSTE. Qu'est-ce que cet homme ne devinerait pas!

L'AUBERGISTE. Je suppose, je suppose.

JUSTE. (*Il se retourne pour s'en aller.*) Votre serviteur.

L'AUBERGISTE. (*Il le retient.*) Non pas, monsieur Juste.

JUSTE. Eh bien, pas votre serviteur.

L'AUBERGISTE. Ah ça! mais, monsieur Juste, je ne pense pas que depuis hier, vous soyez encore en colère. Qui voudrait garder sa rancune après une nuit?

JUSTE. Moi, et après toutes les nuits possibles.

L'AUBERGISTE. Est-ce charitable?

JUSTE. Aussi charitable que de chasser de chez soi, et de mettre dans la rue un honnête homme, parce qu'il ne peut pas payer sur-le-champ.

L'AUBERGISTE. Fi donc! Qui pourrait être assez sans cœur pour cela?

JUSTE. Un aubergiste chrétien... Mon maître, un tel homme! un tel officier!

L'AUBERGISTE. Je l'aurais chassé de ma maison! Je l'aurais mis dans la rue! Mais j'ai beaucoup trop de considération pour un officier, et beaucoup trop de

pitié pour un officier congédié! C'est la nécessité qui m'a forcé à lui donner un autre appartement. — N'y pensez plus, monsieur Juste. (*Il crie à la cantonade.*) Holà!... Je veux réparer cela d'une autre manière. (*Entre un garçon.*) Apporte un petit verre; monsieur Juste désire un petit verre et du bon!

JUSTE. Peine inutile, monsieur l'aubergiste; qu'elle devienne du poison, la goutte que... Mais ne jurons pas, je suis encore à jeun!

L'AUBERGISTE. (*Au garçon qui apporte une bouteille de liqueur et un verre.*) Donne; laisse-nous! — Tenez, monsieur Juste, voici quelque chose d'excellent : c'est fort, moelleux et sain. (*Il remplit le verre et le lui présente.*) Cela peut remettre un estomac en ordre, après une nuit de veille!

JUSTE. Peut-être ne devrais-je pas!... Mais pourquoi faire ressentir mon estomac de sa grossièreté? (*Il prend le verre et boit.*)

L'AUBERGISTE. Grand bien vous fasse, monsieur Juste!

JUSTE. (*En rendant le verre.*) Pas mauvais!... Mais, monsieur l'aubergiste, vous n'êtes qu'un rustre.

L'AUBERGISTE. Non pas! non pas!... Vite un autre; il n'est pas bon de rester sur une jambe.

JUSTE. (*Après avoir bu.*) Pour cela, je dois en convenir : bon, très bon!... L'avez-vous fait vous-même, monsieur l'aubergiste?

L'AUBERGISTE. Pardieu, non! Véritable dantzig, double et authentique.

JUSTE. Voyez-vous, monsieur l'aubergiste; si je pouvais feindre, ce serait pour cette liqueur-là; mais je ne le puis pas : il faut que cela sorte... Vous n'êtes qu'un rustre, monsieur l'aubergiste!

L'AUBERGISTE. De ma vie, personne ne m'a encore dit pareille chose!... Encore un, monsieur Juste : toutes les bonnes choses vont par trois!

JUSTE. D'accord. (*Il boit.*) Bonne chose, vraiment, bonne chose!... Mais la vérité est aussi une bonne chose... Vous n'êtes qu'un rustre, monsieur l'aubergiste.

L'AUBERGISTE. Si j'en étais un, me laisserais-je dire ainsi?

JUSTE. Pourquoi pas? Un rustre a rarement du fiel.

L'AUBERGISTE. N'en prendrez-vous plus un autre, monsieur Juste? Une corde quadruple n'en résiste que mieux.

JUSTE. Non. Trop, c'est trop. Et à quoi cela vous servirait-il? Jusqu'à la dernière goutte de la bouteille, je maintiendrais mon dire. Fi, monsieur l'aubergiste, avoir de si bon dantzig et si peu de politesse!... Un homme comme mon maître, qui a demeuré chez vous plus d'une année, à qui vous avez soutiré tant de beaux écus, qui dans toute sa vie n'a jamais fait tort à personne d'un fenin... le déménager en son absence, parce qu'il ne vous a pas jusqu'ici payé sur-le-champ une couple de mois, parce qu'il ne fait plus chez vous autant de dépenses!...

L'AUBERGISTE. Mais n'avais-je pas absolument besoin de la chambre? Mais ne savais-je pas d'avance que monsieur le major aurait lui-même déménagé de son plein gré, si nous eussions pu attendre son retour? Devais-je laisser passer devant ma porte cette grande dame étrangère? Devais-je, de gaîté de cœur, jeter un tel profit à la tête d'un autre aubergiste? Et puis je ne crois même pas qu'elle eût trouvé à se loger ailleurs. Tous les hôtels regorgent en ce moment de voyageurs. Une si jeune, si belle, si aimable dame devait-elle rester dans la rue? Votre maître est beaucoup trop galant pour cela. Et qu'y perd-il d'ailleurs? Ne lui ai-je pas donné en échange une autre chambre?

JUSTE. Sur le derrière, près du pigeonnier, la vue sur le mur du voisin.

L'AUBERGISTE. La vue était autrefois magnifique, avant qu'il prît fantaisie à ce maudit voisin de l'obstruer. Du reste, la chambre est élégante et tapissée.

JUSTE. Elle l'a été.

L'AUBERGISTE. Non pas; une des murailles l'est encore. Et votre petite chambre à côté, monsieur Juste;

que manque-t-il à cette petite chambre? Elle a une cheminée qui fume, il est vrai, un peu en hiver...

JUSTE. Mais qui fait très joliment en été. Monsieur, je commence à croire que vous voulez encore nous vexer par dessus le marché.

L'AUBERGISTE. Là, là, monsieur Juste, monsieur Juste...

JUSTE. N'échauffez pas la tête à monsieur Juste, ou...

L'AUBERGISTE. Moi, je vous échauffe! C'est le dantzig.

JUSTE. Un officier comme mon maître? Ou croiriez-vous qu'un officier congédié ne soit pas capable de vous rompre les os? Pourquoi pendant la guerre, étiez-vous donc si souples, messieurs les aubergistes? Pourquoi alors tout officier était-il un homme honorable, et tout soldat, un brave et honnête garçon? Ce petit bout de paix vous rend-ils déjà si hautains?

L'AUBERGISTE. Mais à quel propos vous emporter ainsi?

JUSTE. Il me plaît de m'emporter, à moi!

SCÈNE III

DE TELLHEIM, L'AUBERGISTE, JUSTE

DE TELLHEIM. (*En entrant.*) Juste!

JUSTE. (*Croyant que c'est l'aubergiste qui lui adresse la parole.*) Sommes-nous si intimes?

DE TELLHEIM. Juste!

JUSTE. J'aurais pensé que pour vous j'étais monsieur Juste.

L'AUBERGISTE. (*Apercevant le major.*) Chut! chut! Monsieur, monsieur, monsieur Juste, regardez donc derrière vous... C'est votre maître.

DE TELLHEIM. Juste, tu chamailles, je crois. Est-ce là ce que je t'ai recommandé?

L'AUBERGISTE. O, monseigneur, chamailler? Dieu m'en garde? Votre très humble serviteur oserait-il se cha-

mailler avec quelqu'un qui a l'honneur de vous appartenir?

JUSTE. Si je pouvais seulement lui donner un renfoncement sur son dos de chat!...

L'AUBERGISTE. Il est vrai que monsieur Juste parle pour son maître, et un peu ardemment. Mais en cela il fait bien; je ne l'en estime, je ne l'en aime que davantage.

JUSTE. Que ne puis-je lui démolir la mâchoire!

L'AUBERGISTE. C'est dommage que ce soit gratuitement qu'il s'échauffe. Car je suis bien sûr que Votre Grâce ne m'a pas retiré sa bienveillance, parce que... la nécessité... m'a nécessairement...

DE TELLHEIM. Assez, monsieur! Je suis votre débiteur; vous me mettez hors de mon appartement en mon absence, il me reste à vous payer, et à chercher un logement ailleurs. C'est tout naturel!

L'AUBERGISTE. Ailleurs? Vous voulez déménager, monseigneur? Je suis un homme bien malheureux! un homme mort! Non, jamais! La dame quittera plutôt l'appartement. Monsieur le major est en droit de ne pas lui laisser sa chambre; la chambre est à lui; cette dame la quittera, je ne puis pas m'y opposer... J'y cours, monseigneur.

DE TELLHEIM. L'ami, ne faites pas deux sottises pour une. Cette dame doit rester en possession de l'appartement.

L'AUBERGISTE. Votre Grâce pourrait-elle penser que c'est par défiance, par inquiétude pour le paiement, comme si je ne savais pas que Votre Grâce pouvait me payer aussitôt qu'elle le voudrait... La petite bourse cachetée, — il est écrit dessus, cinq cents écus en louis d'or, — dans le secrétaire... elle est intacte.

DE TELLHEIM. Je l'espère bien, qu'elle est intacte, ainsi que tout ce qui m'appartient... Juste prendra le tout, quand il vous aura payé votre compte.

L'AUBERGISTE. En vérité, j'ai été bien effrayé, lorsque j'ai trouvé la petite bourse. J'avais toujours tenu Votre Grâce pour un homme d'ordre et de prévoyance qui

garde toujours quelque chose en réserve... Mais cependant... si j'avais pu savoir qu'il y eût de l'argent comptant dans le secrétaire...

DE TELLHEIM. Vous vous fussiez conduit plus poliment à mon endroit... Je vous comprends... Sortez, monsieur, laissez-moi; j'ai à parler à mon domestique.

L'AUBERGISTE. Mais, monseigneur...

DE TELLHEIM. Viens, Juste, ce monsieur ne veut pas me permettre de te donner chez lui mes ordres.

L'AUBERGISTE. Je m'en vais, monseigneur! Toute ma maison est à votre service. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

De TELLHEIM, JUSTE

JUSTE. (*Qui frappe du pied et fait un geste d'indignation du côté de l'aubergiste.*) Pouah!

DE TELLHEIM. Qu'est-ce?

JUSTE. J'étouffe de colère.

DE TELLHEIM. Tu as trop de sang, plutôt.

JUSTE. Mais vous, vous, mon maître, je ne vous reconnais plus. Que je meure à l'instant sous vos yeux, si ce n'est pas vous qui sauvez ce malin animal, cet impitoyable coquin! Sans peur de la corde, de la hache et de la roue, je l'aurais... je l'aurais étranglé avec ces mains, je l'aurais dévoré avec ces dents.

DE TELLHEIM. Brute!

JUSTE. Mieux vaut être une brute, qu'un tel misérable!

DE TELLHEIM. Enfin que veux-tu?

JUSTE. Ce que je veux... que vous sentiez l'outrage qu'on vous a fait.

DE TELLHEIM. Et puis?

JUSTE. Que vous vous vengiez!... Mais non, le coquin est trop vil pour vous.

DE TELLHEIM. Alors, tu veux que je te charge de me venger? C'était d'abord mon intention. Il ne m'aurait

pas revu, et il aurait reçu son paiement de tes mains. Je sais que tu as l'art de jeter une poignée d'argent d'un air passablement dédaigneux.

JUSTE. Vraiment! excellente vengeance!

DE TELLHEIM. Que nous devons même différer. Je n'ai plus un fenin d'argent comptant, et je ne sais plus où en trouver.

JUSTE. Plus d'argent? Et le petit sac portant : « cent écus en louis d'or », que l'aubergiste a trouvé dans votre secrétaire?

DE TELLHEIM. C'est un dépôt.

JUSTE. Mais ne sont-ce pas les cent pistoles que votre ancien maréchal-des-logis vous a apportées, il y a quatre ou cinq semaines?

DE TELLHEIM. Les cent pistoles de Paul Werner. Pourquoi pas?

JUSTE. Vous ne vous en êtes pas encore servi, monsieur, vous pouvez les employer à votre guise. Je vous en réponds...

DE TELLHEIM. Vraiment?

JUSTE. Werner m'a entendu parler de la manière dont on vous berne pour vos réclamations à la caisse générale de la guerre. Il m'a entendu dire...

DE TELLHEIM. Qu'on finira par me prendre pour un mendiant, si ce n'est déjà fait... Je te suis très reconnaissant, Juste... Et cette nouvelle a porté Werner à partager avec moi sa modique aisance! Je suis content de l'avoir deviné. Écoute, Juste, fais-moi sur-le-champ ton compte : nous nous quittons...

JUSTE. Quoi? qu'est-ce?

DE TELLHEIM. Pas un mot : voici quelqu'un.

SCÈNE V

UNE DAME EN DEUIL, DE TELLHEIM, JUSTE

LA DAME. Pardon, monsieur!

DE TELLHEIM. Qui cherchez-vous, madame?

LA DAME. L'homme honorable auquel j'ai l'honneur de parler. Ne me reconnaissez-vous pas? Je suis la veuve de votre ancien capitaine d'état-major.

DE TELLHEIM. Par le Ciel! madame, quel changement!

LA DAME. Je relève du lit de maladie, où m'a jetée la douleur d'avoir perdu mon mari. De si bonne heure, je vous suis importune, monsieur le major. C'est que je pars pour la campagne : une bonne amie, mais qui n'est pas plus heureuse que moi, m'y a offert pour les premiers jours un asile.

DE TELLHEIM. (*A Juste.*) Va, laisse-nous seuls. (*Juste sort*).

SCÈNE VI

La dame, de TELLHEIM

DE TELLHEIM. Parlez librement, madame; devant moi vous n'avez pas à rougir de votre malheur. En quoi puis-je vous servir?

LA DAME. Monsieur le major...

DE TELLHEIM. Je vous plains, madame. En quoi puis-je vous servir? Vous savez que votre mari était mon ami... je dis : mon ami, et c'est un titre dont j'ai toujours été très avare.

LA DAME. Qui le sait mieux que moi, combien vous étiez digne de son amitié, combien il l'était de la vôtre? Vous eussiez été sa dernière pensée, votre nom eût été le dernier appel de ses lèvres mourantes, si la nature n'avait pas dû réserver plus impérieusement ce triste privilége à son malheureux fils, à sa malheureuse femme.

DE TELLHEIM. Cessez, madame. Je voudrais pleurer avec vous, mais aujourd'hui je n'ai point de larmes. Épargnez-moi. Vous me trouvez à une de ces heures où je serais facilement porté à murmurer contre la Providence... O mon honnête Marloff! Vite, madame, or-

donnez. Si je suis en position de vous être utile, si je le suis...

LA DAME. Je ne puis pas partir, sans avoir accompli ses dernières volontés. Quelques instants avant de mourir, il se souvint qu'il mourait votre débiteur et me chargea d'acquitter sa dette avec le premier argent que j'aurais. J'ai vendu son équipage et je viens dégager sa signature.

DE TELLHEIM. Pardon, madame, c'est pour cela que vous êtes venue.

LA DAME. Pour cela même : veuillez me permettre de compter l'argent.

DE TELLHEIM. Non pas, madame ; Marloff serait mon débiteur? Cela n'est guère possible. Permettez-moi de m'en assurer; (*Il tire son carnet de poche et cherche.*) Je ne trouve rien.

LA DAME. Vous aurez égaré le titre, et le titre ne fait rien à l'affaire... vous permettez?...

DE TELLHEIM. Non, madame; je n'ai point l'habitude d'égarer de telles choses; si je ne trouve pas de titre, c'est une preuve que je n'en ai jamais eu, ou que la dette a été payée et le titre rendu.

LA DAME. Monsieur le major !

DE TELLHEIM. C'est incontestable, madame. Marloff n'est pas resté mon débiteur. Il me semblait bien aussi ne pas me souvenir qu'il m'eût jamais rien dû. C'est ainsi, madame; et c'est lui qui m'a laissé bien plutôt son débiteur. Je n'ai jamais rien pu faire pour m'acquitter envers un homme qui, durant six années, a partagé avec moi bonheur et malheur, gloire et périls. Je n'oublierai pas qu'il a laissé un fils. Il sera mon fils, dès que je pourrai lui servir de père. La perplexité où je me trouve moi-même en ce moment...

LA DAME. Homme généreux ! monsieur le major, ne m'humiliez pas; prenez l'argent : c'est le seul moyen de me tranquilliser.

DE TELLHEIM. Qu'avez-vous besoin pour vous tranquilliser d'autre chose que de l'assurance que je vous donne que cet argent n'est point à moi? Voudriez-vous

que je vole le jeune fils orphelin de mon ami? Car ce serait le voler, madame, le voler en propres termes. Cet argent lui appartient, placez-le pour lui.

LA DAME. Je vous comprends : pardonnez, si je ne sais pas encore accepter un bienfait. Mais qui vous a donc appris qu'une mère fait plus pour son fils qu'elle ne ferait pour sauver sa propre vie? Je vous quitte.

DE TELLHEIM. Allez, madame, allez! Voyagez heureusement! Je ne vous demande pas de me donner de vos nouvelles. Vous pourriez-vous adresser à moi dans un temps, où, je ne vous serais d'aucun secours. Mais, pardon, madame; j'allais oublier le plus important. Marloff avait des arriérés à réclamer à la caisse de notre ancien régiment. Ses réclamations sont aussi justes que les miennes. Si l'on satisfait aux miennes, on devra aussi satisfaire aux siennes. Je m'en porte garant.

LA DAME. Oh! monsieur... Mais j'aime mieux me taire. Préparer ainsi des bienfaits à venir, c'est... c'est aux yeux de Dieu, les avoir déjà rendus. Qu'il vous en récompense, ainsi que mes larmes! (*Elle sort.*)

SCÈNE VII

De TELLHEIM

DE TELLHEIM. Pauvre femme! Brave femme! N'oublions pas de déchirer cette guenille. (*Il tire des lettres de son portefeuille, et les déchire.*) Qui pourrait m'assurer qu'un jour mon propre dénûment ne me porterait pas à en faire usage?

SCÈNE VIII

De TELLHEIM, JUSTE

DE TELLHEIM. Es-tu là?

JUSTE. (*S'essuyant les yeux.*) Oui.

DE TELLHEIM. Tu as pleuré?

JUSTE. J'ai écrit mon compte dans la cuisine, et la cuisine était pleine de fumée. Le voilà, mon compte, monsieur.

DE TELLHEIM. Donne.

JUSTE. Ayez de la compassion pour moi, monsieur. Je sais bien que les hommes n'en ont pas pour vous, mais...

DE TELLHEIM. Que veux-tu?

JUSTE. Je me serais attendu à la mort plutôt qu'à mon congé.

DE TELLHEIM. Je ne puis t'employer plus longtemps; il me faut apprendre à me passer de domestique. (*Il déploie le compte et il lit.*) « Ce que M. le major me doit : Trois mois et demi de gages, à 6 écus par mois, 21 écus; avancé pour menues dépenses depuis le premier de ce mois, 1 écu, 7 gros, 9 fenins. Total : 22 écus, 7 gros, 9 fenins. » C'est exact, et il est juste que je paie en entier le mois courant.

JUSTE. L'autre page, monsieur le major.

DE TELLHEIM. Il y en a encore? (*Il lit*) « Ce que je dois à M. le major : Payé pour moi au chirurgien du régiment, 25 écus; payé pour garde et soins pendant ma maladie, 39 écus. Avancé sur ma demande, à mon père, incendié et pillé, 50 écus; sans compter les deux chevaux de prise, dont M. le major lui a fait présent. Total : 114 écus. En déduisant les 22 écus, 7 gros, 9 fenins, ci-dessus, je dois encore à M. le major, 91 écus, 19 gros, 3 fenins. » — Mon garçon, es-tu fou?

JUSTE. Je crois bien que je vous coûte davantage : mais c'eût été de l'encre perdue que de l'ajouter ici. Je

ne pourrais pas vous payer, quand vous me reprendriez la livrée que je n'ai pas encore gagnée. Aussi j'aimerais mieux que vous m'eussiez laissé périr à l'ambulance.

DE TELLHEIM. Pour qui me prends-tu? Tu ne me dois rien; et je te vais recommander à une personne de ma connaissance, chez qui tu seras mieux que chez moi.

JUSTE. Je ne vous dois rien, et cependant vous me chassez?

DE TELLHEIM. Parce que je ne veux pas devenir ton débiteur.

JUSTE. C'est pour cela, rien que pour cela? — Aussi sûr que je suis votre débiteur; aussi sûr que vous ne pourrez jamais devenir le mien, vous ne devez pas me renvoyer. — Faites ce qu'il vous plaira, monsieur le major, je reste et je resterai près de vous.

DE TELLHEIM. Et ton opiniâtreté, ton entêtement, tes manières violentes et brutales envers tous, quand tu penses qu'ils n'ont rien à te dire... ta malignité sournoise, ton humeur rancuneuse...

JUSTE. — Faites-moi aussi mauvais que vous le voudrez : je n'aurai pas de moi plus mauvaise opinion que de mon chien. L'hiver dernier, je me promenais sur la brune, aux bords du canal, lorsque j'entends gémir quelque chose. Je descends, j'étends la main du côté de la voix et, croyant sauver un enfant, je tire de l'eau un caniche. « C'est toujours cela, » me dis-je. Le caniche me suivit; mais je n'aime pas les caniches. Je le chassai : inutile! Je le battis pour l'éloigner de moi : inutile! La nuit, je ne le laissai pas entrer dans ma chambre; il resta devant la porte, sur le seuil. Quand il s'approchait de moi, je le recevais à coups de pied : il criait, me regardait et me flattait de la queue. Il n'a pas encore reçu de ma main une miette de pain, et cependant il n'écoute que moi seul et ne se laisse toucher que par moi. Il va, bondissant devant moi, et me fait tous ses tours sans que je le lui ordonne. C'est un vilain caniche, mais c'est un bien bon chien. S'il continue comme cela, je cesserai de tenir rigueur aux barbets.

DE TELLHEIM. (*A part.*) Moi aussi, je cesserai de lui tenir rigueur. Non, il n'y a pas d'hommes complétement dénaturés... Juste, nous resterons ensemble.

JUSTE. Bien certainement!... Vous voudriez vous passer de domestique? Vous oubliez vos blessures, vous oubliez que vous ne pouvez vous servir que d'un bras. Vous ne pouvez même pas vous habiller seul. Je vous suis absolument nécessaire, monsieur le major; et, sans me flatter, monsieur le major, je suis un domestique capable, si les choses venaient au pis, de mendier et de voler pour son maître.

DE TELLHEIM. Juste, nous ne resterons pas ensemble.

JUSTE. C'est bon!

SCÈNE IX

UN DOMESTIQUE ÉTRANGER, JUSTE, DE TELLHEIM

LE DOMESTIQUE. Psitt! Camarade!

JUSTE. Qu'y a-t-il?

LE DOMESTIQUE. Ne pourriez-vous m'indiquer l'officier qui hier encore habitait cet appartement? (*Il montre le côté par lequel il est entré.*)

JUSTE. Cela me serait très facile. Que lui apportez-vous?

LE DOMESTIQUE. Ce que nous apportons toujours quand nous n'apportons rien : un compliment. Ma maîtresse a appris que cet officier a été délogé par elle. Ma maîtresse sait vivre et je suis chargé de lui faire agréer ses excuses.

JUSTE. Eh bien, faites; le voilà!

LE DOMESTIQUE. Qui est-il? Comment le nomme-t-on?

DE TELLHEIM. Mon ami, j'ai entendu votre commission. C'est de la part de votre maîtresse une politesse superflue, que je reconnais, comme je dois. Présentez-lui mes hommages... Comment s'appelle votre maîtresse?

LE DOMESTIQUE. Comment elle s'appelle? Elle se fait appeler mademoiselle (1).

DE TELLHEIM. Et son nom de famille?

LE DOMESTIQUE. Je ne l'ai pas encore entendu, et, quant à le demander, ce n'est pas mon affaire. Je m'arrange de manière à avoir un nouveau maître, presque toutes les six semaines. Du diable, si je puis retenir tous leurs noms!

JUSTE. Bravo, camarade!

LE DOMESTIQUE. Je suis entré, il y a quelques jours, à Dresde, au service de cette dame. Elle est ici, je crois, à la recherche de son fiancé.

DE TELLHEIM. Assez, mon ami. C'est le nom de votre maîtresse que je désirais savoir, mais non ses secrets. Allez.

LE DOMESTIQUE. Camarade, ce maître-là ne m'irait guère. (*Il sort.*)

SCÈNE X

JUSTE, DE TELLHEIM

DE TELLHEIM. Fais en sorte, Juste, que nous quittions cette maison. La politesse de l'étrangère m'est plus désagréable que la grossièreté de l'aubergiste. Tiens, prends cette bague : le seul objet de prix qui me reste. Je n'aurais jamais cru en faire un tel usage. Mets-la en gage; fais-toi prêter dessus quatre-vingts frédérics d'or. Le compte de l'aubergiste ne doit s'élever tout au plus qu'à trente : paie-le et déménage mes effets.

JUSTE. Où irons-nous?

DE TELLHEIM. Où tu voudras. L'hôtel le plus modeste sera le meilleur. Tu me trouveras au café, à côté. Je sors, tire-toi bien de cette affaire.

JUSTE. N'ayez aucun souci, monsieur le major.

DE TELLHEIM. (*Revenant.*) Surtout n'oublie pas les

(1) Gnædiges Fræulein est l'opposé, intraduisible, de Jungfer.

pistolets qui sont suspendus à la ruelle de mon lit.

JUSTE. Je n'oublierai rien.

DE TELLHEIM. (*Revenant encore.*) Encore un mot : prends ton caniche ; entends-tu, Juste ? (*Il sort.*)

SCÈNE XI

JUSTE

JUSTE. Le caniche ne restera pas en arrière. Je n'ai pas besoin de m'occuper de lui. Hum ! Où mon maître a-t-il eu cette bague ? La gardait-il dans sa poche, au lieu de la porter au doigt ? — Brave aubergiste, nous ne sommes pas encore si pauvres, que nous le paraissons. C'est chez lui, chez lui-même que je veux te mettre en gage, ma jolie petite bague ! Il va rager, je le sais, de ce que tu ne doives pas être dépensée en entier chez lui... Ah !...

SCÈNE XII

PAUL WERNER, JUSTE

JUSTE. Tiens, c'est Werner ! bonjour Werner ! Sois le bienvenu dans cette ville.

WERNER. Maudit village que ta ville ! Il me serait tout à fait impossible d'y revenir demeurer. Gai ! mes enfants, gai ! j'apporte de nouvel argent. Où est le major ?

JUSTE. Tu as dû le rencontrer : il vient de descendre à l'instant.

WERNER. Je suis monté par l'escalier de service. Mais comment va-t-il ? Je serais arrivé chez vous depuis huit jours, mais...

JUSTE. Eh bien, qu'est-ce qui t'a retenu ?

WERNER. Juste, tu as entendu parler du prince Héraclius ?

JUSTE. Héraclius? Je ne saurais te le dire.

WERNER. Ne connais-tu pas le grand héros de l'Orient?

JUSTE. Je connais les sages de l'Orient qui, à la nouvelle année, voyagent sous la conduite de l'étoile.

WERNER. Garçon, je crois que tu lis aussi peu les journaux que la Bible? Tu ne connais pas le prince Héraclius? Cet homme vaillant qui a conquis la Perse, et qui, au prochain jour, va enfoncer la Porte Ottomane? Dieu soit loué qu'il y ait encore la guerre quelque part de par le monde! J'avais assez longtemps espéré qu'elle reprendrait ici. Mais on se repose, on soigne ses blessures. Moi, non; soldat j'étais, soldat je veux être encore. Bref (*Il regarde prudemment autour de lui, si personne ne l'écoute.*) je te le dis en confidence, Juste; je vais en Perse, sous les ordres de Son Altesse Royale, le prince Héraclius, pour faire une couple d'expéditions contre les Turcs.

JUSTE. Toi?

WERNER. Moi, ausssi vrai que tu me vois! Nos ancêtres ont marché souvent contre les Turcs; et nous devons encore le faire aujourd'hui, si nous sommes de braves cœurs et de bons chrétiens. Sans doute, je comprends bien qu'une guerre contre les Turcs ne soit pas de moitié aussi gaillarde qu'une guerre contre les Français. Mais cette guerre n'en sera que plus méritoire dans cette vie et dans l'autre. Tous les sabres des Turcs sont incrustés de diamants.

JUSTE. Pour me faire enlever la tête par un tel sabre, moi, je ne ferais pas une lieue. N'es-tu pas fou d'abandonner ta jolie petite seigneurie?

WERNER. Ah! je l'emporte avec moi!... Comprends-tu?... Le petit fief est vendu!

JUSTE. Vendu?

WERNER. Chut! voici cent ducats que j'ai touchés hier sur le marché; je les apporte au major.

JUSTE. Et qu'en doit-il faire?

WERNER. Ce qu'il en doit faire? Les manger, les jouer, les boire, les... en faire ce qu'il voudra. Il faut qu'il ait de l'argent, et c'est assez malheureux qu'on lui

fasse tant de mal pour le sien. Mais je sais bien ce que je ferais, si j'étais à sa place. Je les enverrais tous au diable, et je m'en irais en Perse avec Paul Werner!... Tonnerre! le prince Héraclius aurait déjà entendu faire l'éloge du major de Tellheim, même quand il ne connaîtrait pas son ancien maréchal-des-logis, Paul Werner... Notre affaire à Katzenhaüsern...

JUSTE. Veux-tu que je te la raconte?

WERNER. Toi, me la?... Je conçois bien que ton cerveau entre en belle disposition. Mais je ne veux pas jeter mes perles devant les pourceaux. — Tiens, prends les cents ducats; donne-les au major. Dis-lui qu'il doit me les garder en dépôt. Je vais maintenant au marché; j'y ai envoyé deux mesures de seigle, et l'argent que j'en retirerai, le major l'aura de même.

JUSTE. Werner, tu arranges cela avec ton excellent cœur; mais nous ne voulons pas de ton argent. Garde tes ducats, et, tes cents pistoles, on te les rendra intactes, aussitôt que tu le désireras.

WERNER. Vraiment? Le major a donc de l'argent?

JUSTE. Non.

WERNER. En a-t-il emprunté?

JUSTE. Non.

WERNER. Alors comment vivez-vous?

JUSTE. Nous nous faisons ouvrir des comptes, et, quand on ne veut plus nous faire crédit, et qu'on nous met à la porte, nous engageons ce qui nous reste et nous allons plus loin. Écoute, Paul, nous devrions jouer un tour à l'hôtelier.

WERNER. S'est-il placé sur le chemin du major? — J'en suis?

JUSTE. Si nous le guettions le soir, quand il revient de la tabagie et que nous le rossions d'importance?

WERNER. Le soir?... Un guet-apens?... Deux contre un?... Impossible.

JUSTE. Si nous lui allumions la maison sur la tête?

WERNER. Brûler, incendier?... Garçon, l'on voit bien tu étais un goujat et non un soldat. Mais qu'as-tu? Qu'y a-t-il donc?

JUSTE. Viens, je te dirai l'idée merveilleuse...

WERNER. Allons, le diable est déchaîné.

JUSTE. Oui, viens.

WERNER. Tant mieux ! En Perse, en Perse ! (*Ils sortent.*)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

La scène se passe dans la chambre de Minna

SCÈNE PREMIÈRE

Minna de BARNHELM, FRANÇOISE

MINNA. (*En robe de chambre, regardant à sa montre.*) Françoise, nous nous sommes levées de bien bonne heure. Le temps nous va paraître long.

FRANÇOISE. Qui est-ce qui peut dormir dans ces maudites grandes villes? Les équipages, les gardes de nuit, les tambours, les chats, les caporaux... tout cela ne fait que résonner, que brailler, que rouler, que miauler, que sacrer, vraiment comme si la nuit n'était faite pour rien moins que pour la tranquillité... Une tasse de thé, mademoiselle.

MINNA. Je le trouve insipide.

FRANÇOISE. Je vais faire préparer de notre chocolat.

MINNA. Fais-en préparer pour toi.

FRANÇOISE. Pour moi? J'aimerais autant babiller seule que d'en prendre seule. Assurément, nous trouverons ainsi le temps bien long! Pour nous désennuyer, parons-nous et choisissons la robe avec laquelle nous allons donner le premier assaut.

MINNA. Que parles-tu d'assaut, puisque je ne viens ici que pour demander le maintien de la capitulation?

FRANÇOISE. Et monsieur l'officier, que nous délogeons et auquel, à cause de cela, nous avons fait présenter nos civilités; il faut qu'il n'ait pas le moin-

dre savoir-vivre, sans quoi il aurait sollicité l'honneur de nous rendre visite.

MINNA. Tous les officiers ne sont pas des Tellheim. Et, à dire vrai, je ne lui ai fait présenter mes compliments que pour avoir l'occasion de m'informer de de Tellheim auprès de lui. Françoise, mon cœur me dit que mon voyage sera heureux et que je le retrouverai.

FRANÇOISE. Votre cœur, mademoiselle? Il ne faut pourtant pas trop se fier à son cœur. Le cœur aime à nous parler avec force d'après la bouche. Si la bouche était aussi disposée à parler selon le cœur, depuis longtemps serait venue la mode de clore les lèvres avec une serrure.

MINNA. Ah! ah! clore les lèvres avec une serrure? La mode serait jolie!

FRANÇOISE. Il vaudrait mieux renoncer à montrer les plus jolies dents que de laisser à chaque instant bondir le cœur au travers.

MINNA. Qu'est-ce? Es-tu donc si retenue?

FRANÇOISE. Non, mademoiselle; mieux voudrait que je le fusse davantage. On parle rarement de la vertu qu'on a; mais on n'en parle que plus souvent de celle qui nous manque.

MINNA. Écoute, Françoise, tu as fait là une excellente remarque.

FRANÇOISE. Fait une remarque? Invente-t-on ce qui vous vient à l'esprit?

MINNA. Et sais-tu pourquoi je trouve précisément ta remarque si excellente? C'est qu'elle s'applique exactement à mon cher Tellheim.

FRANÇOISE. Qu'est-ce qui, selon vous, ne s'appliquerait pas à lui?

MINNA. Amis et ennemis s'accordent à dire qu'il est le plus vaillant homme de la terre. Mais qui l'a jamais entendu une seule fois vanter sa vaillance? Il a le cœur le plus droit du monde, mais droiture et générosité sont des mots qu'il n'a jamais sur les lèvres.

FRANÇOISE. De quelles vertus parle-t-il donc?

MINNA. Il ne parle d'aucune, car il ne lui en manque aucune.

FRANÇOISE. Vous le dites.

MINNA. Attends, Françoise, j'y songe. Il parle souvent d'économie. C'est que, je te le dis en confidence, Françoise, c'est qu'il est prodigue.

FRANÇOISE. Encore un mot, mademoiselle; je l'ai très souvent aussi entendu vous parler de fidélité et de constance. Le monsieur serait-il aussi volage?

MINNA. Malheureuse!... Le penses-tu sérieusement, Françoise?

FRANÇOISE. Combien y a-t-il de temps qu'il ne vous a écrit?

MINNA. Hélas! depuis la paix, il ne m'a écrit qu'une seule fois.

FRANÇOISE. Allons, voilà un soupir contre la paix! C'est merveilleux! La paix ne devrait que réparer les maux que la guerre a causés, et elle dénature aussi le bien que la guerre, son ennemie, avait occasionné. La paix est par trop capricieuse. — Et depuis quand avons-nous la paix? Le temps doit paraître bien long à qui donne si peu de ses nouvelles. — C'est inutilement qu'on a rétabli le service régulier des postes : on n'écrit pas, parce qu'on n'a rien à écrire.

MINNA. Il m'écrivit que la paix était conclue et que la réalisation de ses désirs approchait. Mais il ne m'a écrit que cette seule fois, que cette pauvre fois.

FRANÇOISE. Il veut nous forcer à courir nous-mêmes à la rencontre de cet accomplissement de ses vœux. Si nous le trouvons seulement, il nous le paiera... Mais en attendant, s'il avait satisfait ses désirs et que nous apprenions ici...

MINNA. (*Avec anxiété et avec chaleur.*) Qu'il fût mort?

FRANÇOISE. Pour vous, mademoiselle? Dans les bras d'une autre...

MINNA. Tu es un démon tourmenteur! Attends, Françoise, il aura son tour. Mais babille : autrement nous allons nous rendormir... Son régiment a été licencié après la paix. Qui sait dans quel imbroglio

de comptes et de mémoires cela l'aura jeté? Qui sait dans quel autre régiment, dans quel province éloignée il aura été envoyé? Qui sait quelles circonstances?... On frappe...

FRANÇOISE. Entrez.

SCÈNE II

L'AUBERGISTE, LES PRÉCÉDENTES

L'AUBERGISTE. (*Avançant la tête.*) Me serait-il permis, ma noble demoiselle?...

FRANÇOISE. Notre hôtelier? Mais entrez donc.

L'AUBERGISTE. (*Une plume derrière l'oreille, une feuille de papier et une écritoire à la main.*) Je viens, noble demoiselle, très humblement vous souhaiter le bonjour... (*A Françoise.*) Et à vous aussi, ma belle enfant.

FRANÇOISE. C'est d'un homme poli.

MINNA. Nous vous remercions.

FRANÇOISE. Et vous donnons aussi le bonjour.

L'AUBERGISTE. Oserai-je me permettre de demander à Votre Grâce si elle a bien reposé, pendant cette première nuit, sous mon mauvais toit.

FRANÇOISE. Le toit n'est pas aussi mauvais que vous le dites, monsieur l'aubergiste; mais les lits auraient pu être meilleurs.

L'AUBERGISTE. Comment? N'auriez-vous pas bien dormi? Peut-être est-ce la trop grande fatigue du voyage...

MINNA. C'est possible.

L'AUBERGISTE. C'est positif, c'est positif! car autrement... Cependant, s'il a été omis quelque chose pour le confort de Votre Grâce, que Votre Grâce soit sûre qu'elle n'a qu'à commander.

FRANÇOISE. Bien, monsieur l'aubergiste, bien! Nous ne sommes pas timides, et c'est dans une auberge qu'il

est le plus nécessaire de ne pas l'être. Ce que nous désirerons, nous vous le dirons sur-le-champ.

L'AUBERGISTE. Je venais en même temps... (*Il retire la plume de derrière son oreille.*)

FRANÇOISE. Après?

L'AUBERGISTE. Sans aucun doute, Votre Grâce connaît déjà les sages arrêtés de notre police?

MINNA. Pas le moins du monde, monsieur l'aubergiste.

L'AUBERGISTE. Il est défendu aux hôteliers de garder pendant plus de vingt-quatre heures dans leurs hôtels, aucun étranger, de quelque condition et de quelque sexe qu'il soit, sans envoyer en lieu compétent et par écrit, son nom, sa patrie, ses qualités, les affaires qui l'amènent; la durée probable de son séjour, etc...

MINNA. Très bien!

L'AUBERGISTE. Votre Grâce alors aura la bonté de permettre... (*Il s'approche d'une table et s'apprête à écrire.*)

MINNA. Très volontiers. — Je me nomme...

L'AUBERGISTE. Pardon, une seconde! (*Il écrit.*) « A la date du 22 août, année courante, est descendue *au Roi d'Espagne*... Votre nom, s'il vous plaît, noble demoiselle?

MINNA. Mademoiselle de Barnhelm.

L'AUBERGISTE. (*Il écrit.*) « De Barnhelm »... Arrivant de?... noble demoiselle.

MINNA. De mes terres en Saxe.

L'AUBERGISTE. « De ses terres, en Saxe. » — En Saxe! Eh! eh! en Saxe, noble demoiselle, en Saxe?

FRANÇOISE. Eh bien, pourquoi pas? Y a-t-il donc dans ce pays-ci quelque péché à être de la Saxe?

L'AUBERGISTE. Quelque péché? Dieu garde! Ce serait certes un tout nouveau péché!... Donc, en Saxe? Eh! eh! en Saxe! cette chère Saxe!... Mais il me semble, noble demoiselle, que la Saxe n'est pas petite et qu'elle contient beaucoup de... Comment dirais-je?... beaucoup de districts, de provinces. — Notre police est très minutieuse, noble demoiselle.

MINNA. Je comprends : alors, de mes terres en Thuringe.

L'AUBERGISTE. En Thuringe! C'est mieux, noble demoiselle, c'est plus exact. (*Il écrit, puis lit.*) « Mademoiselle de Barnhelm, venant de ses terres en Thuringe, avec une femme de chambre et deux serviteurs... »

FRANÇOISE. Une femme de chambre? Ce doit être moi.

L'AUBERGISTE. Oui, ma belle enfant.

FRANÇOISE. Eh bien, monsieur l'aubergiste, au lieu de femme de chambre, mettez fille de chambre. Vous dites que votre police est très méticuleuse; cela pourrait donner lieu à un malentendu, lors de mes bans de mariage. Je suis encore demoiselle, et je m'appelle Françoise, et, de mon nom de famille, Françoise Willig. Je suis aussi de la Thuringe. Mon père était meunier, sur un des biens de mademoiselle, qui a nom le Petit-Nammsdorf. C'est mon frère qui tient maintenant le moulin. Je vins très jeune au château, et je fus élevée avec mademoiselle. Nous sommes du même âge : vingt et un ans à la Chandeleur prochaine. J'ai étudié tout ce que mademoiselle a étudié. Je tiens à ce que la police me connaisse bien.

L'AUBERGISTE. C'est bon, ma belle enfant; j'en prendrai note, si on me le demande. Mais pardon, noble demoiselle, vos affaires ici?

MINNA. Mes affaires?

L'AUBERGISTE. Votre Grâce viendrait-elle solliciter auprès de Sa Majesté, le roi?

MINNA. Oh! non.

L'AUBERGISTE. Serait-ce auprès de notre haute cour de justice?

MINNA. Pas davantage.

L'AUBERGISTE. Serait-ce?...

MINNA. Non, non. Je ne viens ici que pour mes affaires particulières.

L'AUBERGISTE. Très bien, noble demoiselle; mais quelles sont ces affaires particulières?

MINNA. Ce sont... Françoise, je crois qu'on nous fait subir un interrogatoire.

FRANÇOISE. Monsieur l'aubergiste, la police n'a rien à voir aux secrets d'une femme.

L'AUBERGISTE. Pardon, ma belle enfant; la police veut tout savoir, tout et spécialement les secrets.

FRANÇOISE. Alors, mademoiselle, que faire?... Écoutez, monsieur l'aubergiste, — mais ceci reste entre nous... et la police.

MINNA. Qu'est-ce que la coquine va lui conter?

FRANÇOISE. Nous venons pour enlever un officier au roi...

L'AUBERGISTE. Quoi? Qu'est-ce? Mon enfant! mon enfant!

FRANÇOISE. Ou pour nous faire enlever par un officier. — C'est tout un.

MINNA. Françoise, es-tu folle? Monsieur l'aubergiste, l'impertinente s'est moquée de vous.

L'AUBERGISTE. Je ne peux pas le croire. En vérité, elle peut plaisanter autant qu'elle voudra, avec un individu de peu, comme moi, mais avec une auguste police...

MINNA. Savez-vous ce qu'il y a à faire, monsieur l'aubergiste? Dans cette affaire, je ne sais comment m'y prendre. Je pense que vous pourriez laisser là toutes vos écritures jusqu'à l'arrivée de mon oncle. Sa voiture a versé à deux lieues d'ici : et il n'a pas voulu que cet accident me retardât d'une nuit. C'est ainsi que je suis arrivée la première; mais il ne saurait arriver plus de vingt-quatre heures après moi.

L'AUBERGISTE. Eh bien, noble demoiselle, attendons-le.

MINNA. Il répondra mieux que moi à votre demande. Il saura à qui et jusqu'à quel point il devra révéler ses affaires, et ce qu'il en devra taire.

L'AUBERGISTE. C'est cela. Sans doute, sans doute, on ne peut exiger qu'une fillette (*Il regarde Françoise d'un air significatif.*) traite sérieusement les affaires sérieuses, avec des gens sérieux.

MINNA. Et les appartements pour recevoir mon oncle, sont-ils tout prêts, monsieur l'aubergiste?

L'AUBERGISTE. Entièrement, noble demoiselle, excepté une chambre...

FRANÇOISE. Dont il vous faudra peut-être encore commencer par chasser un homme honorable.

L'AUBERGISTE. Les femmes de chambre de la Saxe, noble demoiselle, sont donc bien compatissantes?

MINNA. Certes, en cela, monsieur l'aubergiste, vous n'avez pas bien agi. Il eût mieux valu ne pas nous loger.

L'AUBERGISTE. Comment donc? noble demoiselle, comment donc?

MINNA. J'ai ouï dire que l'officier que nous avons délogé...

L'AUBERGISTE. Bah! ce n'était qu'un officier congédié, noble demoiselle...

MINNA. Quand même!

L'AUBERGISTE. Il était à bout de ressources.

MINNA. Tant pis! Ce doit être un homme de grand mérite.

L'AUBERGISTE. Je ne puis que vous répéter qu'il a été congédié.

MINNA. C'est que le roi ne peut pas connaître tous les hommes de mérite.

L'AUBERGISTE. Que si; il les connaît, il les connaît tous.

MINNA. C'est qu'il ne peut pas tous les récompenser.

L'AUBERGISTE. Ils auraient été tous récompensés, s'ils l'avaient mérité. Mais ces messieurs, pendant la guerre, se conduisaient comme si la guerre avait dû éternellement durer; comme si le tien et le mien avaient dû être éternellement confondus. A présent tous les hôtels en regorgent; et un hôtelier a bien des précautions à prendre avec eux. Je m'en suis encore passablement tiré avec celui-ci. S'il n'avait plus d'argent, au moins avait-il encore des valeurs et j'aurais pu le loger encore, en toute sécurité, deux ou trois mois. Mais tout est pour le mieux! — A propos, noble demoiselle, vous connaissez-vous en bijoux?

MINNA. Pas particulièrement.

L'AUBERGISTE. En quoi Votre Grâce ne s'entendrait-elle pas? — Je vais vous faire voir une bague, mais une bague de prix. Vrai, noble demoiselle, vous en avez aussi une bien belle au doigt, et plus je la considère, plus je suis frappé de sa ressemblance avec la mienne. Voyez donc! voyez donc! (*Il tire la bague d'un écrin, et la tend à Minna.*) Quels feux! Le brillant du milieu pèse à lui seul plus de cinq carats.

MINNA. (*La considérant.*) Où suis-je? Que vois-je? Cette bague...

L'AUBERGISTE. Elle vaut à l'amiable ses quinze cents écus.

MINNA. Françoise, regarde donc!

L'AUBERGISTE. Aussi n'ai-je pas hésité une seconde à prêter dessus quatre-vingts pistoles.

MINNA. Ne la reconnais-tu pas, Françoise?

FRANÇOISE. C'est elle-même. Monsieur l'aubergiste, d'où vous vient cette bague?

L'AUBERGISTE. Eh! mon enfant, vous n'avez pourtant aucun droit sur cette bague?

FRANÇOISE. Aucun droit sur cette bague? — Au dedans, sous le chaton, doit être tracé en travers le nom de mademoiselle.

MINNA. Le voilà, le voilà!... Comment êtes-vous possesseur de cette bague, monsieur l'aubergiste?

L'AUBERGISTE. Moi? De la plus honnête façon du monde. Noble demoiselle, noble demoiselle, vous ne voudriez pas me faire arriver de la peine et du malheur. Est-ce que je sais d'où cette bague provient précisément? Pendant la guerre, beaucoup de bagues ont changé de propriétaire, au su ou non du propriétaire même. Mais à la guerre, comme à la guerre. Il nous est venu de la Saxe, plus d'une bague, par dessus les frontières. Rendez-la moi, noble demoiselle, rendez-la moi.

FRANÇOISE. Répondez d'abord : de qui la tenez-vous?

L'AUBERGISTE. D'un homme que je ne puis croire capable d'une telle chose; d'un homme excellent du reste.

MINNA. De l'homme le meilleur qu'il y ait sous le soleil, si vous l'avez reçue de son propriétaire... Vite,

amenez-le moi. C'est lui-même, ou du moins, doit-il le connaître.

L'AUBERGISTE. Qui donc? qui donc, noble demoiselle?

FRANÇOISE. N'entendez-vous pas? Notre major!

L'AUBERGISTE. Major? C'est cela, il est major, celui qui a occupé cet appartement avant vous, et de qui je tiens cette bague.

MINNA. Le major de Tellheim?

L'AUBERGISTE. De Tellheim, oui. Le connaissez-vous?

MINNA. Si je le connais? Il est ici? Tellheim est ici? C'est lui, lui qui a habité cet appartement? C'est lui, lui qui vous a engagé cette bague? Comment est-il tombé dans un tel embarras? Où est-il? Il est votre débiteur? Françoise, apporte la cassette. Ouvre-la! (*Françoise la pose sur la table et l'ouvre.*) Que vous doit-il? A qui doit-il encore? Amenez-moi tous ses créanciers. Voici de l'argent; voilà des billets de banque. Tout cela est à lui.

L'AUBERGISTE. En croirai-je mes oreilles?

MINNA. Où est-il? Où est-il?

L'AUBERGISTE. Il y a une heure, il était encore ici.

MINNA. Vilain homme, comment avez-vous pu être à son égard, si mauvais, si dur, si cruel?

L'AUBERGISTE. Que Votre Grâce daigne me pardonner!...

MINNA. Vite, sur l'heure, trouvez-le moi.

L'AUBERGISTE. Son domestique est peut-être encore ici. Votre Grâce désire-t-elle que j'aille à sa recherche?

MINNA. Si je le désire? Hâtez-vous, courez; c'est à cette condition seulement que j'oublierai combien vous vous êtes mal conduit à son égard.

FRANÇOISE. Preste, monsieur l'aubergiste! Vite, dehors, dehors! (*Elle le pousse hors de la chambre.*)

SCÈNE III

MINNA DE BARNHELM, FRANÇOISE

MINNA. Je l'ai retrouvé, Françoise! Entends-tu, je l'ai retrouvé! Je ne me sens pas de joie. Mais réjouis-toi donc avec moi, ma chère Françoise. Sans doute, pourquoi te réjouirais-tu? Cependant, il le faut, il faut que tu te réjouisses avec moi. Viens, chère, je veux te faire un cadeau. afin que tu puisses te réjouir avec moi. Parle, Françoise, que faut-il te donner? Parmi mes affaires, qu'est-ce qui te plaît? qu'aimerais-tu le mieux? prends ce que tu voudras, mais réjouis-toi. Je vois bien que tu ne prendras rien. Attends! (*Elle fouille dans la cassette.*) Tiens, chère Françoise; (*Elle lui donne de l'argent.*) achète-toi ce que tu préféreras. Demande, si cela ne suffit pas. Mais réjouis-toi avec moi. C'est si triste de se réjouir seule. Eh bien, prends donc...

FRANÇOISE. Ce serait vous voler, mademoiselle. Vous êtes ivre, ivre de joie...

MINNA. Petite, j'ai l'ivresse querelleuse : prends, ou... (*Elle lui met l'argent dans la main.*) Et si tu hésites! Attends, pendant que j'y pense... (*Elle prend encore de l'argent dans la cassette.*) Ceci, chère Françoise, pour le premier soldat blessé qui s'adresse à nous, mets-le de côté...

SCÈNE IV

L'AUBERGISTE, MINNA, FRANÇOISE

MINNA. Eh bien, viendra-t-il?

L'AUBERGISTE. Quel garçon désagréable et impoli!

MINNA. Qui?

L'AUBERGISTE. Son domestique. Il se refuse à l'aller chercher.

FRANÇOISE. Amenez-nous donc ce faquin-là. Je connais tous les domestiques du major. Qui est-il, celui-là?

MINNA. Amenez-le-nous sur-le-champ. Aussitôt qu'il nous aura vues, il ira chercher son maître. (*L'aubergiste sort.*)

SCÈNE V

MINNA, FRANÇOISE

MINNA. Je ne peux plus attendre. Mais, Françoise, tu es toujours aussi froide. Tu ne veux donc pas te réjouir avec moi?

FRANÇOISE. Je le voudrais de tout mon cœur, mais...

MINNA. Mais?...

FRANÇOISE. Nous avons retrouvé l'homme : mais dans quelle situation? D'après tout ce que nous avons appris de lui, ses affaires vont mal. Il est malheureux. Cela m'attriste.

MINNA. Cela t'attriste? — Laisse-moi t'embrasser pour ce mot-là, ma bonne camarade! Je ne l'oublierai jamais... Je ne suis qu'amoureuse, et toi, tu es bonne.

SCÈNE VI

L'AUBERGISTE, JUSTE, LES PRÉCÉDENTES

L'AUBERGISTE. J'ai eu de la peine à l'amener.

FRANÇOISE. Un visage étranger! Je ne le connais pas.

MINNA. Mon ami, êtes-vous au major de Tellheim?

JUSTE. Oui.

MINNA. Où est votre maître?

JUSTE. Il n'est pas ici.

MINNA. Mais vous savez où le trouver?

JUSTE. Oui.

MINNA. Ne voulez-vous pas l'aller chercher sur-le-champ?

JUSTE. Non.

MINNA. Vous me causeriez un grand plaisir.

JUSTE. Ah!

MINNA. Et vous rendriez service à votre maître.

JUSTE. Peut-être que non.

MINNA. Qu'est-ce qui vous fait supposer cela?

JUSTE. N'êtes-vous pas la dame étrangère qui l'a fait ce matin complimenter?

MINNA. Si.

JUSTE. Alors, j'ai raison.

MINNA. Votre maître sait-il mon nom?

JUSTE. Non; mais il ne peut pas plus supporter les dames trop polies, que les aubergistes trop grossiers.

L'AUBERGISTE. Est-ce à moi que cela s'adresse?

JUSTE. Oui.

L'AUBERGISTE. N'en faites donc pas porter la peine à la noble demoiselle; et allez vite chercher votre maître.

MINNA. (*A Françoise.*) Françoise, donne-lui quelque chose.

FRANÇOISE. (*Elle veut mettre de l'argent dans la main de Juste.*) Ce n'est pas gratis que nous réclamons vos services.

JUSTE. Et moi, je ne veux pas de votre argent, sans l'avoir desservi.

FRANÇOISE. Donnant, donnant!

JUSTE. Impossible! Mon maître m'a donné l'ordre de déménager. C'est ce que je fais en ce moment : aussi vous prierai-je de ne pas me retenir. Quand j'aurai fini, je veux bien lui dire qu'on le demande ici. Il est au café, à côté; et s'il n'a rien de mieux à faire, il pourra bien venir. (*Il veut s'en aller.*)

FRANÇOISE. Mais attendez donc. Mademoiselle est la sœur du major.

MINNA. Oui, oui, sa sœur.

JUSTE. Je sais bien que le major n'a pas de sœur. Il m'a envoyé deux fois en six mois, dans sa

famille, en Courlande. Ah! oui! il y a plusieurs espèces de sœurs...

FRANÇOISE. Insolent!

JUSTE. Ne faut-il pas l'être, pour que les gens vous laissent aller. (*Il sort.*)

FRANÇOISE. C'est un maroufle.

L'AUBERGISTE. Je vous le disais bien. Mais, laissez-le. Je sais maintenant où est son maître. Je cours à l'instant le chercher moi-même. — Seulement, noble demoiselle, je vous prie très humblement de m'excuser auprès de M. le major, d'avoir été assez malheureux pour offenser, contre ma volonté, un homme de son mérite...

MINNA. Allèz vite, monsieur l'aubergiste. Je me charge de tout réparer. (*L'aubergiste sort.*) Françoise, cours après lui : il ne faut pas qu'il lui dise mon nom. (*Françoise suit l'aubergiste.*)

SCÈNE VII

MINNA, FRANÇOISE

MINNA. (*Seule.*) Je l'ai retrouvé!... Suis-je seule?... Je ne veux pas être seule en vain. (*Elle joint les mains.*) Je ne suis pas seule non plus. (*Elle lève les yeux au ciel.*) Une seule pensée de reconnaissance vers Dieu est la plus fervente prière!... Je l'ai retrouvé! (*Elle étend les bras.*) Que de bonheur! que de joie! Qu'est-ce que le Créateur pourrait voir avec plus de plaisir qu'une créature dans la joie! (*Entre Françoise.*) Tu es de retour, Françoise? Tu le plains? Moi, je ne le plains pas. Le malheur a du bon. Peut-être le Ciel lui a-t-il tout pris, pour qu'en moi il retrouve tout.

FRANÇOISE. Il sera ici dans un clin d'œil... Vous êtes encore en négligé, mademoiselle. Si vous vous habilliez tout de suite?

MINNA. Laisse donc, je te prie. Il me verra à l'avenir plus souvent ainsi que parée.

FRANÇOISE. Oh! vous vous connaissez, mademoiselle.

MINNA. (*Après un court silence.*) Vraiment, petite, tu as encore trouvé cela.

FRANÇOISE. Quand on est belle, on l'est bien plus sans parure.

MINNA. Encore faut-il être belle?... Mais il est peut-être nécessaire de se croire belle... Non, pourvu que pour lui, pour lui seul, je sois belle... Françoise, si toutes les femmes sont telles que je me sens maintenant, ce sont de bizarres créatures, tendres et fières, vertueuses et frivoles, étourdies et pieuses... Tu ne dois pas me comprendre? Je ne comprends pas bien moi-même... La joie enivre, égare...

FRANÇOISE. Calmez-vous, mademoiselle, j'entends venir.

MINNA. Me contenir? Le recevoir avec calme?

SCÈNE VIII

DE TELLHEIM, L'AUBERGISTE, LES PRÉCÉDENTES

DE TELLHEIM. (*Il entre, et, aussitôt qu'il aperçoit Minna, il s'élance vers elle.*) Ah! Ma Minna!

MINNA. (*Courant à lui.*) Ah! mon Tellheim!

DE TELLHEIM. (*Il s'arrête et recule.*) Pardonnez-moi, mademoiselle... je ne m'attendais pas à rencontrer ici mademoiselle de Barnhelm.

MINNA. Vous ne pouviez pas vous y attendre si peu?... (*Tandis qu'elle s'approche de lui, il recule encore davantage.*) Que je vous pardonne d'être encore votre Minna? Vous pardonne plutôt le Ciel de ce que je suis encore mademoiselle de Barnhelm!

DE TELLHEIM. Mademoiselle... (*Il regarde fixement l'aubergiste, et hausse les épaules.*)

MINNA. Monsieur... (*Elle remarque l'aubergiste, et fait un signe à Françoise.*)

DE TELLHEIM. Si nous ne nous trompons pas des deux côtés...

FRANÇOISE. Eh! monsieur l'aubergiste, qui nous amenez-vous là? Venez vite, allons chercher le vrai.

L'AUBERGISTE. N'est-ce pas le vrai? Oh! que si!

FRANÇOISE. Que non pas! Venez vite, je n'ai pas encore dit bonjour à votre jeune fille.

L'AUBERGISTE. Oh! c'est beaucoup d'honneur... (*Il ne change pas de place.*)

FRANÇOISE. (*Le prenant par le bras.*) Venez, nous ferons la carte du dîner. Venez me faire voir ce que nous aurons...

L'AUBERGISTE. Vous aurez : d'abord...

FRANÇOISE. Silence, silence! Si mademoiselle savait dès maintenant ce qu'elle aura à dîner, cela lui couperait l'appétit. Venez me le dire, à moi toute seule. (*Elle l'entraîne.*)

SCÈNE IX

DE TELLHEIM, MINNA

MINNA. Maintenant, nous trompons-nous encore?

DE TELLHEIM. Plût au Ciel! Mais il n'y a que vous qui vous trompiez.

MINNA. Que de cérémonies! Ce que nous avons à nous dire, chacun peut l'entendre.

DE TELLHEIM. Vous ici? Qu'y venez-vous chercher, mademoiselle?

MINNA. Plus rien. (*Allant à lui, les bras ouverts.*) Tout ce que je venais chercher, je l'ai trouvé.

DE TELLHEIM. (*Reculant.*) Vous veniez chercher un homme heureux, un homme digne de votre amour et vous trouvez... un homme misérable.

MINNA. Ne m'aimez-vous plus? Ou en aimez-vous une autre?

DE TELLHEIM. Ah! qui vous a jamais aimée, mademoiselle, ne saurait en aimer une autre après vous.

MINNA. Vous ne délivrez mon âme que d'un seul aiguillon. Car, si j'ai perdu votre cœur, que m'importe

que ce soit l'indifférence ou des charmes plus puissants qui me l'aient fait perdre? Vous ne m'aimez plus, et vous n'en aimez pas d'autre? Homme malheureux de ne rien aimer au monde!

DE TELLHEIM. Cela est juste, mademoiselle; le malheureux ne doit plus rien aimer au monde. Depuis que le bon sens et la nécessité me font une loi d'oublier Minna de Barnhelm; quelle peine j'ai eu à m'imposer! Enfin je commençais à espérer que mes efforts ne seraient pas éternellement inutiles... et vous paraissez, mademoiselle...

MINNA. Ai-je bien compris? Arrêtez, monsieur; voyez donc où nous sommes, avant de nous tromper davantage... Voulez-vous répondre à une seule question?

DE TELLHEIM. A toutes, mademoiselle.

MINNA. Voulez-vous, sans phrases et sans détours, me répondre sèchement : oui ou non.

DE TELLHEIM. Oui... si je le puis.

MINNA. Vous le pouvez... Donc, malgré toute la peine que vous vous êtes donnée pour m'oublier, m'aimez-vous encore, Tellheim?

DE TELLHEIM. Cette demande, mademoiselle...

MINNA. Vous avez promis de répondre simplement : oui ou non.

DE TELLHEIM. Et j'ai ajouté : si je le puis.

MINNA. Vous le pouvez; vous devez savoir ce qui se passe dans votre cœur... M'aimez-vous encore, Tellheim? — Oui ou non?

DE TELLHEIM. Si mon cœur...

MINNA. Oui ou non?

DE TELLHEIM. Eh bien! Oui.

MINNA. Oui?

DE TELLHEIM. Oui, oui... seulement...

MINNA. Patience!... Vous m'aimez encore, cela me suffit, à moi. — Ai-je dit cela d'un ton en rapport avec le vôtre, mélancolique, émouvant?... Mais je reprends mon ton ordinaire. — Eh bien, mon cher malheureux, vous m'aimez encore, vous retrouvez votre Minna, et vous êtes malheureux? Écoutez donc quelle créature

présomptueuse et sotte c'était... c'est, que votre Minna... Elle rêvait, elle rêve qu'elle est tout votre bonheur... Vite, racontez-lui vos malheurs, qu'elle puisse savoir ce qui l'emporte sur elle. Allons...

DE TELLHEIM. Mademoiselle, je ne suis pas habitué à étaler mes souffrancs.

MINNA. Très bien. Je ne saurais rien non plus dans un soldat, qui pût moins me plaire que des lamentations. Mais il y a une manière froide et sans apprêt de raconter ses hauts faits et ses malheurs.

DE TELLHEIM. Au fond, ce n'en est pas moins se vanter et se plaindre.

MINNA. Oh! mon bel ergoteur, vous ne deviez donc pas non plus vous dire malheureux. Il fallait entièrement vous taire, où il faut tout dire...

DE TELLHEIM. Eh bien, écoutez-moi, mademoiselle. — Vous m'appelez Tellheim : c'est bien mon nom. — Mais vous pensez que je suis le Tellheim que vous avez connu dans votre pays; cet homme florissant, plein d'orgueil, d'ambition, le corps vigoureux, l'âme forte; devant qui s'ouvraient les chemins de l'honneur et de la félicité; qui, s'il n'était pas encore digne de votre cœur et de votre main, osait espérer de jour en jour en devenir plus digne. Ce Tellheim, je ne le suis pas plus à présent que je ne suis mon père... Tous les deux sont morts. Je suis Tellheim, l'officier congédié, flétri dans son honneur, Tellheim, l'estropié, le mendiant. C'est au premier, mademoiselle, que vous vous êtes promise; voulez-vous tenir votre parole, à celui-ci?

MINNA. Cela tourne au tragique! — Toutefois, monsieur, jusqu'à ce que je retrouve ce premier Tellheim-là, je suis affolée de tous les Tellheim, et il faut nécessairement que celui-ci me tire d'embarras. Ta main, cher mendiant! (*Elle lui prend la main.*)

DE TELLHEIM. C'en est trop!... (*De l'autre main, il se cache le visage dans son chapeau, et s'éloigne d'elle.*) Où suis-je?... Laissez-moi, mademoiselle... Votre bonté me torture!... Laissez-moi.

MINNA. Qu'avez-vous? Où voulez-vous aller?

DE TELLHEIM. M'éloigner.

MINNA. Vous éloigner? (*Elle met la main de Tellheim sur son cœur.*) Oh ! rêveur !

DE TELLHEIM. Le désespoir me jettera mort à vos pieds.

MINNA. Vous éloigner?

DE TELLHEIM. M'éloigner, afin de ne jamais, jamais vous revoir — c'est résolu, oui, c'est fermement résolu — afin de ne commettre aucun acte indigne... afin de ne vous faire aucune imprudence... Laissez-moi, Minna. (*Il s'arrache à son étreinte.*)

MINNA. (*Le suivant*). Minna vous abandonner? Tellheim! Tellheim!

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III

Lieu de la scène : La salle de l'auberge

SCÈNE PREMIÈRE

JUSTE

JUSTE. (*Une lettre à la main*). Me faut-il donc venir encore une fois dans cette maudite maison!... C'est un poulet de mon maître à la demoiselle, qui se prétend sa sœur. Pourvu qu'il ne se trouve rien là. Le factage des lettres n'aurait pas de cesse. Ça m'irait bien d'être débarrassé de la corvée, mais ça ne me va pas autant d'entrer dans cet appartement. — Les femmes questionnent tant, et j'aime si peu à répondre ! — Ah ! la porte s'ouvre. A souhait ! La petite matoise de chambrière !

FRANÇOISE. (*A la cantonade.*) N'ayez aucun souci. Je ferai le guet. (*Apercevant Juste.*) Voici déjà du nouveau. Mais, avec cette brute, il n'y a rien à faire.

SCÈNE II

FRANÇOISE, JUSTE

JUSTE. Votre serviteur.

FRANÇOISE. Je ne voudrais pas d'un tel serviteur.

JUSTE. Là, là, pardonnez-moi cette manière de parler. J'apporte un billet de mon maître pour votre maî-

tresse, la noble demoiselle... sa sœur... n'est-ce pas ainsi? Sa sœur.

FRANÇOISE. Donnez. (*Elle lui arrache la lettre des mains.*)

JUSTE. Soyez assez bonne, vous fait dire mon maître, pour la remettre. Ensuite soyez assez bonne, vous fait dire mon maître, — je vous le répète, afin que vous n'alliez pas croire que, moi, je vous demande quelque chose...

FRANÇOISE. Après?

JUSTE. Mon maître entend les affaires. Il sait que, pour arriver aux demoiselles, il faut s'adresser aux filles de chambre. — à ce que je m'imagine, — la jeune fille aura donc la bonté, lui fait dire mon maître, de lui permettre de lui demander s'il pourrait avoir le plaisir de l'entretenir, un petit quart d'heure.

FRANÇOISE. Moi?

JUSTE. Pardonnez-moi, si je vous donne un titre qui ne vous convient pas. — Oui, vous! — Seulement un mignon petit quart d'heure; mais seule, toute seule, toute seule, en tête à tête, entre quatre yeux. Il aurait quelque chose de très important à vous dire.

FRANÇOISE. Bien! Moi aussi, j'ai beaucoup de choses à lui dire. Qu'il vienne : je serai à ses ordres.

JUSTE. Mais, quand peut-il venir? Quel moment vous convient le mieux? Sur la brune?

FRANÇOISE. Que voulez-vous dire là? — Votre maître peut venir à l'heure qu'il préférera, et sur ce, filez.

JUSTE. De grand cœur. (*Il veut s'en aller.*)

FRANÇOISE. Écoutez donc : un mot : — Où sont les autres domestiques du major?

JUSTE. Les autres? D'un côté, de l'autre, partout.

FRANÇOISE. Où est Wilhelm?

JUSTE. Le valet de chambre? Le major le laisse voyager.

FRANÇOISE. Ah! et Philippe, où est-il?

JUSTE. Le chasseur? Monsieur l'a donné à quelqu'un pour l'employer.

FRANÇOISE. Cela se comprend, puisqu'il n'a plus de chasses. — Mais, Martin?

JUSTE. Le cocher? Il est parti à cheval.

FRANÇOISE. Et Fritz?

JUSTE. Le coureur? Il a pris de l'avancement.

FRANÇOISE. Où étiez-vous donc, vous, quand le major était chez nous en quartier d'hiver en Thuringe? N'étiez-vous pas encore à son service?

JUSTE. Pardon, j'étais son goujat, mais j'étais malade à l'ambulance.

FRANÇOISE. Et maintenant vous êtes?

JUSTE. Son *Michel-Morin :* son valet de chambre et son chasseur, son coureur et son goujat.

FRANÇOISE. Il faut que je l'avoue : pour éloigner tant de gens braves et capables, pour garder justement le plus mauvais serviteur du monde, je voudrais bien savoir ce qu'il a trouvé en vous...

JUSTE. Peut-être rien autre chose qu'un honnête garçon.

FRANÇOISE. Cela n'empêche pas d'être peu de chose, quand on n'est qu'honnête. Wilhelm était un autre homme, et cependant le maître le fait voyager.

JUSTE. Oui... parce qu'il ne peut pas l'en empêcher.

FRANÇOISE. Comment cela?

JUSTE. Oh! Wilhelm retirera tous les honneurs possibles de ses voyages. Il a avec lui toute la garde-robe du maître.

FRANÇOISE. Quoi? Il ne s'est pourtant pas enfui avec cette garde-robe?

JUSTE. C'est ce qu'on ne peut pas précisément dire. Mais quand nous avons quitté Nuremberg, il s'est contenté de ne pas nous suivre avec la garde-robe.

FRANÇOISE. Oh! le fripon.

JUSTE. C'était un homme complet. Il savait friser, raser et parler... et charmer. N'est-il pas vrai?

FRANÇOISE. Mais le chasseur, à la place du major, je ne l'aurais pas renvoyé. S'il ne lui était plus utile, comme chasseur, au moins était-ce un garçon entendu. A qui l'a-t-il donc donné?

JUSTE. Au commandant de Spandau.

FRANÇOISE. De la forteresse? La chasse sur les remparts ne doit pas être considérable.

JUSTE. Aussi Philippe ne chasse-t-il plus.

FRANÇOISE. Que fait-il donc?

JUSTE. Il traîne le boulet.

FRANÇOISE. Il traîne le boulet?

JUSTE. Rien que pour trois ans. Il avait organisé un petit complot dans la compagnie du maître : il s'agissait avec six hommes de passer au travers des avant-postes.

FRANÇOISE. J'en suis atterrée ; le scélérat!

JUSTE. Oh! c'était un garçon capable, un chasseur qui à cinquante lieues à la ronde, par forêts et marais, connaissait toutes les pistes, toutes les passées. Et un tireur!

FRANÇOISE. Bien, mais au moins le major a-t-il encore son cocher?

JUSTE. Ai-je dit cela?

FRANÇOISE. Je le pensais, puisque vous avez dit que Martin était parti à cheval. Il reviendra donc?

JUSTE. Le pensez-vous?

FRANÇOISE. Où donc est-il allé à cheval?

JUSTE. Il y aura tout à l'heure deux mois et demi, qu'il est parti sur le dernier cheval du maître... pour aller au gué.

FRANÇOISE. Et il n'est pas encore de retour? Oh! le gibier de potence!

JUSTE. Peut-être s'est-il noyé dans le gué, ce brave cocher!... C'était un fameux cocher! Il avait conduit pendant dix années à Vienne. Quand les chevaux étaient lancés à pleine course, il n'avait qu'à faire : ho! et ils s'arrêtaient aussitôt comme des murailles. Et puis c'était un fin maquignon.

FRANÇOISE. Maintenant l'avancement du coureur m'inquiète.

JUSTE. A tort, à tort; il a trouvé ce qu'il méritait. Il est passé tambour dans un régiment de la garnison.

FRANÇOISE. Je le pensais.

JUSTE. Fritz s'était accroché à une femme de débauche, il découchait toutes les nuits, il faisait partout des dettes au nom du maître et mille tours infâmes. Bientôt le major vit qu'il faisait tous ses efforts pour arriver à se faire... (*Il indique par un geste la pendaison.*) Le major le remit dans le bon chemin.

FRANÇOISE. Oh! le polisson!

JUSTE. Mais c'était un parfait coureur, c'est certain. Quand le maître lui donnait cinquante pas d'avance, il ne pouvait, avec son meilleur coureur, le rejoindre. Au contraire, Fritz pourrait donner mille pas d'avance sur lui à la potence, que je gagerais ma tête qu'il la rattraperait. Mais ils étaient tous vos bons amis, n'est-ce pas, jeune fille? Le Wilhelm et le Philippe, le Martin et le Fritz. — Maintenant, Juste vous salue. (*Il sort.*)

SCÈNE III

FRANÇOISE, puis L'AUBERGISTE

FRANÇOISE. (*Elle le regarde avec tristesse s'éloigner.*) Je mérite la morsure. — Juste, merci. — J'avais mis trop bas la probité. — Je n'oublierai pas la leçon... Ah! malheureux major! (*Elle se retourne pour rentrer dans l'appartement de sa maîtresse; en ce moment arrive l'aubergiste.*)

L'AUBERGISTE. Attendez donc, ma belle enfant.

FRANÇOISE. Je n'ai pas le temps, monsieur l'aubergiste.

L'AUBERGISTE. Un petit instant... Encore aucune nouvelle du major? Il serait impossible qu'il fût parti.

FRANÇOISE. Pourquoi?

L'AUBERGISTE. La noble demoiselle ne vous a-t-elle rien raconté? Lorsque je vous laissai, ma belle enfant, dans la cuisine, le hasard me ramena ici dans la salle.

FRANÇOISE. Le hasard, ou l'envie de vous mettre un peu aux écoutes.

L'AUBERGISTE. Eh! mon enfant, comment pouvez-

vous penser cela de moi? Rien ne serait plus mal chez un aubergiste que la curiosité. J'arrivais, lorsque s'ouvrit tout à coup la porte de la noble demoiselle. Le major se précipita dehors; la demoiselle après lui : tous deux avec une émotion, avec des regards, dans une attitude... qu'il eût fallu voir. Elle le saisit, il s'arrache de ses mains; elle le saisit de nouveau : — « Tellheim! » — « Mademoiselle, laissez-moi. » — « Où allez-vous? » — Il l'entraîne ainsi jusqu'à l'escalier. Je craignais déjà qu'il ne la fît culbuter jusqu'en bas. Mais il se dégagea encore une fois. La demoiselle s'arrête sur la première marche; le regarde, l'appelle en se tordant les mains. Elle se retourne, court à la fenêtre; de la fenêtre à l'escalier; de l'escalier, çà et là, dans la salle. J'étais là; elle passe trois fois près de moi, sans me voir. Enfin, elle me vit; mais, Dieu me pardonne! je crois qu'elle me prit pour vous, mon enfant. — « Françoise, s'écria-t-elle, en fixant les yeux sur moi, suis-je heureuse maintenant? » — Ensuite, regardant fixement le plancher, de nouveau : — « Suis-je heureuse maintenant? » — Puis elle essuya ses yeux pleins de larmes, elle sourit et me dit encore : — « Suis-je heureuse maintenant? » — En vérité, je ne savais où j'en étais. Elle courut vers sa porte, et, se retournant encore une fois, me dit : — « Mais viens donc, Françoise, sur qui te lamentes-tu? » — En même temps elle rentra.

FRANÇOISE. Oh! monsieur l'aubergiste, vous aurez rêvé?

L'AUBERGISTE. Rêvé? Que non pas, ma belle enfant : on ne rêve pas des détails si précis. Je donnerais beaucoup, — quoique je ne suis pas curieux, — cependant je donnerais beaucoup pour en avoir la clef.

FRANÇOISE. La clef? La clef de notre porte? monsieur l'aubergiste, elle est en dedans; nous l'avons mise en dedans pour la nuit; nous sommes peureuses.

L'AUBERGISTE. Il ne s'agit pas de cette clef-là. Je veux parler, ma belle enfant, de la clef, c'est à dire de l'explication, de la corrélation précise des choses que j'ai vues...

FRANÇOISE. Ah bah! Adieu, monsieur l'aubergiste. Dînerons-nous bientôt, monsieur l'aubergiste?

L'AUBERGISTE. Ma belle enfant, il ne faut pas que j'oublie ce que j'avais précisément à vous dire.

FRANÇOISE. Tout de suite? Impossible, mais bientôt.

L'AUBERGISTE. La noble demoiselle a toujours ma bague : je dis la mienne...

FRANÇOISE. Elle n'est pas perdue pour vous.

L'AUBERGISTE. Je n'ai aucune inquiétude; je veux seulement vous en faire souvenir. Voyez-vous, je ne veux plus la reprendre. Je puis bien mettre la bague sur le compte de mademoiselle, puisque je sais d'où elle provient, et que je vois clairement qu'elle lui appartient. Elle est au mieux placée, dans ses mains. Je ne la veux pas reprendre, et je mettrai simplement sur le compte de la noble demoiselle, les cent pistoles que j'ai prêtées sur la bague. N'est-ce pas cela, ma belle enfant?

SCÈNE IV

PAUL WERNER, FRANÇOISE, L'AUBERGISTE

WERNER. Tiens, c'est l'aubergiste.

FRANÇOISE. Cent pistoles? J'aurais cru que ce n'était que quatre-vingts.

L'AUBERGISTE. De vrai, quatre-vingt-dix, quatre-vingt-dix seulement! C'est entendu, ma belle enfant, c'est entendu.

FRANÇOISE. Tout cela s'arrangera, monsieur l'aubergiste.

WERNER. (*Il s'approche et frappe sur l'épaule de Françoise.*) Chère petite! Chère petite!

FRANÇOISE. (*Effrayée.*) Hé!

WERNER. Ne vous effrayez pas... Chère petite, chère petite, je vois que vous êtes jolie et peut-être étrangère... Et les jolies personnes étrangères, on doit les

avertir... Chère petite, chère petite, prenez garde à cet homme. (*Il montre l'aubergiste.*)

L'AUBERGISTE. Ah! quelle joie imprévue! monsieur Paul Werner. Soyez le bienvenu, le bienvenu chez nous! Êtes-vous donc toujours le gaillard, le plaisant, l'estimable Werner?... Vous devez prendre garde à moi, ma belle enfant? Ha! ha! ha!...

WERNER. Éloignez-vous de lui, partout où vous le rencontrerez sur votre chemin.

L'AUBERGISTE. De moi? de moi?... Je serais donc si dangereux!... Ha! ha! ha!... Entendez-vous, ma belle enfant? Comment trouvez-vous cette plaisanterie?

WERNER. Votre platitude vous fera donc toujours voir de la plaisanterie, là où l'on vous dit la vérité.

L'AUBERGISTE. La vérité. Ha! ha! ha!... Toujours mieux, n'est-il pas vrai, ma belle enfant? Ce gars entend la plaisanterie! Moi, dangereux!... Moi... A la bonne heure, il y a vingt ans; oui, oui, ma belle enfant, alors j'étais dangereux (beaucoup pourraient en parler); mais, à présent...

WERNER. Oh! le triple fou de barbon!

L'AUBERGISTE. C'est comme cela! En devenant vieux, nous devenons inoffensifs. Cela vous arrivera, monsieur Werner.

WERNER. Parbleu! (*A Françoise.*) Ma chère petite, vous avez assez d'intelligence pour supposer que je n'ai pas voulu un seul instant parler de ces dangers-là. Ce démon-là l'a quitté, mais en son lieu et place, il en est entré en lui sept autres...

L'AUBERGISTE. L'entendez-vous? L'entendez-vous? Comme il sait tourner cela!... Ce sont plaisanteries sur plaisanteries, et sans cesse du nouveau. Ah! c'est un homme délicieux que monsieur Paul Werner! (*A Françoise, comme à l'oreille.*) Un homme qui a du bien et qui est célibataire! Il a, à trois lieues d'ici, un joli héritage. Il a rapporté de la guerre du butin. Il était maréchal-des-logis de notre monsieur le major. Oh! c'est un ami de notre monsieur le major; un ami, qui pour lui se ferait tuer!...

WERNER. Oui, et en voilà un ami de mon major! En voilà un que le major devrait bien faire pendre!

L'AUBERGISTE. Quoi? Qu'est-ce?... Assez, monsieur Werner, ce n'est pas là une bonne plaisanterie. Je ne suis pas un ami de monsieur le major?... Non, je n'entends pas plaisanterie là-dessus.

WERNER. Juste m'a raconté de jolies choses.

L'AUBERGISTE. Juste? Je supposais bien que c'était lui qui parlait par votre bouche. Juste est un mauvais, un vilain gars. Mais voici une belle enfant qui peut parler, qui peut dire si je ne suis pas un ami de monsieur le major; si je ne lui ai pas rendu un service. Et pourquoi ne serais-je pas son ami?... N'est-il pas un homme de mérite? Il est vrai qu'il a eu le malheur d'être congédié; mais qu'est-ce que cela fait? Le roi ne peut pas connaître tous les hommes de mérite, et, quand il les connaîtrait tous, il ne pourrait pas tous les récompenser.

WERNER. Cela s'appelle, tudieu! parler... Mais Juste... certainement Juste n'est pas un être très important, mais ce n'est pourtant pas un menteur, et, si c'était vrai, ce qu'il m'a dit...

L'AUBERGISTE. Je ne veux pas du témoignage de Juste. Comme je vous ai dit : cette belle enfant peut parler. (*A Françoise, à l'oreille.*) Vous savez, mon enfant : la bague! Racontez donc cela à monsieur Werner, pour qu'il apprenne à mieux me connaître. Et afin que vous ne sembliez pas ne parler que pour me plaire, je vous laisse. Je vous laisse, je m'en vais. Mais, monsieur Werner, vous me redirez si Juste n'est pas un vilain calomniateur. (*Il sort.*)

SCÈNE V

Paul WERNER, FRANÇOISE

WERNER. Ma petite, vous connaissez donc mon major?

FRANÇOISE. Le major de Tellheim? Que oui, que je le connais cet homme d'honneur!

WERNER. N'est-ce pas que c'est un homme d'honneur? L'aimez-vous bien?

FRANÇOISE. Du fond de mon cœur.

WERNER. Vraiment? Voyez-vous, ma petite; maintenant vous me paraissez encore une fois aussi jolie. Mais quels sont donc les services que l'aubergiste prétend avoir rendus à notre major?

FRANÇOISE. Je n'en sais, ma foi, rien; à moins qu'il ne s'attribue le bien qui est résulté, d'une façon heureuse, de sa coquinerie.

WERNER. Ainsi ce que Juste m'a dit, serait donc vrai? (*Du côté par lequel l'aubergiste est sorti.*) Tu as de la chance d'être parti... Il l'a donc réellement déménagé de son appartement? A un tel homme, jouer un tel tour, parce que cette cervelle d'âne s'imaginait que le maître n'avait plus d'argent! Le major, plus d'argent!

FRANÇOISE. Ah! Le major a de l'argent!

WERNER. A foison! Il ne sait pas combien il en a. Il ne sait pas qui lui en doit. Moi-même, je lui en dois et je lui apporte un vieux petit reste de compte. Voyez, petite, voilà dans cette petite bourse (*Il tire une bourse d'une de ses poches.*) cent louis d'or; et dans ce petit rouleau (*Il tire un rouleau de l'autre poche.*) voici cent ducats. Tout cela est à lui.

FRANÇOISE. Vraiment? Mais pourquoi le major emprunte-t-il sur gage? Il a engagé une bague...

WERNER. Engagé? Ne croyez pas cela. Peut-être aura-t-il voulu se débarrasser de quelque guenille.

FRANÇOISE. Non, ce n'était pas une guenille, mais

une bague de grand prix, qu'il avait reçue d'une main chère.

WERNER. C'est peut-être même à cause de cela. D'une main chérie ! Oui, oui, cela vous rappelle souvent des choses qu'on n'aime pas à se rappeler... Alors on l'ôte de dessous ses yeux.

FRANÇOISE. Vous dites ?

WERNER. Il arrive au soldat en quartier d'hiver, des choses suprenantes. Alors il n'a rien à faire, et il prend soin de lui, et il noue bientôt par désœuvrement, des relations, qu'il n'entend nouer que pour l'hiver et que la bonne âme avec laquelle il les noue, s'imagine nouées pour la vie. Vite, on lui glisse au doigt quelque jolie bague, sans que le soldat sache lui-même comment cela en est venu là. Et souvent il donnerait volontiers le doigt avec la bague, pour ravoir sa liberté.

FRANÇOISE. Et vous pensez qu'il en serait ainsi arrivé au major?

WERNER. Parbleu ! Ça se passait particulièrement ainsi en Saxe... Et il aurait eu dix doigts à chaque main, qu'il les aurait eus tous les vingt couverts de bagues.

FRANÇOISE. (*A part.*) Voici bien une autre chanson, et cela mérite plus ample information... monsieur le franc-tenancier, ou, monsieur le maréchal-des-logis...

WERNER. Petite, avec votre permission, je prefère, monsieur le maréchal-des-logis.

FRANÇOISE. Donc, monsieur le maréchal-des-logis, voici un billet de votre major à ma maîtresse. Je le porte, et je reviens à l'instant. Veuillez avoir la bonté de m'attendre ici. J'aurais grand plaisir à causer avec vous.

WERNER. Aimez-vous à causer, petite? Alors, c'est entendu. Allez, j'aime aussi à causer, je vous attends.

FRANÇOISE. Eh bien ! Attendez-moi. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI

Paul WERNER

WERNER. Elle me revient, la petite soubrette! Mais je n'aurais pas dû lui promettre d'attendre. Il serait plus important peut-être que je cherchasse le major. — Il ne veut pas de mon argent, et il aime mieux engager. Je le reconnais là. Il me vient à l'esprit une idée. Lorsque je vins, il y a quinze jours, ici, j'allai rendre visite à la veuve du capitaine Marloff. La pauvre femme était malade, et se lamentait de ce que son mari fût resté débiteur envers le major, d'une somme de quatre cents écus, qu'elle ne savait comment payer. Je voulais retourner aujourd'hui la voir... je voulais lui dire qu'aussitôt que j'aurais reçu l'argent de mon petit bien, je pourrais lui prêter cinq cents écus. Il me faut bien mettre une partie de mon argent en sûreté, si les choses ne vont pas bien en Perse. Mais elle était déjà partie, et certainement elle n'aura pas pu payer le major... Bon! voici ce que je ferai, et le plus tôt sera le mieux... La petite soubrette ne pourra m'en vouloir; je ne puis pas attendre. (*Il sort tout pensif, et manque heurter le major qui vient en sens opposé.*)

SCÈNE VII

De TELLHEIM, P. WERNER

DE TELLHEIM. Tu es bien songeur, Werner?

WERNER. C'est vous; j'allais vous rendre visite dans votre nouveau quartier.

DE TELLHEIM. Et me rebattre les oreilles de l'aubergiste de l'ancien. Ne songeons plus à cela.

WERNER. Je l'eusse peut-être fait, oui. Mais je vou-

lais surtout vous remercier d'avoir eu la bonté de me garder en dépôt les cent louis d'or. Juste me les a rendus. Bien certainement il m'aurait été agréable que vous pussiez me les garder plus longtemps. Mais vous avez emménagé dans un nouveau logement, que, ni vous, ni moi, nous ne connaissons. Qui sait s'il est sûr. On pourrait vous les y voler; et vous seriez obligé de me les remplacer; car je n'y pourrais rien. A cause de cela, je n'ose plus; franchement, je n'ose vous demander ce service.

DE TELLHEIM. (*Souriant.*) Depuis quand es-tu si prévoyant, Werner?

WERNER. Cela s'apprend seul. Aujourd'hui on ne saurait être trop circonspect pour son argent... Ensuite, j'avais encore quelque chose à vous mander, monsieur le major. C'est de la part de madame Marloff; je sors de chez elle. Son mari est mort, vous devant quatre cents écus : voilà cent ducats qu'elle vous envoie à compte. Elle vous enverra le reste la semaine prochaine. Je suis peut-être bien la cause qu'elle ne vous envoie pas le tout. Car elle me devait aussi, à peu près quatre-vingts écus, et, comme elle supposait que j'étais venu pour les réclamer, — ce qui était d'ailleurs bien vrai, — elle me les donna, après les avoir retirés du rouleau qu'elle avait déjà préparé pour vous. Vous pouvez plus facilement attendre une huitaine de jours vos cent écus, que moi, mon petit denier. — Veuillez les prendre. (*Il lui tend le rouleau de ducats.*)

DE TELLHEIM. Werner!

WERNER. Qu'est-ce? Pourquoi me regardez-vous si fixement? Veuillez donc les prendre, monsieur le major.

DE TELLHEIM. Werner!

WERNER. Qu'avez-vous? Qu'est-ce qui vous irrite?

DE TELLHEIM. (*Amèrement, se frappant le front, et battant le parquet du pied.*) C'est que... les quatre cents écus n'y sont pas entièrement.

WERNER. Mais, mais, monsieur le major, ne m'avez-vous donc pas compris?

DE TELLHEIM. C'est précisément parce que je t'ai

bien compris... Aujourd'hui, les gens les meilleurs sont-ils ceux qui doivent me tourmenter le plus!

WERNER. Que dites-vous?

DE TELLHEIM. Tu n'y es que pour moitié. — Va-t'en, Werner. (*Il repousse la main, dont Werner lui présente les ducats.*)

WERNER. Aussitôt que vous m'aurez délivré de cet argent.

DE TELLHEIM. Si je t'apprenais, Werner, que la veuve de Marloff, ce matin, est venue elle-même chez moi?

WERNER. Ah!

DE TELLHEIM. Et qu'elle ne me doit plus rien?

WERNER. Vrai?

DE TELLHEIM. Qu'elle m'a payé jusqu'au dernier heller, jusqu'au dernier fenin... alors, que dirais-tu?

WERNER. (*Après un silence.*) Je dirais que je suis au pied du mur et que c'est un métier de chien que de faire un mensonge, parce qu'il peut être découvert.

DE TELLHEIM. Et que tu en es honteux?

WERNER. Mais celui-là, celui-là qui m'a contraint à mentir, celui-là, que devrait-il faire? Ne devrait-il pas aussi rougir? Voyez-vous, monsieur le major, si je disais que votre conduite ne me fâche pas, je mentirais de nouveau, et je ne veux plus mentir.

DE TELLHEIM. Ne m'en veux pas, Werner. Je connais ton cœur et ton affection pour moi. Mais je n'ai pas besoin de ton argent.

WERNER. Vous n'en avez pas besoin? Et vous aimez mieux vendre, engager, et passer par la langue des gens?

DE TELLHEIM. Les gens finiraient toujours par savoir que je n'ai plus rien. Il ne faut pas vouloir paraître plus riche qu'on n'est.

WERNER. Mais pourquoi vouloir paraître plus pauvre? Tant que notre ami a, nous avons.

DE TELLHEIM. Cela ne convient pas que je devienne ton débiteur..

WERNER. Cela ne convient pas? Par une chaude jour-

née que le soleil et l'ennemi nous rendaient plus brûlante, votre goujat s'était perdu avec la cantine ; vous êtes venu à moi et vous m'avez dit : Werner, as-tu quelque chose à boire? Et je vous présentai ma gourde de campagne. N'est-il pas vrai que vous l'avez prise et que vous avez bu? — Cela convenait-il? — Par ma pauvre âme, un coup d'eau croupie ne valait-il pas alors bien plus que toute cette bagatelle? (*Il tire encore la petite bourse aux louis d'or, et lui tend les deux.*) Prenez, cher major, Persuadez-vous que c'est de l'eau. Dieu a créé cela aussi pour tous.

DE TELLHEIM. Tu me martyrises : je ne veux pas être ton débiteur, entends-tu?

WERNER. D'abord cela ne convenait pas; à présent, vous ne voulez pas? Alors, c'est autre chose. (*Comme avec colère.*) Vous ne voulez pas être mon débiteur? Et si vous l'étiez déjà, monsieur le major? N'êtes-vous pas le débiteur de l'homme qui, une fois, détourna le coup qui allait vous fendre la tête, et qui, une autre fois, vous sauva en séparant du tronc le bras qui allait vous envoyer une balle au travers de la poitrine?... En quoi pourriez-vous devantage devenir le débiteur de cet homme?... Apprécieriez-vous moins ma tête que ma bourse?... S'il y a une distinction à faire : par ma pauvre âme! Celle que vous faites est certes bien absurde.

DE TELLHEIM. A qui parles-tu donc ainsi, Werner? Nous sommes seuls, et, à présent je dois te le dire, si un tiers nous entendait, ce serait de la fanfaronnade. J'aime à reconnaître que c'est à toi que j'ai dû deux fois la vie. Mais, ami, à quoi a-t-il tenu que je n'aie pas encore pu en faire autant pour toi? Voyons!

WERNER. A l'occasion! Qui en a douté, monsieur le major? Ne vous ai-je pas vu cent fois exposer votre vie dans la mêlée, pour le dernier des soldats?

DE TELLHEIM. Donc?

WERNER. Mais...

DE TELLHEIM. Pourquoi ne veux-tu pas me comprendre? Je te dis : cela ne convient pas que je sois

ton débiteur. Et particulièrement dans la détresse où je me trouve.

WERNER. Ah ! ah ! Vous voulez réserver cela pour de meilleurs temps. Vous m'emprunterez de l'argent une autre fois, quand vous n'en aurez pas besoin, quand vous en aurez vous-même et que je n'en aurai peut-être plus.

DE TELLHEIM. On ne doit pas emprunter quand on sait qu'on ne pourra pas rendre.

WERNER. A un homme comme vous, l'argent ne peut pas toujours manquer.

DE TELLHEIM. Tu connais le monde !... Au moins ne doit-on pas emprunter à un homme qui a besoin de son argent.

WERNER. Alors, je suis cet homme-là ! Pourquoi en aurais-je donc besoin ?... Où un maréchal-des-logis est nécessaire, on lui donne aussi pour vivre.

DE TELLHEIM. Tu en as besoin pour devenir autre chose que maréchal-des-logis, toi ; pour avancer dans une carrière où, sans argent, l'homme du plus grand mérite peut rester en arrière.

WERNER. Devenir autre chose que maréchal-des-logis ! Moi, je n'y songe pas. Je suis un bon maréchal-des-logis, je serais probablement un mauvais capitaine, et sûrement, encore un plus mauvais général. Cela s'est vu.

DE TELLHEIM. Ne me fais pas penser mal de toi, Werner. Ce n'est pas avec plaisir que j'ai appris ce que Juste m'a dit. Tu as vendu ta terre et tu veux de nouveau courir le monde. Ne me fais pas croire que ce n'est pas tant le métier que tu aimes, que la manière de vivre désordonnée et débauchée qui y est malheureusement attachée. On doit être soldat pour son pays, ou par amour de la cause pour laquelle on prend les armes. Mais, sans but, servir ici aujourd'hui. là demain, cela s'appelle voyager en garçon boucher, rien d'autre.

WERNER. D'accord, monsieur le major ; je vous obéirai. Vous savez mieux que moi ce qui convient. Mais,

cher major, prenez donc aussi mon argent pour quelque temps. Aujourd'hui ou demain vos affaires remonteront. Vous avez à toucher des masses d'argent. Alors vous me rendrez celui-là, avec les intérêts. Je ne vous le prête que pour les intérêts.

DE TELLHEIM. Silence là-dessus!

WERNER. Par ma pauvre âme, je ne vous fais ce prêt que pour les intérêts... Lorsque je pensais quelquefois : Werner, quand la vieillesse viendra; si tu étais estropié, si tu n'avais plus rien, si tu te voyais réduit à aller mendier; alors, je pensais aussi : Non, tu n'iras pas mendier, tu iras chez le major de Tellheim; il partagera avec toi son dernier fenin; il te nourrira jusqu'à la mort; tu pourras mourir chez lui comme un brave garçon.

DE TELLHEIM. (*Prenant la main de Werner.*) Est-ce que tu ne le penserais plus, camarade?

WERNER. Non, je ne le pense plus. — Qui ne veut pas recevoir de moi, lorsqu'il a besoin d'argent et que j'en ai, ne voudra non plus rien me donner, lorsque j'aurai besoin d'argent et lui pas... Alors... (*Il veut s'en aller.*)

DE TELLHEIM. Garçon, ne me pousse pas à bout. Je puis te jurer sur l'honneur que j'ai encore de l'argent; te jurer sur l'honneur qu'aussitôt que je n'en aurai plus, je te le dirai, et que tu seras le premier et le seul auquel j'emprunterai : es-tu content?

WERNER. Pourrais-je ne pas l'être?... Donnez-moi la main, monsieur le major.

DE TELLHEIM. La voici, Paul... Assez maintenant là-dessus : je venais ici pour causer avec certaine jeune fille.

SCÈNE VIII

FRANÇOISE sortant de la chambre de Minna, DE TELLHEIM, WERNER

FRANÇOISE. (*En entrant.*) Etes-vous encore là, monsieur le maréchal-des-logis? (*Apercevant Tellheim.*) Vous êtes aussi là, monsieur le major? dans un clin-d'œil, je suis à vos ordres. (*Elle rentre rapidement dans l'appartement.*)

SCÈNE IX.

DE TELLHEIM, WERNER

DE TELLHEIM. C'est celle-là!... Mais je vois que tu la connais, Werner.

WERNER. Oui, je connais la petite.

DE TELLHEIM. Cependant, si je m'en souviens bien, pendant que j'étais en quartier d'hiver en Thuringe, tu n'étais pas près de moi.

WERNER. Non, j'étais occupé, à Leipzig, à l'équipement.

DE TELLHEIM. D'où la connais-tu donc?

WERNER. Notre connaissance est encore toute récente. Elle est d'aujourd'hui. Mais jeune connaissance est ardente.

DE TELLHEIM. As-tu aussi déjà vu la demoiselle, sa maîtresse?

WERNER. Ah! sa maîtresse est une demoiselle? Elle m'a dit que vous connaissiez sa maîtresse.

DE TELLHEIM. N'entends-tu pas? Depuis la Thuringe.

WERNER. La demoiselle est jeune?

DE TELLHEIM. Oui.

WERNER. Belle?

DE TELLHEIM. Très belle.

WERNER. Riche?

DE TELLHEIM. Très riche.

WERNER. La demoiselle vous aime-t-elle autant que la suivante?... Ce serait certes excellent.

DE TELLHEIM. Que veux-tu dire?

SCÈNE X

FRANÇOISE ressortant de la chambre, une lettre à la main, LES PRÉCÉDENTS

FRANÇOISE. Monsieur le major.

DE TELLHEIM. Chère Françoise, je n'ai pas encore pu te souhaiter la bienvenue.

FRANÇOISE. Vous l'aurez déjà fait en pensée, monsieur le major. Je sais que vous êtes bon pour moi. Moi aussi, pour vous. Mais ce n'est point galant de causer tant d'angoisses aux gens qui vous sont attachés.

WERNER. (*A part.*) Oh! je le sens bien. C'est vrai.

DE TELLHEIM. C'est mon mauvais sort, Françoise... Lui as-tu remis la lettre?

FEANÇOISE. Oui, et je vous rapporte... (*Elle lui tend la lettre.*)

DE TELLHEIM. Une réponse?

FRANÇOISE. Non, votre propre lettre.

DE TELLHEIM. Quoi? Elle n'a pas voulu la lire?

FRANÇOISE. Oh! si; mais... nous ne pouvons bien lire dans l'écriture.

DE TELLHEIM. Espiègle!

FRANÇOISE. Puis nous pensons que l'écriture n'a pas été inventée pour ceux qui peuvent de vive voix s'entretenir, aussitôt qu'ils le veulent.

DE TELLHEIM. Quel prétexte! Il faut qu'elle la lise. Cette lettre contient ma justification... toutes les raisons, toutes les causes...

FRANÇOISE. Mademoiselle veut les entendre de votre bouche et non les lire.

DE TELLHEIM. De ma bouche? Pour que chaque mot d'elle, pour que chaque jeu de sa physionomie me troublent? Pour que chacun de ses regards me révèle toute la grandeur de ma perte?

FRANÇOISE. Sans miséricorde? (*Elle lui donne la lettre.*) On vous attendra à trois heures. On veut sortir en voiture et visiter la ville. Vous l'accompagnerez.

DE TELLHEIM. L'accompagner, moi?

FRANÇOISE. Qu'est-ce que vous me donnerez pour que je vous laisse vous promener tous les deux seuls? Je resterai à la maison.

DE TELLHEIM. Tous les deux seuls.

FRANÇOISE. Dans une voiture bien fermée.

DE TELLHEIM. Impossible.

FRANÇOISE. Oui, oui, dans le carrosse, monsieur le major ne pourra pas nous échapper. C'est bien arrangé... Bref, vous viendrez, monsieur le major, à trois heures précises... Mais, vous aviez à me parler en particulier. Si vous avez quelque chose à me dire... Il est vrai que nous ne sommes pas seuls. (*Elle regarde Werner.*)

DE TELLHEIM. Pardon, Françoise, nous serions seuls, si... Mais mademoiselle n'a pas lu la lettre, je n'ai rien à te dire.

FRANÇOISE. Serions-nous vraiment seuls? Vous n'avez donc point de secrets pour monsieur le maréchal-des-logis?

DE TELLHEIM. Non, aucun.

FRANÇOISE. Eh bien, il me semble que vous devriez en avoir pour lui.

DE TELLHEIM. Pourquoi cela?

WERNER. Pourquoi cela, petite?

FRANÇOISE. Je veux dire, des secrets d'une certaine nature. Les vingt doigts, monsieur le maréchal-des-logis ?

WERNER. Chut! chut! petite! petite!

DE TELLHEIM. Qu'est-ce que cela veut dire?

FRANÇOISE. Vite on vous glisse au doigt, monsieur le maréchal-des-logis? (*Elle imite le geste de glisser vite une bague au doigt.*)

DE TELLHEIM. Qu'avez-vous?

WERNER. Ma petite, ma chère petite, vous comprenez bien que c'était une plaisanterie.

DE TELLHEIM. Werner, as-tu donc oublié ce que je t'ai dit plusieurs fois, qu'on ne doit pas plaisanter sur un certain point avec les femmes?

WERNER. Par ma pauvre âme, je l'ai oublié!... Petite, vous en prie...

FRANÇOISE. Eh bien, puisque c'était une plaisanterie, je vous pardonne pour cette fois-ci.

DE TELLHEIM. Si tu veux que je vienne d'une manière certaine, fais en sorte, Françoise, que mademoiselle lise auparavant cette lettre. Cela m'épargnera la douleur de me rappeler et de répéter encore une fois des choses que je voudrais tant oublier. Donc, donne-la lui. (*Il retourne la lettre, en la lui présentant, et s'aperçoit que le cachet en est brisé.*) Mais, je ne me trompe pas. La lettre, Françoise, a été ouverte.

FRANÇOISE. Cela peut bien être. (*Elle la considère.*) En vérité, elle a été ouverte. Qui peut l'avoir ouverte? Vraiment, nous ne l'avons pas lue, monsieur le major; vraiment, non. Et nous ne voulons pas davantage la lire, car l'écrivain viendra lui-même. Venez donc, et sachez quelque chose, ne venez pas comme vous êtes, en bottes, non frisé. Venez en souliers, et faites-vous friser de frais.

DE TELLHEIM. Merci, Françoise.

FRANÇOISE. Nous vous inviterions avec plaisir à dîner, mais votre présence pourrait nous enlever l'appétit; et, voyez-vous, nous ne sommes pas encore tout à fait assez amoureuses, pour souffrir de la faim.

DE TELLHEIM. Je m'en vais : Françoise, pendant ce temps-là, prépare-la un peu, afin que je ne devienne méprisable, ni à ses yeux, ni aux miens. Viens, Werner, tu dîneras avec moi.

WERNER. A la table d'hôte de cette maison? Je n'aurai de goût pour aucun morceau.

DE TELLHEIM. Chez moi, dans ma chambre.

WERNER. Alors, je vous suis à l'instant. Permettez-moi un seul mot à la petite soubrette.

DE TELLHEIM. Avec plaisir. (*Il sort.*)

SCÈNE XI

FRANÇOISE, WERNER

FRANÇOISE. Eh bien, monsieur le maréchal-des-logis?

WERNER. Chère petite de mon cœur, si je reviens, dois-je aussi faire toilette?

FRANÇOISE. Venez, comme vous voudrez, monsieur le maréchal-des-logis : mes yeux n'auront rien contre vous. Mais mes oreilles n'en devront être que plus sur leurs gardes... Vingt doigts, tous pleins de bagues! Ah! ah! monsieur le maréchal-des-logis!

WERNER. Chère petite; voilà précisément ce que je voulais vous dire; c'est une plaisanterie qui m'est échappée et qui ne signifie rien. On a déjà bien assez d'une bague. Et cent et cent fois, j'ai entendu dire au major que c'est un coquin que le soldat qui trompe une jeune fille. Je le pense aussi, moi, ma petite; vous pouvez me croire. Sur ce, je vous laisse. Il faut que je le suive. Bon appétit, petite! (*Il s'en va.*)

FRANÇOISE. Et vous aussi, monsieur le maréchal-des-logis. Je crois que cet homme me revient. (*Elle entre.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

Lieu de la scène : la chambre de la demoiselle

SCÈNE PREMIÈRE

MINNA entièrement et richement parée, mais avec goût, FRANÇOISE
(Elles quittent la table qu'un domestique dessert.)

FRANÇOISE. Il est impossible que vous soyez rassasiée, mademoiselle.

MINNA. Crois-tu, Françoise? C'est que peut-être je me serai mise à table sans avoir faim.

FRANÇOISE. Il était convenu que nous ne parlerions pas de lui pendant le repas ; mais il aurait dû être convenu aussi de ne pas penser à lui.

MINNA. Vraiment, je n'ai pensé à rien d'autre qu'à lui.

FRANÇOISE. Je l'ai bien remarqué. Je trouvais cent choses à vous dire, et à chacune vous me répondiez de travers. (*Un autre domestique sert le café.*) Voici une boisson qui porte encore plus aux rêves. Ce cher et mélancolique café !

MINNA. Des rêves, je n'en fais guère. Je ne pense qu'à la leçon que je vais lui donner. M'as-tu bien comprise, Françoise?

FRANÇOISE. Oh ! oui ; mais le mieux serait qu'il nous l'épargnât.

MINNA. Tu verras que je le connais à fond. L'homme qui me refuse avec toutes mes richesses, prendra à partie l'univers entier, quand il apprendra que je suis malheureuse et abandonnée.

FRANÇOISE. (*Très sérieusement.*) Voilà en effet de quoi chatouiller infiniment l'amour-propre le plus délicat.

MINNA. Censeur! Voyez donc! tout à l'heure elle me gourmandait sur ma sensibilité; maintenant c'est sur mon amour-propre... Laisse-moi agir, chère Françoise. Agis de ton côté avec ton maréchal-des-logis, comme tu l'entendras.

FRANÇOISE. Avec mon maréchal-des-logis?

MINNA. Oui, tu nies, c'est que c'est vrai... Je ne l'ai pas encore vu; mais d'après tout ce que tu m'as dit de lui, je te prédis qu'il sera ton mari.

SCÈNE II (1)

RICCAUT DE LA MARLINIÈRE, MINNA DE BARNHELM, FRANÇOISE

RICCAUT. (*A demi entré sur la scène.*) *Est-il permis, monsieur le major?*

FRANÇOISE. Qu'est-ce? que nous veut-on? (*Elle va à la porte.*)

RICCAUT. *Parbleu!* Je me trompe. *Mais non*, je ne me trompe pas... *c'est sa chambre.*

FRANÇOISE. Certainement, mademoiselle, ce monsieur croit encore trouver ici le major de Tellheim.

RICCAUT. Eh oui!... *Le major de Tellheim, juste, ma belle enfant, c'est lui que je cherche. Où est-il?*

FRANÇOISE. Il ne demeure plus ici.

RICCAUT. *Comment?* Il logeait encore ici, il y a vingt-quatre heures, et il n'y loge plus? Où loge-t-il donc?

MINNA. (*Venant à lui.*) Monsieur...

RICCAUT. *Ah! madame, mademoiselle...* Votre Grâce voudra bien me pardonner...

(1) Il est impossible de rendre cette scène, dans une traduction; ce qui en fait le charme dans le texte, c'est l'alternative de français et de mauvais allemand, mal prononcé, dans la bouche de Riccaut. — Le personnage de Riccaut est outré d'ailleurs, on y sent trop l'antipathie de Lessing contre la France; et le français de Riccaut ne vaut guère mieux que son allemand.

MINNA. Monsieur, votre méprise se comprend très bien, votre étonnement est tout naturel. Monsieur le major a eu la bonté de me céder sa chambre : je suis étrangère et ne savais où me loger.

RICCAUT. *Ah! Voilà de ses politesses! C'est un très galant homme que ce major!*

MINNA. Où il loge maintenant... vraiment, je regrette de ne pas le savoir.

RICCAUT. Votre Grâce ne le sait pas? *C'est dommage, j'en suis fâché.*

MINNA. Sans doute, j'aurais dû m'en informer. Certainement ses amis viendront encore ici le chercher.

RICCAUT. Je suis fort de ses amis, Votre Grâce...

MINNA. Françoise, n'en sais-tu rien?

FRANÇOISE. Non, mademoiselle.

RICCAUT. J'avais absolument besoin de lui parler. Je viens lui apporter une *nouvelle*, dont il sera très joyeux.

MINNA. Je le regrette d'autant plus... Mais j'espère bientôt peut-être le voir. Si je pouvais lui transmettre moi-même cette bonne nouvelle, je m'offre à le faire, monsieur.

RICCAUT. Je comprends... *Mademoiselle parle français? Mais sans doute; telle que je la vois! La demande était impolie : vous me pardonnerez, mademoiselle.*

MINNA. Monsieur...

RICCAUT. Non? Votre Grâce ne parle-t-elle pas français?

MINNA. Monsieur, en France j'essaierais de parler français. Mais pourquoi, ici? Je vois que vous me comprenez, monsieur, et moi, monsieur, je vous comprendrai aussi. Parlez, comme vous le préférez.

RICCAUT. Bien, bien! Je puis aussi m'expliquer en allemand... *Sachez donc, mademoiselle...* Votre Grâce saura donc que je viens de dîner chez le ministre... le ministre de... comment s'appelle le ministre... qui demeure dans la grand'rue?... Sur la grand'place...

MINNA. Je ne connais pas du tout la ville.

RICCAUT. Ah! le ministre au département de la

guerre... J'ai donc dîné chez lui — j'y dîne *d'ordinaire* — et l'on est venu à parler du major de Tellheim; *et le ministre m'a dit en confidence, car Son Excellence est de mes amis, et il n'y a point de mystère entre nous.* — Son Excellence, veux-je dire, m'a exposé que les affaires de notre major sont au *point* d'être terminées et heureusement terminées. Il a fait un rapport au roi, et le roi a, sur le vu du rapport, résolu *tout à fait en faveur du major. Vous comprenez bien, monsieur, m'a dit Son Excellence, que tout dépend de la manière dont on fait envisager les choses au roi. Cela fait un très joli garçon que ce Tellheim, et ne sais-je pas que vous l'aimez? Les amis de mes amis sont aussi les miens. Il coûte un peu cher au roi, ce Tellheim, mais est-ce que l'on sert les rois pour rien? Il faut s'entr'aider en ce monde, et quand il s'agit de pertes, que ce soit le roi qui en fasse et non un honnête homme de nous autres. Voilà le principe dont je ne me dépars jamais...* Qu'est-ce que Votre Grâce dit de cela? N'est-il pas vrai que c'est un brave homme? *Ah! que Son Excellence a le cœur bien placé!* Il m'a *au reste* promis que, si le major n'a pas déjà reçu une *lettre de la main...* de la main du roi, il en recevra *infailliblement* une aujourd'hui.

MINNA. De vrai, monsieur, cette nouvelle sera très agréable au major de Tellheim. Je désirerais pouvoir lui nommer l'ami qui prend tant de part à son bonheur.

RICCAUT. Votre Grâce désire connaître mon nom?... *Vous voyez en moi...* Votre Grâce voit en moi *le chevalier Riccaut de la Marlinière, seigneur de Pré-au-Val, de la branche de Prens-d'Or...* Votre Grâce est surprise que je sois d'une si grande famille, *qui est véritablement du sang royal. — Il faut le dire, je suis sans doute le cadet le plus aventurier que la maison ait jamais eu...* Je sers depuis ma onzième année. Une *affaire d'honneur* m'a forcé à m'enfuir. Aussi ai-je été au service de Sa Sainteté le pape, de la république de Saint-Marin, de la couronne de Pologne, des États; enfin je suis venu ici. *Ah! mademoiselle, que je voudrais n'avoir jamais vu ce pays-ci.* Si l'on m'avait laissé au service des États, je

serais maintenant pour le moins colonel. Tandis que ici je suis resté, toujours et éternellement resté *capitaine*, encore à présent suis-je un *capitaine* congédié.

MINNA. C'est très malheureux!

RICCAUT. *Oui, mademoiselle, me voilà réformé, et par là mis sur le pavé!*

MINNA. Je vous plains beaucoup.

RICCAUT. *Vous êtes bonne, mademoiselle.* Non, ici on ne sait pas distinguer le mérite. Un homme comme moi, le *réformer*. Un homme qui à ce service s'est *ruiné*. J'y ai dépensé plus de vingt mille *livres*. Que me reste-t-il? *Tranchons le mot : je n'ai pas le sou, et me voilà exactement réduit à zéro.*

MINNA. Cela me fait extrêmement de peine.

RICCAUT. *Vous êtes bien bonne, mademoiselle.* Mais comme on a l'habitude de le dire, qu'un malheur traîne toujours après lui son frère, *qu'un malheur ne vient jamais seul;* ainsi m'est-il arrivé. Qu'est-ce qu'un *honnête homme* de mon *extraction* peut avoir pour *ressource* que le jeu? Or j'ai toujours joué avec chance, quand la chance ne m'était pas indispensable. Maintenant qu'elle le serait, *mademoiselle, je joue avec un guignon qui surpasse toute croyance.* Depuis quinze jours, je n'ai pas joué une seule fois, sans qu'on me fît sauter. Hier encore, trois fois. *Je sais bien qu'il y avait quelque chose de plus que le jeu, car parmi mes ponteurs se trouvaient certaines dames...* Je n'en veux pas dire de mal. Il faut être galant pour les dames. On m'avait *invité* aujourd'hui encore, pour me donner *une revanche; mais vous m'entendez, mademoiselle*, pour avoir de quoi jouer, il faut d'abord avoir de quoi vivre.

MINNA. Je ne suppose pas, monsieur.

RICCAUT. *Vous êtes bien bonne, mademoiselle.*

MINNA. (*Prenant Françoise à part.*) Françoise, cet homme me fait peine. Le prendrait-il mal, si je lui offrais quelque chose?

FRANÇOISE. Il ne me semble pas.

MINNA. Bien! — Monsieur, vous dites que vous jouez, que vous taillez la banque, sans doute dans un lieu où

il y a quelque chose à gagner. Je vous avouerai que moi... j'aime aussi beaucoup le jeu...

RICCAUT. *Tant mieux, mademoiselle, tant mieux! Tous les gens d'esprit aiment le jeu à la fureur.*

MINNA. Comme j'aime à gagner, j'aime beaucoup à confier mon argent à un homme qui... sache jouer. Seriez-vous assez bienveillant, monsieur, pour me prendre pour associée, et pour m'accorder une mise dans votre banque?

RICCAUT. *Comment, mademoiselle, vous voulez être de moitié avec moi? De tout mon cœur.*

MINNA. Pour la première fois, seulement pour une bagatelle.

RICCAUT. *Ah! mademoiselle, que vous êtes charmante!*

MINNA. J'ai là dix pistoles que j'ai gagnées tout récemment. J'en ai presque honte, c'est si peu...

RICCAUT. *Donnez toujours, mademoiselle, donnez.* (*Il prend l'argent.*)

MINNA. Votre mise est sans doute, monsieur, très considérable?

RICCAUT. Oui, très considérable. Dix pistoles? Avec cela Votre Grâce sera intéressée dans ma mise pour un tiers, *pour le tiers.* Il est vrai que pour un tiers, il faudrait quelque chose de plus. Mais avec les jolies femmes, il ne faut pas être si méticuleux. Je me félicite d'être entré *en liaison* avec Votre Grâce, *et de ce moment, je recommence à bien augurer de ma fortune.*

MINNA. Je ne pourrai pas être là, quand vous jouerez, monsieur.

RICCAUT. En quoi serait-il nécessaire que Votre Grâce fût présente? Nous autres joueurs, nous sommes d'honnêtes gens, entre nous.

MINNA. Si nous sommes heureux, monsieur, vous m'apporterez ma part. Si nous sommes malheureux...

RICCAUT. Je viendrai chercher des recrues. N'est-ce pas, mademoiselle?

MINNA. Pour quelque temps les recrues pourraient me manquer. Défendez bien notre argent, monsieur.

RICCAUT. Pour qui Votre Grâce me prend-elle? Pour un niais? Pour un pauvre diable d'imbécile?

MINNA. Pardonnez-moi.

RICCAUT. Je suis *habile.* — *Laissez-moi faire*, *mademoiselle*, et soyez sans inquiétude. Inutile de venir, quand je jouerai. Cela suffit : demain Votre Grâce me reverra avec cent pistoles, ou elle ne me reverra plus... *Votre très humble*, *mademoiselle... Votre très humble.* (*Il s'éloigne.*)

MINNA. (*Le regardant s'en aller*, *avec un étonnement mêlé de dépit.*) Je souhaite vous avoir vu pour la dernière fois, monsieur, pour la dernière fois!

SCÈNE III

MINNA, FRANÇOISE

FRANÇOISE. (*Exaspérée.*) Puis-je parler enfin? Oh! charmant! charmant!

MINNA. Raille, va, je le mérite. (*Après un instant de réflexion*, *tranquillement.*) Non, ne raille pas, je ne le mérite pas.

FRANÇOISE. Parfait! Vous avez fait là quelque chose de très joli, de remettre un coquin sur ses pieds.

MINNA. Je croyais secourir un malheureux.

FRANÇOISE. Ce qu'il y a de plus délicieux, c'est que le garçon vous a prise pour sa pareille. Oh! je cours après lui, pour lui redemander l'argent. (*Elle veut sortir.*)

MINNA. Françoise, ne laisse pas tout à fait refroidir le café. Verse-le.

FRANÇOISE. Il faut qu'il vous le rende. Vous avez changé d'avis; vous ne voulez pas vous associer à son jeu. Dix pistoles! Mais c'est un mendiant, mademoiselle. (*Minna se verse elle-même le café.*) Donner autant à un mendiant, et encore lui avoir épargné la honte de le demander? Mendiant qui méconnaît le bienfaiteur, en retour de la générosité avec laquelle le bienfaiteur

feint de ne pas le connaître! Il pourrait bien se faire même qu'il eût pris votre aumône pour... pour je ne sais quoi. (*Minna tend à Françoise une tasse de café.*) Voulez-vous donc me mettre encore davantage le sang en ébullition? Je n'en veux point. (*Minna se rassied.*) « Parbleu, Votre Grâce, on ne se connaît point ici en mérite. » (*Parodiant Riccaut.*) Vraiment, non; puisqu'on laisse vaguer ainsi de tels filous, au lieu de les pendre.

MINNA. (*Froidement, après avoir réfléchi, pendant qu'elle prenait son café.*) Petite, tu te connais parfaitement en honnêtes gens, mais quand donc apprendras-tu à supporter les mauvaises gens?... Ce sont aussi des hommes; et bien souvent moins mauvais au fond qu'ils ne paraissent... Il suffit de chercher leurs bons côtés. Je me persuade que ce Français n'est qu'orgueilleux. Ce n'est que par jactance qu'il se dit tricheur au jeu; il ne voulait pas paraître mon obligé, il voulait se dispenser de remercîments. Peut-être est-il allé payer ses petites dettes, et, du reste, si grand qu'il se soit fait, vit-il modestement et économiquement, sans penser le moins du monde au jeu. Si cela est, chère Françoise, qu'il vienne encore, s'il veut, chercher des *recrues*. (*Elle lui donne sa tasse.*) Allons, n'y pensons plus. — Mais, dis-moi, Tellheim ne devrait-il pas déjà être là?

FRANÇOISE. Non, mademoiselle; je ne puis pas tout ensemble être bonne pour une canaille et dure pour un homme de bien.

MINNA. Viendra-t-il donc sûrement?

FRANÇOISE. Il ne devrait pas venir. Vous le trouvez, lui, lui le meilleur des hommes un peu fier, et c'est pour cela que vous voulez le harceler si cruellement?

MINNA. Vas-tu recommencer? — Assez, je le veux. Et que tu contraries cette fantaisie, que tu ne dises pas et que tu ne fasses pas tout, comme nous l'avons concerté!... Je vais te laisser seule avec lui, puis... Cette fois, le voici.

SCÈNE IV

PAUL WERNER, il entre dans une tenue aussi roide que s'il était en service, LES PRÉCÉDENTES

FRANÇOISE. Non, ce n'est que son cher maréchal-des-logis.

MINNA. Son cher maréchal-des-logis? Que nous veut-il, ce *cher?*

FRANÇOISE. Mademoiselle, ne l'intimidez pas. — Votre servante, monsieur le maréchal-des-logis; que nous apportez-vous?

WERNER. (*Il avance, et, sans faire attention à Françoise, s'adressant à Minna.*) Le major fait offrir à mademoiselle de Barnhelm par moi, le maréchal-des-logis Werner, son humble respect, et lui fait dire qu'il sera ici tout à l'heure.

MINNA. Qu'est-ce qui l'arrête donc?

WERNER. Votre Grâce excusera : nous sommes sortis du quartier avant le coup de trois heures; mais alors le directeur de la caisse militaire s'est trouvé sur notre passage et lui a adressé la parole, et comme on ne finit jamais une conversation avec de pareilles gens, alors il m'a fait signe de venir exposer l'incident à la noble demoiselle.

MINNA. Très bien, monsieur le maréchal-des-logis. Je souhaite seulement que le directeur de la caisse militaire ait quelque chose d'agréable à dire au major.

WERNER. Rarement de pareilles gens ont quelque chose d'agréable pour les officiers... Votre Grâce a-t-elle quelque chose à ordonner? (*Il va sortir.*)

FRANÇOISE. Où voulez-vous donc aller si vite, monsieur le maréchal-des-logis? N'avons-nous rien à nous dire?

WERNER. (*Sortant, à Françoise, avec un grand sérieux.*) Ici, non, jeune fille. C'est contraire au respect, à la subordination... Noble demoiselle...

MINNA. Merci de la peine, monsieur le maréchal-des-logis. J'ai été enchantée de faire votre connaissance. Françoise m'a dit beaucoup de bien de vous. (*Werner fait un profond salut*, *et sort.*)

SCÈNE V

MINNA, FRANÇOISE

MINNA. C'est là ton maréchal-des-logis, Françoise?

FRANÇOISE. A cause de l'accent ironique, je n'ai pas le temps de relever ce *ton*... Oui, mademoiselle, c'est là mon maréchal-des-logis. Vous le trouvez sans doute un peu roide et empesé. A présent, il vient aussi de me paraître tel. Mais je croirais assez que, devant Votre Grâce, il a cru marcher à la parade. Et quand les soldats sont à la parade, vraiment ils ressemblent plutôt à des poupées à ressort qu'à des hommes. Il faudrait au contraire que vous le vissiez et que vous l'entendissiez, quand il reste lui-même.

MINNA. Ce serait très faisable.

FRANÇOISE. Il est dans la salle. Puis-je le rejoindre, pour causer un peu?

MINNA. C'est malgré moi que je te refuse ce plaisir. Il faut que tu restes ici. Il faut que tu sois présente à notre entretien... Mais j'y pense : (*Elle ôte sa bague de son doigt.*) prends cette bague, serre-la et donne-moi en échange celle du major.

FRANÇOISE. Pourquoi cela?

MINNA. (*Pendant que Françoise apporte l'autre bague.*) Je ne sais pas bien moi-même; mais je crois prévoir que je pourrai en avoir besoin... On frappe. Donne vite! (*Elle la passe à son doigt.*) C'est lui.

SCÈNE VI

De TELLHEIM, avec le même vêtement, mais d'ailleurs tel que Françoise le désirait, LES PRÉCÉDENTES

DE TELLHEIM. Mademoiselle, veuillez me pardonner mon retard.

MINNA. Oh! monsieur le major, nous ne voulons point prendre entre nous des habitudes si militaires. Vous voici. Et attendre un plaisir, c'est déjà en gouter un. (*Elle le regarde en face*, *en souriant*.) N'est-ce pas, cher Tellheim, que nous n'avons été jusqu'à présent que des enfants?

DE TELLHEIM. Oui, des enfants, mademoiselle, des enfants qui se désespéraient, quand ils devaient se soumettre.

MINNA. Nous allons sortir en voiture, cher major, pour visiter un peu la ville, et aller ensuite à la rencontre de mon oncle.

DE TELLHEIM. Pardon?

MINNA. Ne vous inquiétez en rien, de Tellheim. Ce n'est pas de sa part que nous aurons désormais à craindre les plus forts empêchements à notre union.

DE TELLHEIM. A notre union?

MINNA. Il est votre ami. Il vient ici en oncle, en tuteur, en père, pour me donner à vous.

DE TELLHEIM. Ah! mademoiselle, pourquoi n'avez-vous pas lu ma lettre?

MINNA. Votre lettre? Oui, je me souviens que vous m'en avez adressé une. Qu'avons-nous fait de cette lettre, Françoise? L'avons-nous lue ou pas lue? Que m'écriviez-vous donc, cher Tellheim?

DE TELLHEIM. Rien autre chose que ce que me commandait l'honneur.

MINNA. Ne pas abandonner une honnête fille qui vous aime, voilà assurément ce que l'honneur vous

commandait... Vous pourriez être capable d'un si vilain trait, de ne plus vouloir maintenant de moi? Savez-vous que je serais déshonorée pour toute ma vie? Mes compatriotes me montreraient au doigt : « Voilà, diraient-elles, voilà la demoiselle de Barnhelm, qui s'est imaginé, parce qu'elle était riche, acheter le brave Tellheim; comme si les hommes de mérite étaient à vendre. » Ainsi parlerait-on, car mes compatriotes me portent toutes envie.

DE TELLHEIM. Oui, oui, mademoiselle, je reconnais là vos compatriotes; elles vous envieront un officier réformé et déshonoré, un estropié, un gueux.

MINNA. Seriez-vous tout cela? Vous m'en avez dit autant, si je ne me trompe, ce matin. Il y a là-dedans du bien et du mal. Examinons donc chacune de ces choses de plus près. — Vous êtes réformé, dites-vous? Je croyais seulement que votre régiment avait été incorporé. Comment est-il arrivé qu'on n'ait pas conservé un homme de votre mérite?

DE TELLHEIM. Cela est arrivé, comme cela devait arriver. Les grands sont convaincus qu'un soldat a très peu de penchant pour eux, quand il n'a pour ligne de conduite et pour règle que son honneur. En quoi peuvent-ils alors se croire vos débiteurs? La paix leur en a fait beaucoup de mon espèce dont on peut se passer; et à la fin, personne ne leur est plus indispensable.

MINNA. Vous parlez en homme auquel les grands sont aussi très inutiles. Je suis votre maîtresse, Tellheim, vous n'avez donc plus besoin de maître. Vous trouver réformé, j'aurais à peine osé l'espérer. — Mais vous n'êtes pas que réformé; vous êtes encore davantage. Vous êtes un estropié, disiez-vous? Eh bien (*Elle regarde de haut en bas.*), l'estropié est encore passablement droit et complet. Il a l'air encore passablement sain et vigoureux. — Cher Tellheim, si vous comptiez sur la perte de vos membres sains, pour aller mendier, je vous prédis que, devant peu de portes vous recevriez quelque chose, excepté devant les portes des filles de bon cœur, comme moi.

DE TELLHEIM. Je n'entends ici qu'une jeune fille qui aime à se moquer, chère Minna.

MINNA. Et moi, je n'ai entendu de votre réprimande que ces mots : chère Minna. Je ne veux plus railler. Car je songe que vous êtes sans doute estropié un petit. Un coup de feu vous a un peu paralysé le bras droit. — Mais tout cela bien posé, il n'y a déjà pas tant de mal. Je n'en suis que plus assurée contre vos coups.

DE TELLHEIM. Mademoiselle!

MINNA. Vous allez me dire que vous le serez d'autant moins contre les miens, vous. Allons, allons, cher Tellheim, j'espère que vous ne me forcerez jamais à en venir là.

DE TELLHEIM. Vous voulez rire, mademoiselle. Mais je vous déclare que je n'ai pas la force de rire avec vous.

MINNA. Pourquoi? Qu'avez-vous contre le rire? Ne peut-on pas, en riant, être très sérieux? Cher major, le rire nous enlève moins notre raison que le chagrin. Vous en avez la preuve devant vous. Votre amie, en riant, apprécie mieux votre situation que vous-même. — Et si je vous interrogeais maintenant sur votre *gueux*, je gage que la qualification serait aussi peu soutenable. Vous avez perdu, une, deux, trois fois votre équipage ; les banquiers chez lesquels vous aviez placé vos capitaux, se sont enfuis avec votre argent ; pour les pertes et pour toutes les avances que vous avez faites au service, vous n'avez aucune espérance d'en rien recouvrer : mais êtes-vous pour cela un gueux? Quand même il ne vous resterait plus que ce que mon oncle vous apporte...

DE TELLHEIM. Votre oncle, mademoiselle, n'apporte rien pour moi.

MINNA. Rien que les deux mille pistoles que vous avez si généreusement avancées à nos États.

DE TELLHEIM. Si vous aviez seulement lu ma lettre, mademoiselle !

MINNA. Eh bien, je l'ai lue. Mais ce que j'y ai lu sur ce point, est pour moi une véritable énigme. Il est im-

possible qu'on vous impute à crime une noble action. Éclairez-moi donc, cher major...

DE TELLHEIM. Vous vous souvenez, mademoiselle, que j'avais ordre de recouvrer en argent comptant la contribution avec la plus grande rigueur, dans les places de votre contrée. Je voulus m'épargner cette rigueur, et je parfis la somme manquante.

MINNA. Oui, je m'en souviens. Je vous aimais pour cette bonne action, avant de vous avoir vu.

DE TELLHEIM. Les Etats me donnèrent leur lettre de change, et à la ratification de la paix, je la fis produire, parmi les dettes en liquidation. La lettre de change fut reconnue valable, mais la propriété m'en fut contestée. On plissa ironiquement les lèvres, quand j'assurai que j'avais donné l'argent-écus. On prit cela pour une corruption, pour un pot-de-vin des États, parce que j'étais si vite tombé d'accord avec eux sur le *minimum* de la peine, dont, en vertu de mes pouvoirs, je ne devais me contenter qu'à la dernière extrémité. Ainsi la lettre de change est-elle hors de mes mains. Et si on la paie, ce ne sera certainement pas à moi qu'ira l'argent... Voilà, mademoiselle, comment mon honneur a reçu une atteinte, non par suite du congé que j'aurais exigé, si on ne me l'avait pas donné... Vous êtes sérieuse, mademoiselle? Pourquoi ne riez-vous plus? Je ris bien, moi! Ha! ha! ha!

MINNA. Oh! Tellheim, étouffez ce rire! Je vous en conjure! C'est le rire terrible du misanthrope! — Sans cette action, vous savez que je n'aurais jamais désiré vous connaître. Vous savez que je vins, sans avoir été invitée, à la première soirée où je pensais vous rencontrer, et rien que pour vous. J'y vins avec le ferme dessein de vous aimer — je vous aimais déjà! — avec le ferme dessein de vous posséder, quand je vous aurais trouvé aussi noir et aussi laid que le Maure de Venise. Vous n'êtes ni aussi noir, ni aussi laid; vous ne serez jamais non plus aussi jaloux. Mais, Tellheim, Tellheim, que de ressemblance vous avez pourtant avec lui! Oh! les hommes plus que sauvages, plus qu'inflexibles, qui

toujours tiennent leurs yeux fixés sur le fantôme de l'honneur ! Ils s'endurcissent contre tout autre sentiment... Tournez les yeux vers moi, Tellheim (*Il regarde pendant ce temps profondément et fixement à la même place.*); à quoi pensez-vous? Ne m'entendez-vous pas?

DE TELLHEIM. (*Avec distraction.*) Oh, oui! Mais dites-moi donc, mademoiselle, comment le Maure entra à la solde de Venise. Le Maure n'avait-il pas de patrie? Pourquoi louait-il son bras et son sang à un Etat étranger?

MINNA. (*Avec effroi.*) Que dites-vous, Tellheim? Venez. (*Le prenant par la main.*) Françoise, fais avancer la voiture.

DE TELLHEIM. (*S'éloignant de Minna et allant à Françoise.*) Non, Françoise, je ne puis pas avoir l'honneur d'accompagner mademoiselle. — Mademoiselle, laissez-moi encore aujourd'hui mon bon sens, et permettez-moi de prendre congé. Vous êtes sur le meilleur chemin pour me l'enlever. Mais, puisque je suis encore dans mon bon sens, écoutez-moi, mademoiselle; voici ce que j'ai fermement résolu, et ce dont rien au monde ne me dissuadera... S'il n'y a plus pour moi, au jeu de la fortune, de coup heureux; si pour moi le feuillet ne tourne pas complétement; si...

MINNA. Il faut que je vous interrompe, monsieur le major. — Nous aurions dû le lui dire tout de suite, Françoise; tu ne me fais souvenir de rien. Notre entretien aurait été tout autre, Tellheim, si j'avais commencé par la bonne nouvelle que le chevalier de la Marlinière venait tout à l'heure vous apporter.

DE TELLHEIM. Le chevalier de la Marlinière. Qui cela?

FRANÇOISE. Ce peut être un excellent homme, monsieur le major, à cela près...

MINNA. Silence, Françoise!... C'est aussi un officier congédié, qui sort du service de Hollande.

DE TELLHEIM. Ah! le lieutenant Riccaut!

MINNA. Il a assuré qu'il était votre ami.

DE TELLHEIM. Moi, j'assure que je ne suis pas le sien.

MINNA. Il affirme que je ne sais quel ministre lui a déclaré que votre affaire est sur le point d'avoir le plus heureux dénoûment. Une lettre pour vous, de la main du roi, doit être en route...

DE TELLHEIM. Qu'est-ce qu'ont de commun Riccaut et un ministre? Il va en effet arriver quelque chose de mon affaire. Car aujourd'hui même le directeur de la caisse militaire m'a appris que le roi a rapporté tout ce qui avait été provisoirement arrêté contre moi, et que je puis retirer ma parole d'honneur, donnée par écrit, de ne pas m'en aller d'ici avant qu'on m'ait entièrement déchargé. — C'est là tout. On me laissera fuir, oui, mais on se trompe : je ne fuirai pas. Dût plutôt la plus extrême misère me dévorer sous les yeux de mes calomniateurs...

MINNA. Homme opiniâtre!

DE TELLHEIM. Je n'ai pas besoin de grâce, je veux justice. Mon honneur...

MINNA. L'honneur d'un homme comme vous...

DE TELLHEIM. Non, mademoiselle; vous pouvez à bon droit juger de toutes choses, mais de celle-ci, non. L'honneur, ce n'est pas le témoignage de notre conscience, ce n'est pas le suffrage d'un petit nombre d'honnêtes gens...

MINNA. Non, non, je le sais. L'honneur, c'est... c'est l'honneur.

DE TELLHEIM. Bref, mademoiselle; si on me retient si injurieusement mon bien, si mon honneur ne reçoit pas la plus éclatante réparation, je ne puis pas être votre mari. Car aux yeux du monde je ne suis pas digne de l'être. Mademoiselle de Barnhelm mérite un homme irréprochable. C'est un amour de rien que celui qui porte sans réflexion à en exposer l'objet au mépris. C'est un homme vil que celui qui n'a pas honte d'être redevable de tout son bonheur à une femme, dont l'aveugle tendresse...

MINNA. C'est là votre manière sérieuse de penser, monsieur le major? (*Elle lui tourne soudain le dos.*) Françoise...

DE TELLHEIM. Ne vous fâchez pas, mademoiselle.

MINNA. (*A part, à Françoise.*) Maintenant, il serait temps?... Que me conseilles-tu, Françoise?

FRANÇOISE. Je ne vous conseille rien. Mais, franchement, il vous en fait trop voir de toutes les couleurs...

DE TELLHEIM. (*Venant l'interrompre.*) Vous êtes irritée, mademoiselle?...

MINNA. (*Moqueusement.*) Moi? pas le moins du monde.

DE TELLHEIM. Si je vous aimais moins, mademoiselle...

MINNA. Oh! de vrai, ce serait mon malheur! — Et voyez-vous, monsieur le major, je ne veux pas non plus faire votre malheur. Il faut aimer avec un entier désintéressement. — Heureusement que je n'ai pas été plus franche. Peut-être votre compassion m'aurait-elle accordé ce que votre amour me refuse. (*Elle ôte lentement la bague de son doigt.*)

DE TELLHEIM. Que voulez-vous dire par là, mademoiselle?

MINNA. Non, cela ne change rien qu'on soit plus heureux ou plus malheureux. Ainsi le veut le véritable amour. Je vous crois, monsieur le major, et vous avez trop d'honneur pour méconnaître le véritable amour.

DE TELLHEIM. Raillez-vous, mademoiselle?

MINNA. Reprenez cette bague que voici, et soyez délié de vos promesses. (*Elle lui tend la bague.*) Que tout soit dit : nous ne nous connaissons plus.

DE TELLHEIM. Qu'est-ce que j'entends?

MINNA. Cela vous surprend? — Prenez, monsieur. Vous n'avez pas sans doute voulu vous amuser?

DE TELLHEIM. (*Prenant la bague.*) Dieu! Minna peut-elle parler ainsi?

MINNA. Vous ne pouvez être à moi dans un cas, je ne puis être à vous dans aucun. Votre malheur est vraisemblable, le mien est certain. Adieu. (*Elle veut sortir.*)

DE TELLHEIM. Qu'avez-vous, mademoiselle? Où allez-vous?

MINNA. Laissez-moi... Vous cacher mes larmes, traître!

SCÈNE VII

De TELLHEIM, FRANÇOISE

DE TELLHEIM. Ses larmes? Et je l'abandonnerais? (*Il veut la suivre.*)

FRANÇOISE. (*L'arrêtant.*) Non pas, monsieur le major.

DE TELLHEIM. Son malheur? N'a-t-elle point parlé de malheur?

FRANÇOISE. Si, vraiment, le malheur de vous perdre, après...

DE TELLHEIM. Après? Après, quoi? Il y a là-dessous quelque autre chose encore.

FRANÇOISE. Après que, voulais-je dire, après que pour vous elle s'est tant sacrifiée.

DE TELLHEIM. Sacrifiée pour moi?

FRANÇOISE. En deux mots... c'est... c'est très heureux pour vous de vous être débarrassé d'elle de cette façon... Pourquoi ne vous le dirais-je pas? Cela ne peut rester secret plus longtemps... Nous nous sommes enfuies. Le comte de Brouchsal a déshérité mademoiselle, parce qu'elle ne voulait pas recevoir un mari de sa main. Et alors tout le monde l'a quittée, l'a abandonnée. Que pouvions-nous faire? Nous nous sommes déterminées à nous mettre à la recherche de celui que...

DE TELLHEIM. Assez! Viens, je vais me jeter à ses pieds.

FRANÇOISE. Y pensez-vous? Allez plutôt et remerciez votre bonne étoile...

DE TELLHEIM. Misérable! Pour qui me prends-tu? Non, chère Françoise, le conseil n'est pas sorti de ton cœur. Pardonne mon indignation.

FRANÇOISE. Ne me retenez pas plus longtemps. Je vais voir ce qu'elle fait. Il pourrait lui être arrivé

quelque chose... Revenez plutôt, si vous voulez revenir. (*Françoise sort.*)

SCÈNE VIII

De TELLHEIM

DE TELLHEIM. Mais, Francoise!... Oh! je vous attends ici... Non, c'est plus pressant... Quand elle verrait ma douleur, elle ne pourrait pas me pardonner... Maintenant, j'ai besoin de toi, mon brave Werner... Non, Minna, je ne suis pas un traître. (*Il sort rapidement.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

Lieu de la scène : la salle

SCÈNE PREMIÈRE

De TELLHEIM entrant d'un côté, WERNER entrant de l'autre

DE TELLHEIM. Ha! Werner, je te cherche partout. Où te tenais-tu?

WERNER. Je vous cherchais aussi, monsieur le major. C'est ainsi, quand on se cherche. Je vous apporte une toute bonne nouvelle.

DE TELLHEIM. Ah! dans ce moment, je n'ai que faire de ta nouvelle; j'ai besoin de ton argent. Vite, Werner, donne-moi tout ce que tu as, et vois encore à t'en procurer autant que tu pourras.

WERNER. Monsieur le major? Eh! par ma pauvre âme, je me l'étais bien dit. Il me voudra emprunter de l'argent, quand il en aura lui-même à revendre.

DE TELLHEIM. Ne me retiens pas, Werner... J'ai la bonne volonté de te le rendre; mais quand et comment?... Dieu le sait!

WERNER. Vous ne savez donc pas encore que la caisse royale a ordre de vous compter votre argent? Je l'apprends à l'instant de...

DE TELLHEIM. Qu'est-ce que tu racontes? Qu'est-ce que tu t'es laissé conter? Tu ne comprends donc pas que, si c'était vrai, je devrais être le premier à le savoir? Vite, Werner, de l'argent, de l'argent.

WERNER. Parbleu, avec joie. En voilà!... Ici les cent

louis d'or, et là les cent ducats. (*Il lui donne les deux paquets.*)

DE TELLHEIM. Les cent louis d'or, va, Werner, les porter à Juste. Qu'il dégage immédiatement la bague qu'il a engagée ce matin. Mais peux-tu trouver davantage, Werner? J'ai besoin de davantage.

WERNER. Laissez-moi y songer. L'homme qui a acheté ma terre, habite la ville. Le terme de paiement n'échoit que dans quinze jours, mais l'argent est prêt, et un demi pour cent...

DE TELLHEIM. C'est cela, cher Werner. Vois-tu, tu es mon seul recours. Aussi dois-je tout te confier. La demoiselle qui est ici — tu l'as vue — est malheureuse...

WERNER. Quelle calamité!

DE TELLHEIM. Mais demain elle sera ma femme...

WERNER. Oh! quelle joie!

DE TELLHEIM. Et après demain je pars avec elle. Je le puis, je le dois. J'aime mieux laisser tout en plan. Qui sait d'ailleurs si je perds un bonheur? Si tu le veux, Werner, viens avec moi. Nous reprendrons du service.

WERNER. De vrai? — Mais certes là où il y a la guerre, monsieur le major?

DE TELLHEIM. Bien entendu. — Va, cher Werner, nous en reparlerons.

WERNER. Oh! brave major!... Après demain? Pourquoi pas plutôt demain?... Je vais déjà tout préparer. C'est en Perse, monsieur le major, qu'il y a une excellente guerre; qu'en pensez-vous?

DE TELLHEIM. Nous examinerons cela; va, Werner.

WERNER. Ça va! Vive le prince Héraclius! (*Il sort.*)

SCÈNE II

De TELLHEIM

DE TELLHEIM. Qu'est-ce que je ressens?... Toute mon âme a reçu une nouvelle impulsion... Mon propre malheur m'abattait, m'irritait, m'aveuglait, m'humiliait, me lassait; son malheur me relève, je revois clair autour de moi, et je me sens du vouloir et de la force, pour tout entreprendre pour elle... Qu'est-ce qui m'arrête? (*Il se dirige vers la chambre de Minna, et rencontre Françoise qui en sort.*)

SCÈNE III

FRANÇOISE, de TELLHEIM

FRANÇOISE. Est-ce donc vous? Il m'avait semblé en effet entendre votre voix. Que désirez-vous, monsieur le major?

DE TELLHEIM. Ce que je désire?... Qu'est-ce que fait ta maîtresse? Viens...

FRANÇOISE. Elle veut dans un instant se promener en voiture.

DE TELLHEIM. Seule? Sans moi? Où?

FRANÇOISE. Avez-vous oublié, monsieur le major?...

DE TELLHEIM. Je l'ai irritée, et elle est sensible; je lui demanderai pardon, et elle me pardonnera.

FRANÇOISE. Comment, monsieur le major, après avoir repris votre bague?

DE TELLHEIM. Ha! je l'ai fait dans l'étourdissement où j'étais. — Je ne pensais déjà plus à la bague. — Où l'aurai-je mise?... (*Il la cherche.*) La voilà.

FRANÇOISE. Est-ce elle? (*En la lui rendant, à part.*) S'il voulait la regarder plus attentivement!

DE TELLHEIM. Elle me pressait de la reprendre avec une aigreur... Mais j'ai déjà oublié cette aigreur. Un cœur qui déborde ne sait pas peser les mots... En un clin d'œil elle consentira à reprendre la bague. — Et n'ai-je point encore la sienne?

FRANÇOISE. Elle attend la sienne en échange. Où l'avez-vous donc, monsieur le major? Montrez-la-moi donc.

DE TELLHEIM. (*Un peu embarrassé.*) J'ai... j'ai oublié de la mettre... Juste... Juste va me l'apporter tout à l'heure.

FRANÇOISE. C'est bien une bague assez semblable à l'autre; laissez-la moi regarder, j'aime à voir de telles choses.

DE TELLHEIM. Une autre fois, Françoise; à présent, vous...

FRANÇOISE. (*A part.*) Il ne veut point du tout se laisser tirer de sa méprise.

DE TELLHEIM. Que parles-tu de *méprise?*

FRANÇOISE. Je dis que c'est une méprise, si vous croyez que ma maîtresse soit encore un bon parti. — Entendez-vous? Elle sonne; je rentre.

DE TELLHEIM. Je t'accompagne.

FRANÇOISE. Le ciel vous en préserve! Elle m'a formellement défendu de vous parler. (*Elle entre.*)

SCÈNE IV

De TELLHEIM

DE TELLHEIM. (*Il lui crie.*) Annonce-moi : parle pour moi, Françoise, je te suis à l'instant! — Que lui dirai-je?... Quand le cœur ose parler, il n'est besoin d'aucune préparation. Ah! La voici.

SCÈNE V

MINNA, FRANÇOISE, DE TELLHEIM

MINNA. (*Entrant comme si elle ne voyait pas le major.*) La voiture est avancée, Françoise?... Mon éventail!...

DE TELLHEIM. (*L'arrêtant.*) Où allez-vous, mademoiselle?

MINNA. (*Avec une froideur affectée.*) Je sors, monsieur le major... Je devine pourquoi vous vous êtes encore une fois donné la peine de venir : c'est sans doute pour me rendre ma bague. Bien, monsieur le major, veuillez avoir la bonté de la remettre entre les mains de Françoise... Françoise, prends la bague... je n'ai pas de temps à perdre. (*Elle veut sortir.*)

DE TELLHEIM. Ne soyez pas en colère contre moi, mademoiselle; je ne suis pas un traître. Aux yeux du monde, vous avez beaucoup perdu, mais rien aux miens. A mes yeux, c'est une joie infinie que ce malheur. Vous êtes à moi, Minna, pour toujours à moi. (*Il retire la bague de son doigt.*) Recevez-le pour la deuxième fois, ce gage de mon amour.

MINNA. Moi, reprendre cette bague? Cette bague-là?

DE TELLHEIM. Cette bague, vous la reçûtes la première fois de ma main, quand nos fortunes et notre bonheur allaient de pair. Vous n'êtes plus heureuse, c'est encore la même similitude. La similitude est toujours le plus ferme lien de l'amour. Permettez, très chère Minna... (*Il lui prend la main, pour lui mettre au doigt la bague.*)

MINNA. Comment? De la contrainte, monsieur le major? Non, il n'est au monde aucune contrainte qui me puisse forcer à reprendre cette bague...

DE TELLHEIM. (*Lâchant la main de Minna.*) Qu'est-ce donc? Je vois mademoiselle de Barnhelm, mais ce n'est pas elle que j'entends... Vous minaudez, mademoiselle... Pardonnez-moi de vous dire un tel mot.

MINNA. (*De son ton naturel.*) Mes paroles vous ont-elles offensé, monsieur le major?

DE TELLHEIM. Elles m'ont fait mal.

MINNA. (*Émue.*) Ce n'était pas mon intention. — Pardonnez-moi, Tellheim.

FRANÇOISE. (*Avec explosion.*) Peut-être aussi la plaisanterie a-t-elle duré trop longtemps.

MINNA. (*Impérieusement.*) Je t'en prie, Françoise, ne te mêle pas à notre entretien.

FRANÇOISE. (*A part et d'un ton piqué.*) Il paraît que ce n'en est pas encore assez.

MINNA. Oui, monsieur, ce serait vanité de femme, de rester froide et moqueuse. Vous méritez de me trouver sur-le-champ aussi sincère que vous. Je vous aime toujours, Tellheim, je vous aime toujours; mais malgré cela...

DE TELLHEIM. Assez, très chère Minna, assez. (*Il lui prend de nouveau la main, pour lui mettre au doigt la bague.*)

MINNA. (*Retirant sa main.*) Malgré cela... pour beaucoup je ne voudrais jamais laisser se passer de telles choses : jamais plus!... A quoi pensez-vous, monsieur le major? Je croyais que vous aviez assez de votre propre malheur. Restez ici, obstinez-vous à arracher la plus éclatante satisfaction, oui, à arracher... Dans ce rapide moment, je ne sais pas trouver d'autre mot. — Dût la plus extrême misère vous dévorer sous les yeux de vos calomniateurs.

DE TELLHEIM. Quand je pensais et que je parlais ainsi, c'est que je ne savais ni ce que je pensais, ni ce que je disais. Dès cet instant, je ne veux plus m'occuper de la réparation de l'injustice qui m'a été faite ici. Ce coin de terre est-il le monde? Le soleil ne luit-il qu'ici? Dussé-je prendre du service sous les cieux les plus éloignés : vous me suivrez et me consolerez; rien ne nous manquera... J'ai un ami qui est heureux de me venir en aide.

SCÈNE VI

UNE ORDONNANCE, DE TELLHEIM, MINNA, FRANÇOISE

FRANÇOISE. (*Apercevant l'ordonnance.*) Chut! monsieur le major...

DE TELLHEIM. (*A l'ordonnance.*) Qui cherchez-vous?

L'ORDONNANCE. Monsieur le major de Tellheim. Mais c'est vous-même, monsieur le major, j'ai à vous remettre cette lettre royale. (*Il la tire de sa sacoche.*)

DE TELLHEIM. A moi?

L'ORDONNANCE. La suscription en fait foi.

MINNA. Entends-tu, Françoise?... Le chevalier a dit vrai.

L'ORDONNANCE. (*Pendant que Tellheim prend la lettre.*) Je vous demande pardon, monsieur le major, si vous ne l'avez pas reçue hier; mais il ne m'a pas été possible de vous trouver. C'est aujourd'hui seulement à la parade que le lieutenant Riccaut m'a appris votre adresse.

FRANÇOISE. Mademoiselle, entendez-vous?... C'est là le ministre du chevalier... « Comment appelez-vous le ministre, par là, sur la grand'place? »

DE TELLHEIM. Je vous suis très obligé de la peine.

L'ORDONNANCE. C'était mon devoir, monsieur le major. (*L'ordonnance sort.*)

SCÈNE VII

DE TELLHEIM, MINNA, FRANÇOISE

DE TELLHEIM. Ah! mademoiselle, qu'est-ce ceci? Que contient cette lettre?

MINNA. Je ne vois rien là qui puisse tant exciter ma curiosité.

DE TELLHEIM. Comment? Séparez-vous encore mon

sort du vôtre?... Mais pourquoi hésité-je à l'ouvrir?... Elle ne peut pas me rendre plus malheureux que je ne le suis; non, très chère Minna, cela ne peut pas nous rendre plus malheureux... bien plutôt plus heureux... Vous permettez, mademoiselle. (*Il ouvre et lit sa lettre; pendant ce temps-là, l'aubergiste se glisse dans l'appartement.*)

SCÈNE VIII

L'AUBERGISTE, LES PRÉCÉDENTS

L'AUBERGISTE. (*A Françoise.*) Psitt! ma belle enfant, un mot.

FRANÇOISE. (*Se rapprochant de lui.*) Monsieur l'aubergiste, nous ne savons pas encore, je vous l'assure, ce que contient la lettre.

L'AUBERGISTE. Qui s'inquiète de la lettre? Je viens à cause de la bague. Il faut que la noble demoiselle me la rende sur-le-champ. Juste est là, qui vient la dégager.

MINNA. (*Se rapprochant de même de l'aubergiste.*) Dites à Juste qu'elle est dégagée; et dites-lui que c'est par moi.

L'AUBERGISTE. Mais.

MINNA. Je prends tout sur moi; allez donc. (*L'aubergiste sort.*)

SCÈNE IX

DE TELLHEIM, MINNA, FRANÇOISE

FRANÇOISE. Et maintenant, soyez bonne pour ce pauvre major.

MINNA. Oh! la triple fourbe! Comme si bientôt tout cela ne devait pas se dénouer de soi-même.

DE TELLHEIM. (*Après avoir lu, avec la plus vive émo-*

tion.) Ha! il ne s'est pas non plus démenti là-dedans... Oh! mademoiselle, quelle réparation! quelle faveur! C'est plus que je n'aurais attendu... plus que je ne mérite. Mon bien, mon honneur, tout cela m'est restitué... Je ne rêve donc pas? (*Lisant de nouveau, comme pour se convaincre encore une fois.*) Non, mes désirs ne m'abusent pas. Lisez vous-même, mademoiselle, vous-même.

MINNA. Je ne suis pas assez indiscrète, monsieur le major.

DE TELLHEIM. Indiscrète, quand c'est à moi, à votre Tellheim, Minna, que la lettre est écrite? Elle contient ce que votre oncle ne peut pas vous prendre. Lisez-la...

MINNA. Si cela peut vous faire plaisir, monsieur le major... (*Elle prend la lettre et lit.*)

« Mon cher major de Tellheim,

« Je vous fais savoir que l'affaire qui m'avait fait craindre pour votre honneur, a été éclaircie à votre avantage. Mon frère a scrupuleusement instruit l'affaire, et son témoignage vous a plus que justifié. La caisse de notre cour a ordre de vous remettre la lettre de change en question, et de vous solder les avances que vous avez faites. J'ai aussi ordonné que tout ce que la caisse de la guerre avait arrêté provisoirement, relativement à vos comptes, sera annulé. Avertissez-moi si votre santé vous permet de reprendre le service. Je ne puis pas consentir à me passer d'un homme de votre bravoure et de votre manière de penser.

« Je suis votre bien affectionné roi... etc... etc... »

DE TELLHEIM. Que dites-vous de cela, mademoiselle?

MINNA. (*Repliant la lettre et la lui rendant.*) Moi? rien.

DE TELLHEIM. Rien?

MINNA. Sinon, que votre roi, qui est un grand homme, est aussi un homme de bien. Mais qu'est-ce que cela me fait? Il n'est pas mon roi.

DE TELLHEIM. Rien de plus? Rien, à propos de nous-mêmes?

MINNA. Vous allez rentrer à son service : monsieur le major sera lieutenant-colonel, colonel peut-être... Je vous félicite de tout cœur.

DE TELLHEIM. Et vous ne me connaissez pas mieux? Non, le bonheur me revient assez grand pour contenter les souhaits d'un homme de sens; il dépend entièrement de ma Minna que je ne doive appartenir à personne autre qu'elle. Demain un lien sacré nous unira; puis aussitôt nous chercherons le coin le plus silencieux, le plus calme, le plus riant de tout l'univers, et nous irons, dans l'aisance, y être heureux à deux. Là où nous vivrons, chaque jour sera à nous. Que vous en semble, mademoiselle?... (*Elle tourne de côté et d'autre la tête avec agitation et cherche à cacher son émotion.*)

MINNA. (*Se remettant.*) Vous êtes bien cruel, Tellheim, de me représenter un bonheur si séduisant, auquel je suis obligée de renoncer. Oui, Tellheim, je vous suivrai de nouveau en pensée à travers le monde, sur le chemin de l'honneur, sans vouloir vous y suivre autrement. — Tellheim y a besoin d'une femme irréprochable. Une... femme égarée qui s'est jetée à sa tête...

DE TELLHEIM. (*S'emportant et regardant avec égarement autour de lui.*) Qui ose ainsi parler?

MINNA. Écoutez donc, Tellheim, ce que j'ai résolu, sans que rien au monde m'en doive dissuader.

DE TELLHEIM. Avant de parler, mademoiselle,... je vous en conjure, Minna... réfléchissez une seconde, c'est un arrêt de vie et de mort que vous allez prononcer.

MINNA. Sans réflexion ultérieure!... Aussi vrai que je vous ai rendu la bague qui auparavant était pour moi le gage de votre foi, aussi vrai que vous avez repris cette même bague, aussi vrai est-il que la malheureuse Barnhelm ne sera jamais la femme de l'heureux Tellheim.

DE TELLHEIM. Vous ne voulez donc que de Tellheim malheureux? On y avisera... (*Froidement.*) Je sens plei-

nement qu'il est indécent d'accepter cette justice tardive; qu'il sera mieux de ne plus reprendre désormais ce qui a été déshonoré par un injurieux soupçon... Bien. Je n'ai pas reçu la lettre. Voilà tout ce que je ferai ou dirai en réponse à cette lettre. (*Il veut la déchirer.*)

MINNA. (*La lui prenant des mains.*) Que voulez-vous faire, Tellheim?

DE TELLHEIM. Vous posséder.

MINNA. Arrêtez!

DE TELLHEIM. Elle sera, mademoiselle, infailliblement déchirée, si vous ne changez pas bientôt d'avis... Alors nous verrons quelles objections vous aurez encore à me faire.

SCÈNE X

JUSTE, LES PRÉCÉDENTS

JUSTE. Monsieur le major! monsieur le major!

DE TELLHEIM. Hé!

JUSTE. Venez donc, vite, vite.

DE TELLHEIM. Qu'est-ce? Que me veux-tu? Parle, qu'y a-t-il?

JUSTE. Écoutez. (*Il lui parle bas, à l'oreille.*)

MINNA. (*A part, à Françoise.*) Devines-tu, Françoise?

FRANÇOISE. Oh! vous êtes impitoyable! J'étais comme sur des charbons.

DE TELLHEIM. (*A Juste.*) Que dis-tu?... impossible... Elle! (*Regardant Minna avec rage.*) Parle haut, parle-lui en face. Écoutez donc, mademoiselle.

JUSTE. L'aubergiste dit que mademoiselle de Barnhelm a la bague, que j'ai mise en gage chez lui : qu'elle l'a reconnue pour sienne et qu'elle ne veut pas la rendre.

DE TELLHEIM. Est-ce vrai, mademoiselle! Non, ce ne peut pas être vrai.

MINNA. (*Souriant.*) Et pourquoi non, Tellheim... Pourquoi ce ne peut-il pas être vrai?

DE TELLHEIM. (*Vivement.*) Ainsi, c'est vrai!... Quelle horrible lumière se lève devant moi! Maintenant je vous reconnais, vous, la femme fausse et sans foi.

MINNA. (*Épouvantée.*) Qui cela, la femme sans foi?

DE TELLHEIM. Vous, que je ne connais plus.

MINNA. Tellheim.

DE TELLHEIM. Oubliez mon nom. Vous veniez ici pour rompre avec moi. C'est clair. Comme le hasard vient volontiers en aide aux infidèles! Il vous a mis votre bague dans les mains. Votre ruse m'a fait reprendre la mienne.

MINNA. Tellheim, contre quels fantômes vous battez-vous?

FRANÇOISE. (*A part.*) A son tour, maintenant...

SCÈNE XI

WERNER avec un sac d'or, LES PRÉCÉDENTS

WERNER. Me voici, monsieur le major...

DE TELLHEIM. (*Sans le regarder.*) Qui est-ce qui te demande?

WERNER. Voici l'argent : mille pistoles.

DE TELLHEIM. Je n'en veux pas.

WERNER. Demain, monsieur le major, vous pouvez encore en commander autant.

DE TELLHEIM. Garde ton argent.

WERNER. C'est le vôtre, monsieur le major... Je crois que vous ne voyez pas à qui vous parlez.

DE TELLHEIM. Va-t'en avec ton argent, te dis-je.

WERNER. Qu'avez-vous? C'est moi, Werner.

DE TELLHEIM. Toute bonté est dissimulation, tout empressement à servir est imposture.

WERNER. Est-ce de moi qu'il s'agit?

DE TELLHEIM. Comme tu voudras.

WERNER. Je n'ai agi que d'après vos ordres.

DE TELLHEIM. Exécutes-en encore un, et va-t'en.

WERNER. (*Irrité.*) Monsieur le major, je suis un homme...

DE TELLHEIM. Tu es là quelque chose de joli.

WERNER. Qui a du fiel.

DE TELLHEIM. Bien! C'est encore ce que nous avons de meilleur.

WERNER. Je vous prie, monsieur le major...

DE TELLHEIM. Combien de fois faut-il te le redire? Je n'ai pas besoin de ton argent.

WERNER. (*Avec courroux.*) En ait besoin qui voudra! (*Il jette le sac aux pieds du major, et se retire de côté.*)

MINNA. (*A Françoise.*) Ah! Françoise, j'aurais dû t'écouter... J'ai trop avant poussé la plaisanterie. Il faut cependant qu'il m'entende.., (*Elle va à Tellheim.*)

FRANÇOISE. (*Qui, sans répondre à Minna, se rapproche de Werner.*) Monsieur le maréchal-des-logis...

WERNER. (*Murmurant.*) Laissez-moi.

FRANÇOISE. Hou! Sont-ce là les hommes?

MINNA. Tellheim, Tellheim... (*Celui-ci se mord les ongles, de rage, et détourne la tête, sans l'écouter.*) Non, c'est trop rude!... Écoutez-moi donc... Vous vous trompez... C'est un simple malentendu... Tellheim!... Vous ne voulez pas écouter votre Minna?... Pouvez-vous concevoir un tel soupçon?... Moi, vouloir rompre avec vous? Je serais venue ici pour cela?... Tellheim.

SCÈNE XII

DEUX DOMESTIQUES entrant l'un après l'autre dans la salle, par des côtés différents, LES PRÉCÉDENTS

PREMIER DOMESTIQUE. Noble demoiselle, Son Excellence, monsieur le comte...

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Le voici, noble demoiselle.

FRANÇOISE. (*Regardant à la fenêtre.*) C'est lui! c'est lui!

MINNA. Est-ce lui? Allons vite, Tellheim...

DE TELLHEIM. (*Revenant à lui.*) Qui? Qui vient? Votre oncle, mademoiselle? Cet oncle cruel? Qu'il vienne, qu'il vienne. Ne craignez rien. Il n'osera pas vous offenser d'un seul regard. Il me trouvera là. Il est vrai que vous ne le méritez pas...

MINNA. Vite, embrassez-moi, Tellheim, et oubliez tout...

DE TELLHEIM. Ah ! si je savais que vous puissiez vous repentir...

MINNA. Non, je ne puis pas me repentir de m'être mise à même de connaître tout votre cœur. — Ah! quel homme vous êtes ! — Embrassez votre Minna, votre heureuse Minna, mais qui ne place son bonheur qu'en vous. (*Elle tombe dans ses bras.*) Et maintenant, à sa rencontre...

DE TELLHEIM. A la rencontre de qui?

MINNA. Du meilleur de vos amis inconnus.

DE TELLHEIM. Mais?

MINNA. Du comte, mon oncle, mon père, votre père... Ma fuite, son indignation, mon exhérédation... N'entendez-vous pas que tout cela est inventé... crédule chevalier?

DE TELLHEIM. Inventé?... Mais la bague? la bague?

MINNA. Où avez-vous mis celle que je vous ai rendue?

DE TELLHEIM. Vous la reprendrez? Oh! suis-je heureux! La voici, Minna. (*Il l'ôte de son doigt.*)

MINNA. Examinez-la donc d'abord. Oh ! doubles aveugles que ceux qui ne veulent rien voir ! Quelle bague est-ce là? Celle que j'ai reçue de vous, ou celle que vous avez reçue de moi?... N'est-ce pas plutôt celle que je n'ai pas voulu laisser entre les mains de l'aubergiste?

DE TELLHEIM. Dieu ! qu'est-ce que j'entends? qu'est-ce que je vois?

MINNA. Faut-il la reprendre? Le faut-il?... Donnez. (*Elle la lui prend des mains, et la lui remet elle-même au doigt.*)

DE TELLHEIM. Où suis-je? (*Lui baisant les mains.*) Ange malicieux, m'avoir tant torturé!



SCÈNE XIII

LE COMTE DE BROUCHSAL, suivi de l'aubergiste et de plusieurs domestiques, LES PRÉCÉDENTS

MINNA. Pensez-vous ne pas m'avoir torturée, vous aussi?

LE COMTE. (*En entrant.*) Elle est donc arrivée en bon port?

MINNA. (*Bondissant à sa rencontre.*) Ah! mon père!...

LE COMTE. Oui, ton père, chère Minna! (*Il l'embrasse.*) Mais qu'est-ce, petite? (*En apercevant Tellheim.*) Depuis à peine vingt-quatre heures ici, et déjà en connaissance?

MINNA. Comprenez-vous qui c'est?

LE COMTE. Ne serait-ce pas ton Tellheim?

MINNA. Qui ce pourrait-il être que lui? Oh! si vous saviez tout!

LE COMTE. Qu'est-ce qui s'oppose à ce que je l'apprenne?... Où sont mes appartements, monsieur l'aubergiste?

L'AUBERGISTE. Que Votre Excellence daigne seulement me faire la grâce d'entrer ici.

LE COMTE. Viens, Minna; venez, major. (*Il sort avec l'aubergiste et les domestiques.*)

MINNA. Venez, Tellheim.

DE TELLHEIM. Je vous suis à l'instant, mademoiselle. Une seule parole à ce garçon. (*Il se tourne vers Werner.*)

MINNA. Oui, et une bien bonne. Vous la lui devez bien... n'est-ce pas, Françoise? (*Elle suit le comte.*)

SCÈNE XIV

De TELLHEIM, WERNER, JUSTE, FRANÇOISE

DE TELLHEIM. (*Montrant le sac jeté à terre par Werner.*) Tiens, Juste... Ramasse ce sac, et porte-le chez nous. Va. (*Juste emporte le sac.*)

WERNER. (*Qui est resté en murmurant dans son coin, et semblait ne prendre part à rien, aussitôt qu'il entend cela.*) Enfin!

DE TELLHEIM. (*Courant à lui familièrement.*) Werner, quand puis-je encore avoir les mille autres pistoles?

WERNER. (*Redevenu de bonne humeur.*) Demain, monsieur le major, demain...

DE TELLHEIM. Je n'ai pas besoin de devenir ton débiteur, mais je veux être ton questeur. Il faut vous donner un tuteur, à vous tous, gens trop généreux. Vous êtes une race prodigue... Je t'ai tout à l'heure courroucé, Werner.

WERNER. Par ma pauvre âme, oui. Je n'aurais pas dû être si balourd. Je le vois bien maintenant. Je mériterais cent coups de plat de sabre. Donnez-les moi; seulement plus de rancune, cher major...

DE TELLHEIM. De la rancune. (*Lui serrant la main.*) Lis dans mes yeux tout ce que je ne te puis dire. Ah! qui a une meilleure amante, et un plus loyal ami que moi, je voudrais le voir, celui-là... N'est-ce pas, Françoise? (*Il sort.*)

SCÈNE XV

WERNER, FRANÇOISE

FRANÇOISE. (*Pour elle-même.*) Oh! oui, que c'est un excellent garçon!... Je ne retrouverai pas son pareil...

Il faut que cela sorte. (*Se rapprochant de Werner timidement et pudiquement.*) Monsieur le maréchal-des-logis...

WERNER. (*Qui s'essuie les yeux.*) Eh!

FRANÇOISE. Monsieur le maréchal-des-logis...

WERNER. Que me voulez-vous donc, ma petite?

FRANÇOISE. Regardez-moi un peu, monsieur le maréchal-des-logis...

WERNER. Je ne puis pas encore; je ne sais pas ce qui m'est venu dans les yeux.

FRANÇOISE. Regardez-moi toujours.

WERNER. Je crains de vous avoir déjà trop regardée, ma chère petite...

FRANÇOISE. Monsieur le maréchal-des-logis, n'auriez-vous pas besoin d'une maréchale-des-logis?

WERNER. Parlez-vous sérieusement, chère petite?

FRANÇOISE. Tout à fait.

WERNER. Viendrez-vous aussi avec moi en Perse?

FRANÇOISE. Où vous voudrez.

WERNER. Vrai?... Hola, monsieur le major, ne faites pas tant le fier... Moi aussi, j'ai une aussi bonne amante et un aussi loyal amie que vous... Donnez-moi votre main, chère petite; ça va!... Dans dix ans vous serez madame la générale... ou veuve!

FIN DE MINNA DE BARNHELM

LE JEUNE SAVANT

PERSONNAGES

CHRYSANDRE, vieux marchand.
DAMIS, le jeune savant, fils de Chrysandre.
VALÈRE.
JULIANE.
ANTOINE, domestique de Damis.
LISETTE.

La scène se passe dans le cabinet de travail de Damis.

LE JEUNE SAVANT

COMÉDIE EN TROIS ACTES

1747

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

DAMIS assis à une table couverte de livres, ANTOINE

DAMIS. La poste n'est donc pas encore arrivée?

ANTOINE. Non.

DAMIS. Pas encore? Ne t'es-tu pas trompé? La poste de Berlin?...

ANTOINE. Oui, la poste de Berlin; elle n'est pas encore arrivée. Mais si elle tarde plus longtemps à venir, je m'y userai les jambes. Faites donc comme si elle vous avait apporté ce je ne sais quoi, qui, si elle finit par arriver, ne sera rien autre, je gage, que quelque méchant bouquin, quelque gazette ou quelque autre chiffon...

DAMIS. Non, mon bon Antoine, pour cette fois-ci, ce pourrait être quelque chose de plus. Ah! si tu savais...

ANTOINE. Est-ce que je veux le savoir? Cela ne pourrait me servir à rien d'autre qu'à me faire rire de vous une fois de plus. Est-ce donc pour moi chose si rare?... Avez-vous encore à m'envoyer ailleurs? Sans cela, j'ai

une petite affaire à la cave de la ville ; peut-être avez-vous quelque course? Non?

DAMIS. (*Irrité.*) Non, drôle !

ANTOINE. J'en tiens! Il a tout lu, excepté les livres de civilité... Mais, réfléchissez. Aux librairies, peut-être?

DAMIS. Non, drôle !

ANTOINE. Il me faut si souvent m'entendre nommer drôle, que je finirai par croire que c'est mon nom de baptême... Mais, chez le relieur?

DAMIS. Tais-toi, ou...

ANTOINE. Ou, chez l'imprimeur? Pour ces trois sortes de courses, je sais mon rôle, Dieu merci! comme un cheval de manége.

DAMIS. Le coquin ne voit donc pas ce que je lis? Va-t-il encore m'importuner plus longtemps?

ANTOINE. (*A part.*) Chut! Le voilà sérieusement en colère! Marche droit, Antoine. — Mais dites-moi seulement quel livre vous lisez là. Peste ! quels caractères! Vous comprenez cela? Un homme peut-il lire de telles pattes biscornues, de tels zigzags? Si ce n'est pas pour le moins quelque grimoire infernal... Ah ! on sait bien ce qu'il arrive des gens qui veulent tout apprendre. L'esprit malin finit par les entraîner à vouloir aussi apprendre la sorcellerie.

DAMIS. (*Reprenant son air gai.*) Bonne bête d'Antoine ! C'est un livre en langue hébraïque... de *Ben-Maimon-Jad-Chasacka.*

ANTOINE. Ah! vraiment ; le croie qui voudra : en fin de compte, je sais bien, moi, ce qui est hébreu. N'est-ce pas la langue fondamentale, originale, sacrée?... Notre pasteur, lorsque j'allais encore à l'école, nous l'a jeté plus d'une fois du haut de la chaire. Mais quant à ce livre, vraiment, il n'en avait pas de pareil : et j'ai regardé dans tous ses livres ; il m'a fallu l'aider un jour à les transporter d'un étage à l'autre.

DAMIS. Ha! ha! ha! Cela peut bien être. Ce serait miracle qu'il y eût dans ce pays un seul ministre qui sût même le titre de ce livre. Entre nous, mon bon Antoine,

il est vrai qu'en général, les ministres ne sont pas des aigles dans la science.

ANTOINE. Oh! oh! Cela n'est pas exact pour tous. Le magister de mon village, lui du moins, fait exception. C'est certain : le maître d'école m'a plus d'une fois dit lui-même qu'il était un homme très savant. Et là-dessus, je dois croire le maître d'école; car, comme M. le pasteur me l'a souvent dit, ce n'est pas un mauvais maître d'école; il comprend un peu de latin, et peut en juger.

DAMIS. Ceci est amusant! Donc le maître d'école loue le pasteur; et le pasteur, pour ne pas être ingrat, loue le maître d'école. Si mon père était là, il dirait sûrement : *Manus manum lavat.* N'as-tu pas remarqué chez lui la sotte habitude de loger à tous propos quelque petite sentence latine? Le vieil imbécile pense qu'ayant un fils si savant, il faut aussi qu'il montre qu'il a hanté les écoles.

ANTOINE. J'avais déjà pensé aussi qu'il devait être quelque peu sot, parce que souvent, au milieu de la conversation, il murmure quelque chose où je ne comprends pas un mot.

DAMIS. Ne va pas conclure de là que tout ce que tu ne comprends pas, soit bête. Je saurais alors beaucoup de bêtises... Mais, ô céleste science, de combien t'est redevable un mortel qui te possède! Et combien est à plaindre celui qui ne t'a point pratiquée! Le théologien croit te posséder, quand il a la tête farcie de saintes sentences, de contes de nourrice et de quelques misérables métaphores; le jurisconsulte, quand il interprète à faux, par une malheureuses habileté, les lois impossibles des États disparus, au préjudice de l'équité et du bon sens, et quand il rend les jugements les plus pitoyables dans une langue plus pitoyable encore. Le médecin enfin croit s'être en réalité rendu maître de toi, quand il peut à l'aide d'une légion de mots barbares, rendre malades ceux qui ont la santé, et plus malades encore ceux qui le sont. Mais, ô fourbes imbéciles, la vérité ne vous laissera pas toujours l'outrager

par cette erreur. Il viendra des circonstances où vous reconnaîtrez vous-mêmes combien est misérable votre science : pleins d'une folle suffisance, vous mettez toutes les connaissances humaines après les vôtres, et, vous criez d'un ton à faire frémir le genre humain : « Nous sommes des prodiges ! » Non, crois-moi, mon cher Antoine, l'homme est fait pour la science universelle. Le nier, c'est faire l'aveu de sa paresse ou de l'impuissance de son génie. Si je pesais tout ce que je comprends déjà, moi, qui ai si peu de jours, je me convaincrais encore davantage de cette vérité. Le latin, le grec, l'hébreu, le français, l'italien, l'anglais... voilà six langues que je possède parfaitement, et j'ai vingt ans !

ANTOINE. Doucement. Vous en avez oublié une : l'allemand...

DAMIS. C'est vrai, mon cher Antoine ; ce sont donc sept langues, et j'ai vingt ans !

ANTOINE. Fi donc, monsieur ! Est-ce de vous ou de moi que vous avez voulu vous railler ? Vous ne mettez certes pas sur le compte de votre science, votre connaissance de la langue allemande ? Vous ne parliez pas sérieusement...

DAMIS. Penserais-tu donc par hasard connaître toi-même l'allemand ?

ANTOINE. Moi ? moi ? Ce serait plus fort que de parler turc et de ne pas savoir le turc.

DAMIS. Mais il y a connaître et connaître. Tu parles allemand, c'est à dire que tu peux exprimer tes pensées par des sons qui sont compréhensibles pour un Allemand ; c'est à dire que tu peux éveiller en lui les idées que tu as en toi. Mais tu ne sais pas l'allemand ; c'est à dire que tu ne sais pas ce qui dans cette langue est commun ou bas, dur ou harmonieux, obscur ou clair, vieux ou usité ; que tu n'en sais pas les règles, que tu n'en as pas la connaissance scientifique...

ANTOINE. Qu'est-ce qu'un savant ne vous prouverait pas que vous ne savez pas ? Malgré tous vos *c'est à dire*, je crois que vous ne me contesterez peut-être pas que je sais manger ?

DAMIS. Manger? Eh bien, vraiment, en y regardant de près, tu ne le sais pas non plus.

ANTOINE. Moi? Je ne saurais pas manger? Ni boire peut-être non plus?

DAMIS. Tu sais manger; c'est à dire que tu sais découper la nourriture, la porter à ta bouche, la mâcher, l'avaler et ainsi de suite. Tu ne sais pas manger; c'est à dire que tu ne connais pas les lois mécaniques d'après lesquelles tout cela s'accomplit : que tu ne connais pas l'office de chaque muscle que tu mets en œuvre, que tu ne sais pas si c'est le digastrique, ou le massétère, si c'est le ptérigoïde ou l'externus, si c'est le zygomaticus ou le platysmamyodès, si c'est...

ANTOINE. Ah! Si c'est, si c'est! Je ne vois là-dedans qu'un seul *si*, c'est *si* mon estomac le supporte et *si* cela me va... Mais, pour revenir à notre sujet; croiriez-vous qu'il y a une langue que je comprends et que vous ne comprenez pas, vous?

DAMIS. Toi, une langue que je ne comprenne pas?

ANTOINE. Oui, devinez.

DAMIS. Connaîtrais-tu le copte?

ANTOINE. Le prophète? Non, je ne le connais pas.

DAMIS. Le chinois? le malabare? que sais-je?

ANTOINE. Vous tournez tout autour. N'avez-vous pas vu mon cousin? Il est venu me voir, il y a quinze jours. Il ne parle que cette langue-là.

DAMIS. Le rabbin qui est venu, il y a peu de temps, chez moi, n'était sans doute pas ton cousin?

ANTOINE. Je ne suis point juif. Mon cousin est Vandale; je connais le vandale, et vous ne le connaissez pas.

DAMIS. (*Réfléchissant.*) Il a raison... Mon domestique entend donc une langue que moi, je n'entends pas? Et même une langue principale. Je me rappelle que ses rapports avec l'hébraïque sont très grands. Qui sait combien de mots primitifs, perdus dans celle-ci, je pourrais découvrir dans l'autre?... La chose commence à me trotter dans la tête.

ANTOINE. Eh bien!... Je vous propose de me doubler

mes gages, et vous entendrez bientôt cette langue autant que moi. Nous parlerons ensemble vandale, avec zèle, et... Donc, réfléchissez-y. Mon maudit babil me fait oublier tout à fait ma course à la cave de la ville. Je serai, dans un instant, de nouveau à vos ordres.

DAMIS. Ne t'en va pas, reste-là.

ANTOINE. Mais, voici monsieur votre père. L'entendez-vous? Nous ne pouvons en parler plus longuement? (*Il sort.*)

DAMIS. Pourquoi mon père vient-il me déranger? Croit-il donc que je sois un fainéant tel que lui?

SCÈNE II

DAMIS, CHRYSANDRE

CHRYSANDRE. Toujours sur tes maudits livres! Mon fils, trop, c'est trop. Le plaisir est aussi nécessaire que le travail.

DAMIS. Oh! monsieur mon père, le plaisir de l'étude me suffit. Pour chercher en dehors des sciences d'autres récréations, il faut n'avoir pas encore goûté la vraie douceur des sciences.

CHRYSANDRE. Je ne dis pas. J'ai, moi aussi, étudié dans ma jeunesse, je suis allé jusqu'aux frontières de la science. Mais que j'aie pâli sur les livres, non pas. J'allais me promener, je jouais, je fréquentais la société, je cultivais les femmes. Ce que le père a fait; le fils peut et doit le faire. *A bove majori discat arare minor!* comme nous disons en latin. La femme en particulier, est ce qui se recommande à toi *de meliori*, comme nous disons en latin. Ce sont des sots que ceux qui mettent plus vivement en garde les jeunes gens contre les femmes, que si c'étaient des scorpions; qui leur ordonnent de les fuir, comme nous disons en latin, *cautius sanguine viperino*...

DAMIS. *Cautius sanguine viperino?* C'est assez latin :

mais le texte, que dit-il? *Cautius timet flavum Tiberim tangere? Cur olivum sanguine viperino Cautius vitat?...* Oh! j'entends bien, monsieur mon père, que vous n'avez pas puisé aux sources. Sans quoi vous sauriez que dans la même ode, Horace décrit l'amour comme une passion très préjudiciable, et les femmes...

CHRYSANDRE. Horace! Horace! Horace était Italien, et entendait parler des femmes italiennes. Oui, moi aussi, je te mets en garde contre les femmes italiennes : elles sont dangereuses. J'ai un bon ami qui, dans sa jeunesse... Mais, chut!... Pas d'histoire scandaleuse!... Les femmes allemandes, ô les Allemandes! elles ont une toute autre nature... Je ne serais pas devenu l'homme que je suis, si les femmes ne m'avaient pas complétement formé. On s'aperçoit de la chose, je pense. Tu as assez lu de livres morts, prends-en maintenant un vivant!

DAMIS. Vous me surprenez...

CHRYSANDRE. Ce sera bien autre chose, quand tu auras commencé à étudier à fond la question. La femme, sache-le, est pour un jeune homme, un nouveau monde, où il trouve tant à s'ébahir, tant à admirer...

DAMIS. Écoutez-moi. Vous me surprenez, en ce que, veux-je dire, vous me faites entendre un langage bien éloigné vraiment des préceptes que vous m'avez fait donner à l'université.

CHRYSANDRE. *Quæ*, *qualis*, *quanta!* Maintenant ou jamais! *Tempora mutantur*, comme nous disons en latin.

DAMIS. *Tempora mutantur?* Je vous en prie, mettez donc de côté ces dictons populaires. Les temps ne changent pas. Car, examinons un peu ce que c'est que le temps...

CHRYSANDRE. Assez! Le temps est une chose que je ne veux pas perdre à écouter ton misérable bavardage. Mon exemple personnel serait propre à diriger ton expérience et ton jugement; mais je ne t'en citerai que ce qu'il faut pour que tu ne te fasses pas une affaire de te livrer aux récréations. Ainsi je pense donc.

DAMIS. Vos discours ont une apparence de vérité.

Mais je les vais percer à jour : vous allez le voir. Le nœud de la question est...

CHRYSANDRE. Eh! que m'importe que le nœud de la question soit en *barbara* ou en *celarent?* Je ne suis pas venu ici pour disputer avec toi, mais...

DAMIS. Pour apprendre les termes sacramentels de la disputation, peut-être? Bien! Vous saurez donc que ce n'est en *barbara*, ni en *celarent* qu'est l'état de la question...

CHRYSANDRE. Ce serait à rendre fou! Foin de tes facéties, monsieur le pédant...

DAMIS. Mes facéties? Ces dénominations bizarres sont, il est vrai, des restes de la philosophie scolastique, mais certes de tels restes...

CHRYSANDRE. Avec ces restes, tu finiras par me faire perdre patience, si tu ne te hâtes pas de m'écouter. Je viens à toi pour l'affaire la plus sérieuse du monde... car qu'y a-t-il de plus sérieux que le mariage?... Et tu...

DAMIS. Le mariage? Vous venez à moi à propos de mariage? à moi?

CHRYSANDRE. Ha! ha! Cela te rend attentif? Donc, *ausculta et perpende!...*

DAMIS. *Ausculta et perpende? Ausculta et perpende?* Voilà une citation malheureuse...

CHRYSANDRE. Oh! j'ai des citations...

DAMIS. Je m'en aperçois!

CHRYSANDRE. Toi?

DAMIS. Oui, moi. Savez-vous d'où vient cet : *ausculta et perpende?* Je vais vous le dire : d'Homère. Oh! qu'est-ce que je ne trouverais pas dans mon Homère?

CHRYSANDRE. Toi et ton Homère, vous êtes deux imbéciles.

DAMIS. Moi et Homère? Homère et moi? Tous les deux ensemble? Hi! hi! hi! Certes, Monsieur mon père, merci, merci. Moi et Homère? Homère et moi? — Mais écoutez-moi seulement : chaque fois, dis-je, qu'Homère — qui n'était pas un imbécile, — chaque fois qu'il fait parler ses héros pour allumer le courage de leurs soldats, ou pour commencer une délibération dans les

conseils de guerre; tel est aussi le commencement de leurs discours : écoutez ce que je vais vous citer, et réfléchissez-y. Par exemple, dans l'Odyssée : Κεκλοτε δη νου μευ, Ιθακησιοι, ὁ, ὁτι κεν ειπω. Et alors vient souvent aussi à la suite : Ος ἐφαθ', οἱ δάρα του μαλα μεν κλυον, ἠδ' ἔπιθοντο. C'est à dire : Il dit : et vous, obéissez à ce que vous avez entendu.

CHRYSANDRE. Obéissez? Eh bien, c'est raisonnable! Homère peut bien n'être pas imbécile. Tu es témoin que je pourrais, moi aussi, t'adresser ces paroles. Donc revenons à notre sujet : je connais, mon fils...

DAMIS. Un petit moment de patience, monsieur mon père; le temps de m'asseoir-là et de noter cette remarque!

CHRYSANDRE. De noter? Qu'y a-t-il à noter là-dedans? Qu'importe que la sentence vienne d'Homère ou d'un livre de chansons?

DAMIS. Cela importe au monde savant; cela importe à mon honneur et à l'honneur d'Homère. Car un demi-cent de remarques semblables font un philologue. Et celle-ci, je dois le dire, est nouvelle, toute nouvelle.

CHRYSANDRE. Alors tu la transcriras une autre fois.

DAMIS. Mais si elle échappe à ma mémoire? — J'en serais inconsolable. — Ayez au moins la bonté de m'en faire souvenir.

CHRYSANDRE. Oui, je le ferai; maintenant écoute-moi. Je connais, mon fils, une très charmante femme; et je sais que tu la connais aussi. Aurais-tu peut-être envie ?...

DAMIS. Moi, je connaîtrais une femme, une charmante femme? O, monsieur mon père, si quelqu'un entendait cela, que penserait-il de ma science?... Moi, une aimable femme?...

CHRYSANDRE. Ah! vraiment, je ne crois pas qu'un hôtelier pût autant s'effrayer d'avoir pour débiteurs tel ou tel coquin qu'il connaît, que tu ne t'effrayes de l'idée de connaître une femme. Y a-t-il donc là quelque honte?

DAMIS. Au moins n'y a-t-il point d'honneur, en particulier pour un savant. On prend peu à peu les mœurs

de celui qu'on hante. Or, chaque femme est frivole, vaine, parleuse, querelleuse, et, tout le long de sa vie, enfant, quelque vieille qu'elle devienne. Chaque femme sait à peine qu'elle a une âme dont il faut prendre infiment plus de soin que de son corps. S'habiller, se déshabiller et se réhabiller; poser devant son miroir; admirer ses propres charmes; songer à d'habiles jeux de physionomie; rester oisive à regarder par les fenêtres; lire des romans absurdes, et au plus prendre l'aiguille à la main pour tuer le temps; — voilà ses occupations, voilà sa vie. Et vous croyez qu'un savant pourrait, sans préjudice pour sa réputation, connaître autrement que par leur forme extérieure de si sottes créatures?

CHRYSANDRE. Garçon, garçon, tu troubles ta mère dans sa tombe. Songe donc qu'elle aussi était une femme! Songe donc que les lois de la nature ne changent pas; quoique, comme nous avons coutume de dire en latin, *nulla regula sine exceptione*. Et c'est à coup sûr, une de ces exceptions, que la jeune fille, que j'ai en tête en ce moment, et que tu connais...

DAMIS. Non, non. Je vous le jure; excepté mes cousines et Juliane...

CHRYSANDRE. Et Juliane? *bene!*...

DAMIS. Et sa soubrette exceptée, je ne connais pas une seule femme. Oui, me punisse le ciel, si j'ai jamais songé à en connaître d'autres...

CHRYSANDRE. Eh bien, d'accord! Comme tu voudras! Il suffit que tu connaisses Juliane...

DAMIS. Hélas!

CHRYSANDRE. Et c'est sur Juliane précisément que je voudrais savoir ta pensée...

DAMIS. Sur Juliane? Ma pensée sur Juliane? O, monsieur mon père, si vous vouliez avoir encore ma pensée sur Érinne, ou Corinne, ou Télésille, ou Praxille...

CHRYSANDRE. Quelle kyrielle! Qu'est-ce que tous ces *ille*? A l'instant il me jurait qu'il ne connaissait pas de femmes, et voilà maintenant qu'il me nomme une demi-douzaine de filles...

DAMIS. De filles, monsieur mon père?

CHRYSANDRE. Oui, monsieur mon fils, de filles! Les terminaisons ne le prouvent-elles pas? *Netrix*, *Lotrix*, *Meretrix*.

DAMIS. Ciel! Des filles! Appeler filles, les célèbres femmes poètes de la Grèce!...

CHRYSANDRE. Oui, oui, des poètes! C'est bien cela : *Lotrix*, *Meretrix*, *Poetrix*...

DAMIS. *Poetrix?* Oh! mes pauvres oreilles! Il fallait dire *Poetria* ou *Poetris*.

CHRYSANDRE. *Is* ou *ix*, monsieur l'éplucheur de lettres!

SCENE III

CHRYSANDRE, DAMIS, LISETTE

LISETTE. Hâtez-vous, monsieur Chrysandre, de rentrer chez-vous. On désire vous parler.

CHYSANDRE. Eh! quel est l'imbécile qui vient me déranger? Quel est-il donc?

LISETTE. Puis-je connaître tous les imbéciles?

CHYSANDRE. Que dis-tu? Tu as une langue dévergondée, Lisette. Tu confondrais un honnête homme avec un imbécile? Car ce doit être un honnête homme! que viendrait faire un autre homme chez moi?

LISETTE. Eh bien, eh bien, pardonnez toujours à ma langue les *lapsus* de la vôtre.

CHRYSANDRE. Les *lapsus* de la mienne?

LISETTE. Mais allez donc! L'honnête homme attend

CHRYSANDRE. Qu'il attende! — Pourtant, je n'ai mandé aucun imbécile. — Je reviens à l'instant, mon fils.

LISETTE. (*A part.*) Voyons si je puis tirer quelque chose de la sublime idée de mademoiselle.

SCÈNE IV

LISETTE, DAMIS

DAMIS. Eh bien, Lisette ne s'en va pas avec mon père?

LISETTE. Je suis votre très humble servante. Si vous l'ordonnez, j'obéis. Mais auparavant je voudrais seulement savoir quelque chose. Dites-moi, par le ciel! comment vous faites pour demeurer ainsi toujours seul? Que faites-vous donc tout le jour dans votre cabinet d'étude? Chaque seconde ne doit-elle pas vous paraître des heures?

DAMIS. Ah! à quoi bon cette question? Dehors, dehors!

LISETTE. Il est pourtant impossible que vous passiez tout ce temps couché sur les livres. Les livres, société morte. Oh! moi, j'aime les sociétés ayant vie, et c'est aussi le goût de mademoiselle Juliane. Il est vrai que nous lisons aussi, de temps à autre, quelque histoire de chevalier égaré, quelque récit effrayant, ou autre chose de bon; mais nous ne nous y arrêtons jamais plus d'une heure. Passer tout le jour avec les livres, comme vous; le ciel nous en préserve! En moins de trois jours, nous en serions mortes. Et pour en parler tout différemment de vous, ce serait notre enfer. Ce ne peut pas être là la chose préférée par tout le sexe masculin, car je connais des hommes qui sont légers et plus légers que nous encore. Il ne doit y avoir que très peu de grands esprits qui possèdent ce don extraordinaire...

DAMIS. Lisette ne raisonne déjà pas si sottement. C'est dommage qu'un tel esprit ne soit pas perfectionné par les sciences.

LISETTE. Vous me faites rougir. Je devrais m'en venger, et vous redire les uns après les autres les éloges qu'on faisait hier de vous dans la réunion qui a eu lieu au jardin. Mais je ne veux pas froisser votre

modestie. Je sais trop quel cas les savants font de cette vertu.

DAMIS. Des éloges de moi? De moi?

LISETTE. Oui, oui, de vous.

DAMIS. Oh! n'aie pas d'inquiétudes, ma chère Lisette. Je considérerai ces éloges, comme s'ils étaient adressés à un autre que moi, et, de cette façon, ma modestie sera à l'aise. Redis-les moi. Ce n'est que pour ta manière inapprêtée et primesautière que je désire les entendre.

LISETTE. Oh! ma manière n'est pas des meilleures. Il m'a manqué un tel maître qu'à vous. Cependant, je vais vous obéir. Vous savez peut-être bien quels étaient les messieurs qui hier, chez monsieur votre père, ont dîné au jardin?

DAMIS. Non, vraiment, non. N'ayant pas voulu me trouver là, je ne m'en suis pas même inquiété. Mais c'étaient évidemment des gens, eux-mêmes dignes de louange, à ce qu'on peut s'imaginer à leurs éloges.

LISETTE. C'étaient assez de tels hommes. En quoi cela vous toucherait-il d'ailleurs que ce n'eussent pas été de tels hommes? Votre modestie vous fait considérer leurs éloges, comme s'ils ne vous concernaient pas. Et puis la vérité des éloges dépend-elle de la bouche qui les prononce? Écoutez donc...

DAMIS. Ciel! j'entends revenir mon père. Par Dieu, chère Lisette, qu'il ne sache pas que vous êtes restée si longtemps chez moi. Vite, cachez-vous, pendant qu'il sera là, dans ce cabinet.

SCÈNE V

DAMIS, CHRYSANDRE

CHRYSANDRE. Damné Valère! Il ne pouvait s'adresser à moi dans un temps plus inopportun. Faut-il que le diable le ramène aujourd'hui même de Berlin? Et faut-il qu'il se fasse aussitôt annoncer chez moi? Que... Non,

monsieur Valère, vous arrivez trop tard... Eh bien, mon fils... (*Damis a l'air distrait et absorbé par de profondes réflexions.*) Entends-tu, mon fils?

DAMIS. J'entends ; j'entends tout.

CHRYSANDRE. Bref, tu saisis donc pourquoi j'étais venu tantôt? A bon entendeur, salut! *Sapienti sat;* comme nous disons en latin... Réponds donc...

DAMIS. Répondre, quoi? (*Toujours ayant l'air absorbé.*)

CHRYSANDRE. Quoi répondre?... Je vais te le dire... Réponds que tu m'a compris, que ma proposition te convient, que Juliane te plaît, que tu m'obéiras entièrement... Eh bien, répondras-tu?

DAMIS. Je vais voir... (*Dans sa distraction feinte, il prend un livre.*)

CHRYSANDRE. Que peut-il y avoir dans ce livre, qui ait rapport à cela?... Réponds d'après ton cœur et non d'après ton livre... *Ex libro doctus quilibet esse potest :* disons-nous en latin...

DAMIS. (*Comme s'il lisait dans le livre.*) Parfaitement juste. Mais la suite?...

CHRYSANDRE. La suite est aussi claire qu'un passage grec. Tu dis : oui; elle dit : oui. Viennent les fiançailles, puis bientôt les noces, puis après... le reste te regarde...

DAMIS. Mais si cette hypothèse... (*Toujours comme s'il lisait.*)

CHRYSANDRE. Eh! je ne fais aucune hypothèse qui soit douteuse le moins du monde. Juliane est orpheline; je suis son tuteur, je suis ton père ; quoi de plus important pour moi que de faire votre bonheur à tous deux? Son père était mon ami, ç'a été un honnête homme, quoique ç'ait été un imbécile. Il aurait pu faire une honnête faillite : ses créanciers se seraient accordés de lui pour un tiers, et il a été assez niais pour les payer jusqu'au dernier fenin. Mais à quoi bon ces détails? Ne l'as-tu pas connu?

DAMIS. Personnellement, non. Mais je connais parfaitement les circonstances de sa vie. Je les ai lues, je ne sais dans quelle biographie.

CHRYSANDRE. Lues? Lues, imprimées?

DAMIS. Oui, oui, lues. Il était né vers le milieu du siècle dernier, et il est mort, il y a quelque vingt ans, surintendant-général de Poméranie. Sa science dans les langues orientales était remarquable. Mais tous ses livres ne sont pas également bons. Celui-ci est encore un de ses meilleurs. Il faut que cet homme ait eu une habitude particulière...

CHRYSANDRE. De qui donc parles-tu?

DAMIS. Ne me demandez-vous pas si je connais l'auteur de ce livre?

CHRYSANDRE. Je crois que tu rêves, ou que ta cervelle se détraque. Je te demande si tu as encore connu le père de Juliane?

DAMIS. Pardonnez-moi de vous avoir répondu d'une manière un peu distraite! Je me demandais précisément pourquoi les rabbins... nomment...

CHRYSANDRE. Avec tes maudits rabbins! Fais donc attention à ce que te dit ton père!... (*Damis prend à la main le livre.*) Tu ne l'as pourtant pas connu? J'y songe; ce n'est même pas possible. Quand il mourut, Juliane était encore très jeune. Aussitôt après sa mort, je la pris chez moi, et, grâce à Dieu! je l'y ai comblée de mes bienfaits. Elle est belle, elle est vertueuse; à qui pourrais-je donc préférer de la donner qu'à toi? Qu'en penses-tu?... Mais réponds. Ne reste pas là immobile comme si tu dormais.

DAMIS. Oui, oui, monsieur mon père. Il n'y a plus ici qu'une seule chose à considérer...

CHRYSANDRE. Tu as raison : c'est, si tu te trouves assez habile pour remplir un emploi public, parce que...

DAMIS. Comment? habile, habile? Vous doutez donc de mon habileté?... Combien je suis malheureux de ne pouvoir vous en donner à l'instant les preuves les plus incontestables! Je le ferai ce soir même peut-être. Croyez-moi : ce soir même... La maudite poste! Je ne sais pas non plus ce qui l'arrête.

CHRYSANDRE. Calme-toi, mon fils. La question ne

venait d'aucune défiance de ma part, mais seulement de ce que je crois qu'il ne convient pas de se marier avant d'avoir un emploi, comme je pense aussi qu'il ne convient pas d'acheter un office avant de savoir où prendre femme.

DAMIS. Ah! que parlez-vous de mariage, de femme? Permettez-moi de vous laisser seul. Il faut que je l'envoie encore une fois à la poste. Antoine! Antoine! Le coquin n'est bon à rien; il faut que j'y aille moi-même.

SCÈNE VI

ANTOINE, CHRYSANDRE

ANTOINE. Monsieur Damis ne m'appelle-t-il pas? Où est-il? Qu'a-t-il à me commander?

CHYSANDRE. Je ne sais pas ce qu'il a dans la cervelle. Il t'a appelé; il voulait t'envoyer à la poste; puis il a dit qu'un coquin tel que toi n'était bon à rien, et il y va lui-même. Dis donc : veux-tu demeurer un âne toute ta vie?

ANTOINE. Doucement, monsieur Chrysandre! je ne suis pour rien dans la folie de votre fils. Plus de douze fois, aujourd'hui même, il m'a fallu courir pour lui à la poste. Il attend des lettres de Berlin. Est-ce ma faute, si elles n'arrivent pas?

CHRYSANDRE. Le bon apôtre! Mais il y a assez longtemps que tu es auprès de lui pour connaître un peu son humeur, sa manière de penser.

ANTOINE. Ha! ha! Ce que nous appelons, nous autres savants, la science des humeurs. En cela, je suis passé maître, sur l'honneur. Rien qu'un mot d'échangé avec quelqu'un, rien qu'un regard, et j'ai dévoilé toute son âme. Je sais aussitôt s'il est intelligent, capricieux, libéral ou ladre...

CHRYSANDRE. Je crois que ta main me désigne...

ANTOINE. Ne faites pas attention à mes mains... s'il est...

CHRYSANDRE. Montre-moi sur-le-champ ta science. J'ai proposé à mon fils un mariage : eh bien, tel que tu le connais, que fera-t-il ? dis-le moi.

ANTOINE. Monsieur votre fils? Monsieur Damis? Pardonnez-moi de mendier près de celui qu'intéresse ma science, ma science d'ailleurs tant éprouvée.

CHRYSANDRE. Allons, drôle, va donc, sans tant te vanter.

ANTOINE. Vouloir connaître le caractère d'un jeune savant et vouloir bâtir quelques conclusions sur ce caractère, c'est impossible; et ce qui est impossible, monsieur Chrysandre... est impossible.

CHRYSANDRE. Et, comment cela?

ANTOINE. Parce qu'un jeune savant n'en a point.

CHRYSANDRE. Point du tout?

ANTOINE. Non, point du tout : il en change à tout instant. Les livres et les exemples qu'il lit sont les vents qui font tourner la girouette de ses pensées. Et pour nous en tenir au chapitre du mariage, puisqu'il est sur le tapis, je songe que... Car, avant tout, il faut que vous sachiez que monsieur Damis n'a jamais rien de caché pour moi. Je suis de plus en plus devenu son confident, et de plus en plus celui avec qui il aime le mieux à se livrer. Jour et nuit, nous avons quelquefois disputé ensemble à l'université. Et je ne sais pas ce qu'il faut qu'il ait trouvé en moi, peut-être quelque qualité qu'il ne trouve pas en d'autres...

CHRYSANDRE. Cette qualité, je vais te la dire : c'est ta bêtise! Cela le charme de voir qu'il est plus savant que toi. Tu es un rusé fripon, tu ne le contredis pas, tu le loues en face, tu l'admires...

ANTOINE. Malédiction! Vous percez à jour toute ma politique. Quelle n'est pas la finesse d'un vieux négociant!

CHRYSANDRE. Mais n'oublie pas le principal, le mariage...

ANTOINE. Oh! il a eu déjà en tête des caprices du

diable sur ce sujet. Par exemple : je sais un temps, où il ne voulait point du tout se marier.

CHRYSANDRE. Point du tout? Alors il faudra que je me remarie. Je ne laisserai certes pas s'éteindre mon nom. Le scélérat! Mais pourquoi donc?

ANTOINE. Parce que... parce qu'il a donné dans les savants qui ont cru que le célibat est l'état qui convient le mieux à un savant. Dieu sait si ces messieurs ont eu des sentiments trop mystiques ou trop charnels! Comme si un futur vieux garçon pouvait s'être préparé déjà des excuses ingénieuses et variées...

CHRYSANDRE. Des excuses? Peut-il y avoir un homme assez impie, pour mépriser ce sacrement saint. — Car, pour le dire en passant, je ne suis point content de nos théologiens qui ne veulent point voir de sacrement dans le mariage, — pour mépriser, dis-je, ce sacrement saint, et pour se permettre encore d'excuser son impiété? Mais, coquin, je crois que tu m'en fais voir; car il a paru d'abord agréer ma proposition.

ANTOINE. Il est impossible que vous ayez réussi aussi vite. Quelle figure a-t-il faite? Voyons : se tenait-il là, comme s'il eût été frappé à la tête? Regardait-il peut-être à terre fixement? Tenait-il peut-être la main à son front? A-t-il pris peut-être quelque livre, comme pour y lire? Vous a-t-il peut-être laissé parler, sans vous interrompre?

CHRYSANDRE. Tu as touché juste! Tu le dépeins, comme si tu l'avais vu.

ANTOINE. Oh! voici d'où souffle le vent. Quand il agit ainsi, c'est qu'il veut en arriver à ce qu'on le croit distrait. Je connais ses ficelles. Il entend alors tout ce qu'on lui dit ; mais il faut que les gens croient que dans sa profonde distraction, il ne l'a pas entendu. Il répond même quelquefois : mais lui représente-t-on sa réponse, il ne reconnaît jamais qu'elle se rapporte à ce qu'on voulait savoir de lui.

CHRYSANDRE. Eh bien, celui-là qui ne veut pas avouer que trop de science trouble la cervelle, mérite d'en faire l'expérience. Dieu soit loué que, dans ma jeunesse,

j'aie su vite trouver les saines règles de conduite! *Omne nimium vertitur in vitulum*, comme nous disons en latin avec beaucoup de sel... Mais Dieu pardonne à ce coquin, s'il persévère dans sa résolution. S'il maintient qu'il n'est pas nécessaire de se marier et de faire des enfants, ne me donne-t-il pas à entendre qu'il n'eût pas non plus été nécessaire que je le fisse?

ANTOINE. Il est vrai qu'il ne peut y avoir sous le soleil de plus noire ingratitude, de la part d'un fils, que de ne pas vouloir reconnaître les grandes peines que son père a dû se donner, pour le mettre au monde.

CHRYSANDRE. Non; et certes le saint mariage trouvera en moi un défenseur.

ANTOINE. Le vouloir est bon; mais il est évident qu'avec de tels vengeurs que vous, l'impôt de consommation diminuerait rudement.

CHRYSANDRE. Comment cela?

ANTOINE. Songez-y vous-même! Trois femmes et de la troisième à peine un fils.

CHRYSANDRE. A peine? Que veux-tu dire par là, drôle?

ANTOINE. Oh! vous y voyez plus de mal que je n'ai voulu dire.

CHRYSANDRE. Vraiment, entre nous, Antoine : si les femmes d'il y a vingt ans avaient été telles que les femmes d'à présent, j'aurais de singulières idées. Il a si peu de moi! Mais les femmes d'il y a vingt ans n'étaient pas encore aussi effrontées que celles d'à présent; aussi perfides que celles d'aujourd'hui; aussi libertines...

ANTOINE. Est-ce certain? Alors on a vraiment fait tort à ma mère, qui a vécu trente-trois ans loin de son mari, lequel a toujours prétendu qu'il n'était pas mon père. Mais c'est là un point, où je n'aime pas à revenir. Les caprices de monsieur votre fils sont plus plaisants.

CHRYSANDRE. Plus irritants, veux-tu dire! Mais dis-moi quelles sont donc ses excuses.

ANTOINE. Ses excuses, ce sont des idées qui ne sont pas de son cru. Il disait, par exemple, que jusqu'à

quarante ans sonné on lui demande pourquoi il ne se marie pas; il répondra qu'il est encore trop jeune pour le mariage; — et qu'au delà de quarante ans, il dira qu'il est trop vieux pour se marier. Je ne sais pas comment se nomme le savant qui doit avoir aussi parlé de la sorte. — Un autre prétexte, c'est celui-ci : il ne se marierait pas, parce qu'il aurait tous les jours l'idée de se faire moine; et ne se ferait pas moine, parce qu'il songerait tous les jours à se marier.

CHRYSANDRE. Quoi? Il ne veut pourtant pas non plus se faire moine. On voit bien par là jusqu'où le dédain du saint mariage peut faire tomber un esprit perverti. Je ne me serais jamais attendu à cela de mon fils.

ANTOINE. N'ayez pas d'inquiétudes! Tout passe vite chez votre fils. Il avait puisé cette idée dans la biographie de quelque savant; il s'en était engoué, et s'était aussitôt résolu à en faire sa règle de conduite. Mais bientôt ce caprice a été mis dehors par un autre, de même que, de même que... C'est dommage, que je ne trouve pas de comparaison pour cela!... bref, a été mis dehors. Ensuite il voulait se marier, et, en vérité, avec un vrai démon de femme.

CHRYSANDRE. Si une telle idée pouvait venir à l'esprit d'un plus grand nombre de sots, de cette façon les honnêtes gens seraient débarrassés des mauvaises femmes.

ANTOINE. C'est ce qu'il pensait : ce serait pourtant joli que cela fût de son invention; mais c'est aussi chez les savants que le ciel a châtiés par de méchantes femmes, que le célèbre Damis a appris cela. Cependant le monde savant ne peut pas se plaindre de ce qu'il ait renoncé à cette croix domestique, pour l'enrichir d'innombrables écrits.

CHRYSANDRE. D'écrits! Oui, et qui me coûtent assez cher. Quels comptes ne m'a-t-il déjà fallu solder aux imprimeurs! Le scélérat!

ANTOINE. Patience! Il ne fait que commencer d'écrire. Cela ira de mieux en mieux.

CHRYSANDRE. De mieux en mieux! Il en arrivera peut-

être ainsi à pouvoir insérer dans ses écrits, la pauvreté de son père!

ANTOINE. Pourquoi pas! Si cela lui rapporte de l'honneur...

CHRYSANDRE. Maudit honneur!

ANTOINE. C'est pour l'honneur qu'un jeune savant fait tout. Quand même cela ne devrait lui rapporter qu'après sa mort, l'honneur d'avoir été le célèbre Damis, l'un de ces savants qui sont allés au diable! Qu'importe? C'est assez qu'on le nomme le savant, qu'on le nomme le célèbre...

CHRYSANDRE. Garçon, tu m'effraies! Mais toi, toi qui est beaucoup plus âgé que lui, ne peux-tu pas de temps à autre lui montrer le droit chemin?

ANTOINE. O monsieur Chrysandre! Vous savez bien que je n'ai point la figure d'un gouverneur. Et puis ma bêtise...

CHRYSANDRE. Oui, tu t'en sers à le rendre plus bête encore.

ANTOINE. (*A part.*) Chut! il me connaît. — Mais croyez-vous que son idée de méchante femme fût sérieuse? Point du tout. Une heure après, il voulait se choisir une femme savante.

CHRYSANDRE. Eh bien, ce serait encore assez sage.

ANTOINE. Assez sage? Sans vouloir vous contredire, c'était la plus sotte idée qu'il pût avoir. Une femme savante! Songez donc! Une femme savante; une femme à l'instar de monsieur votre fils! C'est à faire trembler d'épouvante un honnête garçon. De vrai! Avant de me mettre au croc d'une femme savante...

CHRYSANDRE. Imbécile, imbécile! D'autres gens que toi se les arrachent. Si seulement il y en avait beaucoup, qui sait si je ne m'en choisirais pas une pour moi-même?

ANTOINE. Connaissez-vous Carlin?

CHRYSANDRE. Carlin? Non.

ANTOINE. Mon ancien camarade? Mon ami? Vous ne le connaissez pas?

CHRYSANDRE. Non, certes non.

ANTOINE. Il portait un habit gris de lin, à revers rouges, et, pour son costume des dimanches, des épaulettes rouge et bleu. Vous devez l'avoir vu avec moi. Il avait un assez grand nez, héritage de famille : car l'histoire lui avait appris que son arrière-bisaïeul, qui avait jadis assisté à un tournoi comme palefrenier, en avait un tout aussi long. Son seul défaut, c'était d'être un peu bancroche. Vous le rappelez-vous à présent?

CHRYSANDRE. Faut-il donc que je connaisse toute la canaille que tu connais? A quoi en veux-tu venir, du reste?

ANTOINE. Ainsi, vous ne le connaissez sérieusement pas. Alors, c'est un grand génie de moins que vous connaissez. Je vous ferai faire sa connaissance, j'ai quelque crédit auprès de lui.

CHRYSANDRE. Je crois que tu t'entends souvent aussi bien que mon fils à pérorer. Où en veux-tu donc venir avec cette bouffonnerie?

ANTOINE. Ce Carlin, veux-je dire. — Oh! c'est vexant que vous ne le connaissiez pas... Ce Carlin, dis-je, a servi une fois chez un maître, dont la femme était une femme savante. Le maudit oiseau... il avait bonne apparence, et, comme l'appétit ne se règle pas sur la position... bref, il fallut qu'il la connût de tout près. D'où lui venait donc tant d'esprit? Son maître finit par s'apercevoir qu'il prenait des leçons de sa femme, et lui donna son congé, avant qu'il s'y attendît. La pauvre femme!

CHRYSANDRE. Silence! J'en ai assez de tes extravagances et de celles de mon fils.

ANTOINE. Encore une de ses extravagances; et, de vrai, celle à laquelle il s'est, en dernier lieu, arrêté : il voulait épouser plusieurs femmes.

CHRYSANDRE. Mais l'une après l'autre?

ANTOINE. Non; au moins une demi-douzaine à la fois; en combinant la Bible, la loi et l'usage. Il lisait alors même un livre...

CHRYSANDRE. Les maudits livres! Bref, je ne t'écoute pas plus longtemps. Qu'il lui passe dans l'esprit d'en

prendre plusieurs, s'il veut, pourvu qu'il commence par prendre celle à laquelle je songe en ce moment pour lui. Et qu'en penses-tu, Antoine? *Quid putas?* comme nous disons en latin; le fera-t-il?

ANTOINE. Peut-être, oui; peut-être, non. Si je savais quel est le dernier livre qu'il a lu, et que je pusse moi-même lire ce livre, et que...

CHRYSANDRE. Je vois bien que j'aurais besoin de ton aide. Tu es, il est vrai, un fripon; mais je sais aussi qu'il y a plus à faire aujourd'hui avec des coquins qu'avec des honnêtes gens.

ANTOINE. Oh! monsieur Chrysandre, pour qui me prenez-vous?

CHRYSANDRE. Pas de phrases, monsieur Antoine; je te promets une récompense, proportionnée à tes services, si, *quovis modo*, comme nous disons en latin, par des vérités ou par des mensonges, par des observations sérieuses, ou par des railleries, *vel sic vel aliter*, comme nous disons en latin, tu peux persuader à mon fils d'épouser Juliane.

ANTOINE. Qui? Juliane?

CHRYSANDRE. Juliane, *illam ipsam.*

ANTOINE. Notre mademoiselle Juliane? Votre pupille? Votre fille adoptive?

CHRYSANDRE. Connais-tu une autre Juliane?

ANTOINE. C'est impossible; ou bien, ce qu'on m'a dit d'elle ne doit pas être vrai.

CHRYSANDRE. Ce qu'on t'a dit? Ah! T'a-t-on dit quelque chose d'elle? Ce n'était rien de mauvais pourtant?

ANTOINE. Ce n'était certainement rien de bon non plus.

CHRYSANDRE. J'ai fondé de si grandes espérances sur la jeune fille... Elle n'aurait cependant pas, par hasard, avec quelque gars... hé!

ANTOINE. Si ce n'était que cela. De si petites fautes, la mode les excuse. Mais il y a encore quelque chose de bien plus vexant pour une brave jeune fille, qui ne voudrait pas rester plus longtemps fille.

CHRYSANDRE. Encore quelque chose de bien plus vexant? Je ne te comprends pas.

ANTOINE. Et cependant vous êtes négociant.

CHRYSANDRE. Encore quelque chose de bien plus vexant? J'ai toujours cru que la retenue et le bon sens, c'était le plus important...

ANTOINE. Plus maintenant! Plus maintenant! Il y a vingt ans peut-être, comme vous le rappeliez tout à l'heure très sagement vous-même.

CHRYSANDRE. Explique-toi donc plus clairement. Je n'ai pas envie de deviner tes sottes idées.

ANTOINE. Et pourtant rien n'est plus facile. En un mot, elle ne doit pas avoir le sou. On m'a dit qu'en considération de son père qui avait été votre ami, vous aviez pris chez vous Juliane, dès l'âge de neuf ans et l'aviez élevée par commisération.

CHRYSANDRE. En cela on ne t'a pas menti; mais cependant mon fils seul l'aura, pourvu qu'il... Car, vois-tu, Antoine, il faut que je t'explique toute l'énigme... Il ne dépend que de moi de rendre en peu de temps Juliane riche.

ANTOINE. Oui, avec votre propre argent; vous pourriez de la même manière aussi me rendre riche. Auriez-vous cette bonté?

CHRYSANDRE. Non, pas avec mon propre argent... Es-tu discret?

ANTOINE. Mettez-moi à l'épreuve.

CHRYSANDRE. Écoute donc. Voici ce qu'il en est de la fortune de Juliane. Son père a eu un procès où, en fin de compte, quelque temps avant sa mort, il a perdu tout ce qu'il avait. Or, il vient de me tomber entre les mains certain document, qu'il a longtemps cherché en pure perte, et qui donne à l'affaire une tout autre tournure. Il suffit maintenant d'avancer l'argent nécessaire pour recommencer le procès. J'ai déjà même envoyé ce document à mon avocat, à Dresde...

ANTOINE. Dieu soit loué! vous voilà redevenu négociant. J'ai failli tout à l'heure ne plus savoir que penser de vous... Mais pourtant, avez-vous déjà le consentement de Juliane?

CHRYSANDRE. Oh! la bonne enfant m'a déclaré qu'elle

m'obéira en tout. Cependant Valère a, sur ces entrefaites, fait une pointe à son propos, et m'a même, il y a quelque temps, découvert ses intentions. Avant que j'eusse reçu ce document...

ANTOINE. Oui, alors nous ne tenions pas autant à Juliane. Et vous lui aviez donné des espérances?...

CHRYSANDRE. Sans doute! Il revient aujourd'hui de Berlin, et s'est fait annoncer déjà chez moi; cela m'inquiète... Pourtant, si mon fils veut... Or il... tu me comprends, Antoine... Il y a mille manières de prendre un fou; et un homme comme toi a plus d'un tour dans son sac... Tu verras que je le saurai reconnaître.

ANTOINE. Et vous, que je suis tout à votre service, pourvu que la reconnaissance se manifeste d'abord, et que...

SCÈNE VII

ANTOINE, CHRYSANDRE, JULIANE

JULIANE. Veuillez venir, monsieur Chrysandre, venez vite. Monsieur Valère est déjà là pour vous faire sa visite.

CHRYSANDRE. Cela te rend toute joyeuse, ma chère petite!

ANTOINE. (*Bas, à Chrysandre.*) Hou! Le Valère a déjà captivé l'oiseau.

CHRYSANDRE. Cela tomberait bien. (*Antoine et Chrysandre sortent.*)

SCENE VIII

JULIANE, LISETTE

LISETTE. (*Regardant hors du cabinet.*) Psitt! Psitt! Psitt!

JULIANE. Eh ! qui fait cela? Lisette? Est-ce toi? Que fais-tu donc là?

LISETTE. Oui, vous ne croiriez jamais que nous en sommes venus si loin ensemble, monsieur Damis et moi, qu'il s'est vu obligé de me cacher. Déjà je le tiens par un doigt! Encore un entretien comme celui de tout à l'heure, et il est pris.

JULIANE. Aurais-je donc eu, en plaisantant, une très bonne idée? Plût au ciel que le mariage par lequel son père veut nous unir...

LISETTE. Ah! son père! Le finaud, le ladre! Je le connais maintenant.

JULIANE. Qu'est-ce que ces titres que tu lui donnes? Sa bonté n'est que trop grande. Pour mettre le comble à ses bienfaits, il me donne la main de son fils, et par là toute sa fortune. Mais combien cela fait mon malheur!... La reconnaissance et l'amour, l'amour pour Valère, et la reconnaissance...

LISETTE. Il n'y a qu'une minute que j'étais encore dans la même erreur. Mais croyez-moi, je tiens maintenant de sa propre bouche, que ce n'est point pour l'amour de vous, mais pour l'amour de votre fortune, qu'il veut réaliser cette union.

JULIANE. Pour l'amour de ma fortune? Tu radotes. Qu'ai-je donc que je ne tienne de lui?

LISETTE. Venez, venez. Ce lieu n'est pas propice pour beaucoup bavarder. Je vous raconterai tout ce que j'ai entendu.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

LISETTE, VALÈRE, JULIANE

LISETTE. (*A mi-voix.*) Veuillez entrer; Damis est sorti. Vous pouvez ici vous dire déjà un petit mot de confidence.

JULIANE. Oui, Valère; j'ai pris ma résolution. Je lui dois trop, pour que ses bienfaits ne lui aient pas donné les plus grands droits sur moi. Quoi qu'il puisse m'en coûter, il me faut contracter ce mariage, puisque Chrysandre le désire. Autrement il me faudrait donc sacrifier la reconnaissance à l'amour? Vous êtes vertueux vous-même, Valère, et votre fréquentation m'a appris à penser plus noblement. Pour me montrer digne de vous, il me faut subir la loi du devoir, même aux dépens de mon bonheur.

LISETTE. Sublime morale! Vraiment.

VALÈRE. Mais que deviennent promesses, serments, fidélité? Est-il permis, pour se conformer à un devoir imaginaire, d'agir aussi mal à l'encontre d'un autre devoir qui nous oblige réellement?

JULIANE. Ah! Valère, vous savez pourtant bien la valeur de mes promesses. N'abusez pas de ma faiblesse. Mon père ne les avait pas approuvées.

VALÈRE. Quel père?...

JULIANE. Celui à qui je dois ce nom, en retour de ses bienfaits. Ou ne considéreriez-vous pas comme un bienfait de m'avoir arrachée à la misère et à toutes ses

malheureuses conséquences? Ah! Valère, je n'aurais pas possédé votre cœur, si les soins de Chrysandre ne m'avaient point façonnée à la vertu et à la décence.

VALÈRE. Les bienfaits cessent d'être des bienfaits, quand on cherche à s'en faire payer. Et que fait d'autre Chrysandre, quand, trop scrupuleuse Juliane, il ne veut vous faire épouser à son fils que parce qu'il a trouvé le moyen de vous faire rentrer dans la plus grande partie de votre fortune paternelle.

JULIANE. Ne faites donc aucun fonds sur une si étrange nouvelle. Qui sait ce que Lisette a entendu?

LISETTE. Rien qui ne s'accorde entièrement avec le reste de sa conduite. Un homme qui commence à publier à son de trompe ses bienfaits, qui sait les énumérer un à un sur ses doigts, cherche quelque chose de plus que la simple récompense divine. Et voilà peut-être la première larme qui vous soit échappée, par suite du chagrin que vous éprouvez à vous détacher d'un homme si foncièrement intéressé?

VALÈRE. Lisette a raison... Mais je sens, hélas! que Juliane ne m'aime plus.

JULIANE. Elle ne vous aime plus? Il ne manquait que ce soupçon pour mettre le comble à ses peines. Quand vous savez combien il lui en coûte de rester sourde aux inspirations de l'amour, quand vous savez, Valère... Ah! défiance des hommes!

VALÈRE. N'interprétez point mal les craintes d'un amant, dont tout de bonheur est en jeu. Vous m'aimez donc encore? Et vous voulez vous donner à un autre?

JULIANE. Je le veux? Pourriez-vous me torturer d'une manière plus sensible? Je le veux?... Dites que je le dois.

VALÈRE. Vous le devez?... On n'a encore jamais contraint un cœur, que ce cœur n'ait consenti à se faire de cette contrainte une excuse...

JULIANE. Vos reproches sont si subtils, si habiles que la douleur que j'en éprouve, me force à vous quitter.

VALÈRE. Demeurez, Juliane; et dites-moi au moins ce qu'il faut que je fasse.

JULIANE. Ce que je fais; subir le sort.

VALÈRE. Ah! mettons hors de cause le sort, innocent de tout ceci.

JULIANE. Innocent? C'est donc moi peut-être qui suis coupable? Ne m'arrêtez pas plus longtemps...

LISETTE. Si je ne me hâte pas de m'en mêler, ils vont se quereller par trop d'amour. — Ce qu'il faut que vous fassiez, monsieur Valère? Une chose importante! Remuer ciel et terre, pour que la bonne mademoiselle ne soit pas obligée à ce mariage! Inspirer d'autres idées au père; tirer le fils d'un autre côté... Pour le fils, il est vrai que c'est déjà en bon chemin, laissez-moi faire. Ce bon Damis! Je suis sans doute la première femme qui le cajole, et j'espère bien être aussi la première qu'il cajole. Vraiment, il est si vaniteux, et je suis si habile que je pourrais peut-être même me vanter de devenir sa femme, si le père n'était pas là!... Voyez-vous, monsieur Valère, l'idée est de mademoiselle Juliane. Trouvez maintenant un collet pour le père...

JULIANE. Que dis-tu, Lisette? L'idée est de moi? O Valère, ne croyez pas à une telle machination! T'ai-je commandé autre chose que de lui inspirer une mauvaise idée de moi?

LISETTE. Oui, c'est cela; une mauvaise idée de vous, et, si cela est possible, une idée d'autant meilleure de moi.

JULIANE. Non, avec vous, il n'est pas possible d'y tenir...

VALÈRE. Dites-moi au moins, très chère Juliane...

JULIANE. Vous dire? Et quoi? Peut-être que je veux voler dans vos bras, dussé-je outrager toutes les vertus? Que, pour devenir vôtre, je mettrai en œuvre une passion, une ardeur qui ne pourraient que me rendre méprisable à vos yeux? Non, Valère...

LISETTE. N'entendez-vous donc pas qu'elle nous donne carte blanche? Elle fait comme la belle Aspasie... ou... comment s'appelle donc la princesse dans le gros roman? Deux chevaliers la poursuivaient. Battez-vous ensemble, leur dit la belle Aspasie; celui qui

vaincra l'autre, m'aura. Mais cependant, elle était plus favorable au chevalier à l'armure bleue, qu'à l'autre...

JULIANE. Ah! la sotte, avec son chevalier bleu... (*Elle s'éloigne et sort.*)

SCÈNE II

LISETTE, VALÈRE

LISETTE. Ha! ha! ha!

VALÈRE. Cela n'a rien de risible pour moi.

LISETTE. Non? Ha! ha! ha!

VALÈRE. Je crains que tu ne ries de moi.

LISETTE. Oh! riez donc avec moi. Ou je finirai par rire de ce que vous ne veuilliez pas rire. Ha! ha! ha!

VALÈRE. Je pourrais plutôt être désespéré! J'ignore si elle m'aime encore.

LISETTE. Vous ignorez? Tous les hommes sont-ils donc si difficiles à convaincre? Tombent-ils donc tous dans des doutes aussi pleins d'anxiété, aussitôt que l'amour les échauffe un peu? Mettez de côté vos folies, monsieur Valère, ou je recommence à rire. Tendez bien plutôt votre esprit, pour inventer quelque chose pour le vieux Chrysandre...

VALÈRE. Chrysandre ne se fiera, ni ne pourra se fier à moi. Il connaît mon inclination pour Juliane... Toutes mes exhortations à ce sujet seraient en vain; il aurait bientôt découvert que mon égoïsme en serait la cause. Et quand même je pourrais le rallier entièrement à mes intérêts, à quoi cela servirait-il? Il est assez Allemand pour me dire en face et tout carrément qu'ici je passe après son fils, auquel les bienfaits du père donnent les plus grands droits sur Juliane... Que tenterai-je donc?

LISETTE. Les gens étonnants, il faut leur aplanir toutes les voies! Écoutez l'idée qui m'est venue. Le document, ou, si vous voulez, le chiffon qu'on appelle ainsi, est la seule chose qui donne à Chrysandre envie

de ce mariage, à tel point qu'il l'a déjà envoyé à son avocat. Ne pourrait-on pas imaginer une lettre de cet avocat dans laquelle... dans laquelle...

VALÈRE. Dans laquelle, on lui donnerait des soupçons sur la valeur du document, veux-tu dire? L'idée n'est pas déjà si mauvaise, mais... si l'avocat vient à lui écrire tout le contraire, notre tromperie sera dévoilée.

LISETTE. Quelle objection! Certainement, il faudra agir auprès de l'avocat. Il a été de tout temps d'usage qu'un amoureux fît quelques sacrifices.

VALÈRE. Mais si l'avocat est un honnête homme?

LISETTE. Faites donc, comme s'il n'y avait qu'un mois que vous fussiez au monde. Tel le présent, tel l'avocat. Pas de présent : le plus vil fourbe devient le plus honnête homme du monde; faible présent : la conscience est alors encore assez en équilibre. Elle a beaucoup de tentations de remonter, mais la moindre réflexion la fait baisser de nouveau. Viennent seulement des présents très considérables, alors le plus honnête des avocats cesse d'en être le plus honnête. Il met l'honnêteté avec les pièces reçues, dans la caisse, où l'honnêteté se rouille avant les écus. Je connais ces messieurs!

VALÈRE. Ton jugement est trop général. Toutes les personnes d'une même profession ne pensent pas de la même manière. Je connais plus d'un vieux et brave avocat...

LISETTE. Que voulez-vous avec vos vieux? C'est tout comme si vous disiez que les grands revers, que les petits boutons pointus, que les gigantesques fraises dont on pouvait faire des voiles de vaisseaux, que les larges souliers carrés, qu'enfin tout le costume dont vos aïeux ont bien pu se parer aux jours de gala; c'est comme si vous disiez qu'ils fussent encore de mode, parce qu'on voit encore de temps à autre, dans les vieilles rues, de petits bons-hommes tremblants et courbés, se glisser ainsi vêtus. Laissez-les-moi mourir, avec votre paire de vieux et braves avocats, et mode et honnêteté auront disparu.

VALÈRE. On reconnaît là toute de suite l'éloquence féminine.

LISETTE. Vous voulez dire peut-être que c'est de la calomnie? Oh! de vrai, rien que pour calomnier, je n'aurais pas tant péroré. Mon principal but était de vous expliquer quel est le pouvoir universel de l'argent, et quel excellent jeu un amant a dans les mains, quand il est libéral envers tous, envers les avocats et... Votre servante. (*Elle lui fait une révérence.*)

VALÈRE. Fie-toi à ma reconnaissance. Je te promets une dot magnifique, si nous sommes heureux...

LISETTE. Eh! que c'est rusé! Une dot? Vous ne supposez donc pas peut-être que je reste fille?

VALÈRE. Si tu le crains; je te promets le mari avec la dot... Mais, viens : Juliane nous aura sans doute attendus. Nous réfléchirons plus amplement entre nous à nos affaires.

LISETTE. Précédez-moi; il faut que j'attende encore ici mon jeune savant...

VALÈRE. Il est peut-être encore en bas, chez son père.

LISETTE. Nous avons à nous parler en tête à tête. Allez. Ne lui avez-vous pas encore parlé?

VALÈRE. Que ne donnerais-je pas pour pouvoir m'en dispenser! Lui seul me ferait fuir cette maison, plus vite qu'une maison de fous, si un plus agréable objet...

LISETTE. Allez donc alors, et ne vous faites pas attendre plus longtemps par ce plus agréable objet. (*Valère sort*).

SCÈNE III

ANTOINE, LISETTE

ANTOINE. Eh! Qu'est-ce qu'elle veut, celle-ci, dans le cabinet d'étude de mon maître? — Valère sort à l'instant, Juliane ne fait que de sortir, et tu es encore là? Je crois que vous avez de nouveau rendez-vous ici.

Attends, Lisette ; je vais le dire à mon maître. Je me vengerai en même temps pour hier : tu te souviens.

LISETTE. Je crois que tu te mets en colère. Que veux-tu dire avec ton : *pour hier?*

ANTOINE. Un soufflet est peut-être vite oublié par qui le donne, mais celui de qui les dents en ont branlé, y songe longtemps. Tu ne perdras rien, pour attendre.

LISETTE. Qui est-ce qui t'avait dit de m'embrasser?

ANTOINE. Peste! Ils seraient communs, les soufflets, si tous ceux qui vous veulent embrasser en devaient recevoir... Maintenant mon maître va bravement te...

LISETTE. Ton maître? Il ne me fera pas grand'-chose.

ANTOINE. Non? Combien de fois n'a-t-il pas dit qu'un si saint lieu qu'un cabinet d'étude, ne doit jamais être profané par des créatures aussi impures que vous? Le Dieu de la science... attends : comment le nomme-t-il?... Apollon... ne peut souffrir aucune femme. Rien que leur odeur lui est contraire. Cela le fait fuir, comme la colombe fait fuir l'oiseleur... Et tu penses bien que mon maître s'apercevra que tu lui as chassé de sa chambre son dieu chéri.

LISETTE. Je crois vraiment que tu penses, niais, que le cher dieu n'est que chez vous, hommes! Tais-toi, ou...

ANTOINE. Oui, encore un comme hier peut-être?

LISETTE. Encore un meilleur! Nigaud, tu en aurais mérité hier plus d'un. Tu viens près de moi ; il fait sombre ; tu veux m'embrasser ; je te repousse ; tu y reviens ; je te donne sur la gamache, cela te fait mal ; et tu te sauves tout honteux... Je pouvais bien t'en donner un autre, s'il m'en avait pris fantaisie.

ANTOINE. Ainsi, il me fallait peut-être attendre qu'il te plût de renouveler à ton gré tes caresses?

LISETTE. En supposant que d'autres encore eussent suivi, elles seraient devenues de plus en plus douces. Peut-être même les dernières eussent-elles... Mais un pauvre diable aussi bête que cela, n'attrape rien.

ANTOINE. Qu'est-ce que j'entends? Es-tu sérieuse,

Lisette? Il me prend envie d'oublier le soufflet d'hier et de refaire amitié avec toi.

LISETTE. Comme tu voudras. Pour ce que j'ai à faire de tes bonnes grâces! Je cours un autre gibier.

ANTOINE. Un autre? Ahi! Lisette! Voici un nouveau soufflet que je n'oublierai pas de sitôt. Un autre? J'aurais pensé que tu en avais assez d'un qui s'est jeté de lui-même dans le filet.

LISETTE. Et c'est pour cela précisément que je n'en fais point de cas... Mais, dis-moi, où est ton maître?

ANTOINE. Dieu merci qu'il s'arrête dehors si longtemps; et fais en sorte de filer. S'il te trouve ici, tu cours le risque d'être mise dehors rudement.

LISETTE. Allons donc! Où est-il donc? N'est-il pas encore de retour de la poste?

ANTOINE. D'où sais-tu donc qu'il soit allé à la poste?

LISETTE. Suffit, je le sais. Il voulait d'abord t'y envoyer. Mais comment s'est-il fait qu'il y soit allé lui-même? Ha! ha! ha! « C'est qu'un coquin tel que toi n'est bon à rien. » Vrai, cet éloge te donne mille charmes pour moi.

ANTOINE. Quel est le démon qui a pu te dire ça?

LISETTE. Oh! personne; dis-moi seulement si, lui, il est de retour?

ANTOINE. Depuis longtemps; il est au dessous chez son père.

LISETTE. Et que font-ils ensemble?

ANTOINE. Ce qu'ils font? Ils se querellent.

LISETTE. Le fils veut sans doute convaincre le père de son habileté?

ANTOINE. Ce doit être quelque chose comme ça. Damis est tout hors de lui. Il ne laisse pas le vieux placer un piètre mot; il lui fait l'énumération d'un millier de livres qu'il a vus; d'un millier qu'il a lus; d'un autre millier qu'il veut écrire, et d'une centaine de petits livres qu'il a déjà écrits. Puis il lui nomme une douzaine de professeurs qui lui ont envoyé, pas gratis, son éloge par écrit et sous leur sceau; et une douzaine de gazetiers qui sont pour un savant d'excellentes trom-

pettes, quand il y a au bout quelque embouchure d'argent; et une douzaine de journalistes qui l'ont instamment supplié de leur accorder sa collaboration. Le père regarde, bouche béante; il s'inquiète pour la santé de son fils; il s'écrie sans cesse : « Mon fils, ne t'échauffe pas ainsi! Épargne tes poumons! Oui, certes, je le crois. Calme-toi. Ce n'est pas là ce que je voulais dire. »

LISETTE. Et Damis?...

ANTOINE. Damis n'en démord pas. Le père finit par s'évertuer de toutes ses forces à le convaincre et à l'adoucir par une masse de louanges, telles qu'homme au monde n'en mérita, n'en mérite, ni n'en méritera jamais. Alors le fils redevient raisonnable, et alors... alors ils traitent un autre point, une autre affaire... un...

LISETTE. Quoi donc?

ANTOINE. Dieu merci, ma langue est discrète.

LISETTE. Tu ne veux pas me le dire?

ANTOINE. Jamais! Je suis du reste, il est vrai, un mauvais gars; mais pour ce qui est de la discrétion...

LISETTE. Jusqu'ici, je ne l'aurais pas cru.

ANTOINE. Je pense que tu devrais être contente que je sois discret, et, en particulier, pour les affaires de mariage, ou ce qui en dépend...

LISETTE. Tu ne sais rien de plus? Eh bien, moi, je sais quoi depuis longtemps.

ANTOINE. Comme elle veut joliment abuser de ma niaiserie! — Il serait donc tout à fait inutile que je te le dise?...

LISETTE. Certainement, oui. Mais pour me venger de ta méfiance de fourbe, je sais bien ce que je vais faire. Tu ne tenteras plus de faire le discret avec une femme de ma profession. Te rappelles-tu comment tu as parlé, il y a quelque temps, de ton maître?

ANTOINE. Me rappeler? Un homme qui, comme moi, est si occupé, qui est obligé tout le long du jour de parler, peut-il se souvenir de toutes ces bagatelles?

LISETTE. Calomnier son maître est quelque chose de plus, je pense.

ANTOINE. Comment? Calomnier?

LISETTE. Ha! ha! monsieur l'homme occupé, vous souvenez-vous à présent? Qu'avez-vous dit de lui tout à l'heure à son père?

ANTOINE. Elle est possédée du diable, ou le maudit vieux aura jasé. — Mais, écoute, Lisette, sais-tu bien sûrement ce que j'ai dit? Répète-le un peu.

LISETTE. Tu l'entendras en entier, quand je le redirai à ton maître.

ANTOINE. Oh! vraiment, je crois que tu parles sérieusement. Tu ne voudrais pourtant pas ruiner mon crédit auprès de mon maître? Si vraiment tu sais quelque chose, sois bonne fille... Faut-il que, vous autres femmes, vous n'entendiez jamais plaisanterie. Je t'ai pardonné ton soufflet, et, à cause d'une petite agacerie, tu veux te venger? Je vais tout te dire.

LISETTE. Allons, dis...

ANTOINE. Mais tu ne diras rien?

LISETTE. Je parlerai d'autant moins que tu m'en auras dit davantage.

ANTOINE. Quoi de si important d'ailleurs, que le père ait à nouveau proposé à son fils d'épouser Juliane? L'attention de Damis a paru s'éveiller, et... le reste, je ne puis t'en rien dire.

LISETTE. Allons, m'en rien dire? Bien, bien, ton maître saura tout.

ANTOINE. Par le Ciel, Lisette; il faut que je t'avoue...

LISETTE. Avoue donc!

ANTOINE. Que je t'avoue que je n'en ai pas en réalité entendu davantage. J'ai été dans cet instant renvoyé. Et tu sais bien que, lorsqu'on n'est pas présent, on ne peut guère entendre...

LISETTE. Pour cela, je le comprends. Mais, penses-tu que Damis s'y soit résolu?

ANTOINE. S'il ne s'y est pas encore résolu, je veux faire tout mon possible pour qu'il s'y résolve. Je serai payé de ma peine, Lisette; et tu sais bien que ce que je recevrai te profitera...

LISETTE. Oui, oui, moi aussi, je te promets que tu seras honnêtement payé... Si tu oses...

ANTOINE. Quoi?

LISETTE. Avoir un peu de cœur...

ANTOINE. Comment?

LISETTE. Imbécile! Ma maîtresse ne veut pas de ton Damis...

ANTOINE. Qu'est-ce que cela fait?

LISETTE. Par conséquent, c'est ma volonté aussi qu'il ne l'épouse pas.

ANTOINE. Conséquemment, si mon maître la veut avoir, c'est ma volonté qu'il l'épouse.

LISETTE. Écoute donc! Tu veux devenir mon mari, et avoir une volonté à toi? Mon gars, ne te mets pas cela en tête. Ta volonté doit être la mienne, ou...

ANTOINE. Chut! Peste! Le voici; l'entends-tu? Le voici, allons, file au plus vite. Au moins, cache-toi; cache-toi! Il va nous étrangler tous deux.

LISETTE. (*A part.*) Viens, je vais les mettre tous les deux dedans... Mais où donc? Où! Dans ce cabinet?

ANTOINE. Oui, oui, pour un instant seulement. Peut-être ressortira-t-il bientôt... Et moi, je vais vite m'asseoir ici... (*Il s'assied près de la table, prend un livre à la main, et ne fait pas semblant d'apercevoir Damis.*)

SCÈNE IV

ANTOINE, DAMIS

ANTOINE. (*Se parlant à lui-même.*) Oui, les savants... combien heureux ces gens-là ne sont-ils pas?... Mon père n'a-t-il pas été un âne, de ne pas m'avoir fait de leur profession! Du diable, quelle joie ce doit être de tout savoir au monde, comme mon maître!... Peste! de comprendre tous les livres!... Rien que de s'asseoir là, qu'on puisse lire ou pas, on devient un tout autre homme... Je le sens, oui, je le sens : l'intelligence me démange déjà ferme... Certes, il a raison; sans la science, on n'est qu'une brute... Bête brute que je suis!....(*A part.*) Combien de temps va-t-il me laisser

encore m'injurier! — Nous sommes pourtant sottement accouplés, mon maître et moi... Il en remontrerait aux plus savants, et moi, j'en remontrerais au plus ignorant... Aujourd'hui même je vais me mettre à lire... Si je vis seulement quatre-vingts ans, je puis encore devenir un homme complet... Le tout est de s'y mettre tout de suite! Voici assez de livres!... Cherchons le plus petit : car il ne faut pas commencer par se rebuter... Ha! je trouve là un charmant petit livre... Un tel livre donne envie d'étudier... Mais vite à l'œuvre, Antoine!... C'est la même chose pourtant de m'y prendre par la fin ou par le commencement. Vraiment, ce serait outrageant pour un maître, si étonnamment, si terriblement, si épouvantablement savant, d'avoir plus longtemps un domestique si bête...

DAMIS. (*S'approchant tout à fait de lui.*) Oui, vraiment, ce serait outrageant pour lui.

ANTOINE. Le Ciel me protége! Mon maître...

DAMIS. C'est bon; ne t'effraie pas, j'ai tout entendu...

ANTOINE. Vous avez tout entendu?... Je vous demande mille pardons pour ce que j'ai pu dire de mal... J'étais si épris, si épris de la beauté de la science — pardonnez-moi cette bête d'idée — que je voulais moi-même devenir savant.

DAMIS. N'outrage donc pas toi-même la plus raisonnable idée que tu aies eue de ta vie.

ANTOINE. Il y a vingt ans, elle aurait pu être assez sage.

DAMIS. Crois-moi : pour les sciences tu n'es pas encore trop vieux. Nous pouvons, dans notre république, t'en montrer déjà plusieurs qui ne se sont pas jetés de meilleure heure dans les bras des Muses.

ANTOINE. Ce n'est pas seulement dans leurs bras, c'est sur leur sein que je me jetterai... Mais dans quelle ville sont ces gens?

DAMIS. Dans quelle ville!

ANTOINE. Oui, j'y irai pour faire leur connaissance. Vous me direz comment on s'y prend avec eux...

DAMIS. Que parles-tu de ville?

ANTOINE. Vous pensez peut-être que je ne sais pas ce que c'est qu'une république?... La Saxe, par exemple... Et une république a plus d'une ville, n'est-ce pas?

DAMIS. Quel idiot tu fais! Je te parle de la république des savants. En quoi nous concernent-elles, nous savants, la Saxe, et l'Allemagne, et l'Europe? Un savant comme moi est cosmopolite; c'est un soleil qui doit éclairer le globe entier...

ANTOINE. Mais elle doit avoir un siége pourtant, la république des savants.

DAMIS. Un siége? Pauvre imbécile! La république savante est partout.

ANTOINE. Partout? Mais alors elle doit se rencontrer quelque part avec la république des sots? Celle-ci, à ce qu'on m'a dit, est aussi partout.

DAMIS. Oui, certainement, les sots et les sages, les savants et les ignorants, sont entremêlés partout, et de telle sorte que ce sont toujours les derniers qui forment la masse. Tu peux le voir ici : de combien d'imbéciles et d'ignorants ne me trouves-tu pas entouré? Les uns ne savent rien, et le savent. Tu es de ceux-là. Mais ils voudraient bien apprendre quelque chose : aussi sont-ils encore les plus supportables. Les autres ne savent rien, ni ne veulent rien savoir; ils se regardent comme heureux de leur ignorance, ils redoutent la lumière de la science...

ANTOINE. Race de hiboux!...

DAMIS. Il y en a d'autres encore qui ne savent rien, et qui croient cependant savoir quelque chose; ils n'ont rien, rien appris, et ils veulent cependant avoir l'air d'avoir appris quelque chose. Et ce sont là les plus insupportables de tous les sots : parmi eux, pour dire le vrai, il faut ranger mon père.

ANTOINE. Vous ne devez pas parler de votre père, de votre père, songez-y donc, comme d'un franc imbécile.

DAMIS. Apprends à distinguer. Je n'outrage pas mon père, en tant qu'il est mon père, mais en tant que je ne puis le considérer que comme un homme qui veut se

donner, d'une façon imméritée, l'apparence de la science. Sous ce dernier point de vue, il mérite ma désapprobation. Je lui ai déjà souvent donné à entendre combien il me vexe, en voulant, lui, un vieux marchand, qui ne doit connaître rien de plus que les bonnes et les mauvaises marchandises, et tout au plus savoir donner le mauvais pour du bon, en voulant, dis-je, se targuer ainsi de ses bribes de citations, dont il me faut même toujours lui remémorer une partie. Sous ce point de vue, c'est un sot, qu'il soit mon père ou non.

ANTOINE. C'est dommage! grand dommage que, dans ma jeunesse, je n'aie pas su cet : *en tant que*, et ce : *sous ce point de vue*. Mon père ne m'aurait certes pas asséné tant de coups, gratis. Il aurait bel et bien été payé de retour : non pas en tant que mon père, mais en tant qu'homme qui m'aurait frappé le premier. Vive la science!...

DAMIS. Arrête! Je me souviens d'une maxime du droit naturel qui vient parfaitement corroborer cette idée. Il faut que je la cherche dans Hobbes... Patience! Je vais à coup sûr faire là-dessus un charmant écrit.

ANTOINE. Pour prouver qu'on pourrait rendre à son père les coups qu'on en reçoit?...

DAMIS. Tout à fait *certo respectu*. Il faut seulement bien faire attention de s'imaginer que, lorsqu'on le frappe, ce n'est pas le père mais l'agresseur que l'on frappe : car autrement...

ANTOINE. L'agresseur? Qu'est-ce que cela?

DAMIS. C'est celui qui donne le premier coup...

ANTOINE. Ah! ah! je comprends à présent. Par exemple, mon maître, quand il vous reprendra quelque petite rage scientifique, qui se rende sensible à mon dos par une kyrielle de coups : alors vous serez — comment dites-vous? — l'agresseur ; et moi, j'aurai le droit d'avoir pitié de l'agresseur et de lui...

DAMIS. Garçon, tu es fou!...

ANTOINE. Soyez sans inquiétude ; j'aurai bien soin de régler mes pensées alors, de manière à mettre pendant ce temps mon maître de côté...

DAMIS. Eh bien, vraiment, c'est là un exemple remarquable que l'on peut citer, par une erreur pernicieuse, quand on ne sait pas quelle discipline doit distinguer une vérité de l'autre. Les coups qu'un domestique reçoit de son maître, ne ressortissent pas au droit naturel, mais au droit civique. Quand un domestique se loue, il loue en même temps son dos. Fais ton profit de cette maxime.

ANTOINE. C'est là du droit civique? Oh! ce doit être un vilain droit. Mais, je commence à le voir, la maudite science, elle peut aussi facilement autoriser les coups que protéger contre eux. Que ne donnerais-je pas pour m'entendre aussi bien que vous sur toutes ces ficelles... Oh! monsieur Damis, ayez pitié de ma bêtise.

DAMIS. Eh bien, si c'est sérieux, j'y consens. Cela me réjouit d'avoir fait un prosélyte à la science, par mon exemple. Je t'aiderai loyalement de mes conseils et de mes enseignements. Écoute, je te promets de t'introduire moi-même dans le monde savant, et de t'y annoncer par une œuvre remarquable. Peut-être saisirai-je cette occasion pour écrire *de eruditis, sero ad litteras admissis*, ou *de opsinathiâ*, ou même *de studio senili*, et te voilà tout d'un coup célèbre... Mais voyons un peu, si j'ai beaucoup à me promettre de ton désir d'apprendre. Quel livre avais-tu tout à l'heure dans les mains?

ANTOINE. C'en était un tout petit...

DAMIS. Lequel donc?

ANTOINE. Il était si délicieusement relié, avec de l'or sur le dos et sur les tranches. Où l'ai-je donc remis? Le voilà! le voilà!

DAMIS. C'est celui-là que tu avais? Celui-là?

ANTOINE. Oui, celui-là.

DAMIS. Celui-là?

ANTOINE. Serais-je mal tombé? C'est qu'il était si joli, si mignon...

DAMIS. Je n'aurais pu t'en mettre moi-même un meilleur sous les yeux.

ANTOINE. Quant à cela, je le supposais bien que ce

devait être un beau livre. Autrement la couverture n'en aurait pas été si belle...

DAMIS. C'est un livre qui n'a pas son pareil. Je l'ai écrit moi-même. Regarde... *Auctore Damide!*

ANTOINE. Vous-même? Ah! ah! On me l'avait bien toujours dit que l'on habille mieux ses propres enfants que ceux d'un autre lit. Cela montre l'amour paternel.

DAMIS. Dans ce livre, si je puis parler ainsi, je me suis surpassé moi-même. Chaque fois que je le relis, j'y apprends quelque chose de nouveau.

ANTOINE. Dans votre propre livre?

DAMIS. Cela t'étonne?... Ah! damnation! Voilà que je m'en souviens : mon Dieu! la pauvre fille! Serait-elle encore enfermée dans le cabinet? (*Il y court.*)

ANTOINE. Par Dieu! Où allez-vous?

DAMIS. Qu'est-ce que tu as? Dans le cabinet... As-tu vu Lisette?

ANTOINE. Eh bien, je suis perdu... Non, monsieur Damis, non; aussi vrai que je vis, elle n'y est pas.

DAMIS. Tu l'as donc vu en sortir? Y a-t-il longtemps?

ANTOINE. Par mon honneur, je ne l'y ai pas vu entrer. Elle n'y est pas; croyez-moi, elle n'y est pas...

SCÈNE V

LISETTE, DAMIS, ANTOINE

LISETTE. Si, elle y est encore...

ANTOINE. Oh! le démon!

DAMIS. T'es-tu tenue si longtemps cachée ici? Pauvre Lisette! Ce n'était pas ma volonté. Aussitôt que mon père a été parti de la chambre, tu aurais bien pu sortir de là.

LISETTE. Je ne savais certes pas, si j'aurais bien agi. J'ai mieux aimé attendre que celui qui m'avait cachée, me vînt tirer de là lui-même...

ANTOINE. Diable, que parle-t-elle d'avoir été cachée? (*Bas à Lisette.*) Tu es un rusé petit animal? Mon maître

t'a donc déjà cachée lui-même? Je sais maintenant comment je dois interpréter le soufflet d'hier. Fausse, va!

LISETTE. Silence; ne souffle mot que j'ai été tout à l'heure avec toi, ou... tu sais...

DAMIS. Que bavardez-vous là tous deux ensemble? Ne puis-je pas entendre?

LISETTE. Ce n'était rien; je lui disais seulement de descendre, afin que si ma maîtresse me demandait, il pût en attendant répondre que je suis sortie. Juliane est défiante; si elle avait besoin de moi, elle viendrait peut-être me chercher jusqu'ici...

DAMIS. C'est prudent. Allons, Antoine, va!

ANTOINE. Le souhaites-tu sérieusement, Lisette?

LISETTE. Certainement, dehors, laisse-nous seuls.

DAMIS. Vas-tu t'en aller?

ANTOINE. Réfléchissez donc vous-même, monsieur Damis; si son bavardage vous met hors de vous, ce qui ne va pas manquer d'arriver, qui est-ce qui vous aidera à l'expulser de la chambre, si je ne suis pas là?

LISETTE. Attends, avec ta langue de vipère, je vais te...

DAMIS. Ne t'inquiète pas. Si elle me fatigue, elle aura la prudence de filer d'elle-même.

ANTOINE. Mais, considérez donc; une femme dans votre cabinet d'étude! Qu'en dira votre dieu? Il ne peut pas supporter cette vermine.

LISETTE. Faudra-t-il tout à l'heure que moi-même je t'expulse?

ANTOINE. Les coquines maudites! C'est que cela m'arriverait!... Elles séduiraient le diable lui-même. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

LISETTE, DAMIS

DAMIS. Et où en étions-nous donc restés?

LISETTE. Où nous en étions restés? A ce qui m'a fait,

en tout temps, le plus de plaisir à entendre et à faire. à votre éloge. Mais c'est une chose délicate de louer quelqu'un en face!... que je ne puis pas vous imposer ce tourment.

DAMIS. Mais je t'assure encore une fois, Lisette : — il n'est pas question de mon éloge! — que j'aimerais à apprendre comment des personnes différentes ont apprécié de différentes manières, le même objet.

LISETTE. Chacun louait en vous ce qu'il croyait trouver de louable en soi. Par exemple : le petit homme gros, à la mine sérieuse, qui rit si rarement, mais qui, lorsqu'il rit, bouscule toute la table avec les soubresauts de son ventre...

DAMIS. Qui cela? D'après ta description, Lisette, je ne puis pas deviner... Oh! les portraits sont chose délicate. Le plus important est de les faire tels qu'au premier coup d'œil on puisse reconnaître l'original. Mais rien ne me prête plus à rire, que de voir tel et tel grands philosophes, des hommes qui vraiment ont déjà donné leurs noms à toute une école, se livrer plus souvent à des descriptions qu'à des explications. Cela prouve que ces braves gens ont plus d'imagination que de jugement. Pour expliquer, il faut que l'intelligence entre au cœur des choses; mais pour décrire, il suffit de s'arrêter aux apparences, aux...

LISETTE. Nous sortons de notre sujet; monsieur Damis. Notre éloge...

DAMIS. Oui, continue, Lisette. De qui voulais-tu parler tout à l'heure?

LISETTE. Eh! pourriez-vous donc ne pas connaître ce petit homme? Il se gonfle toujours les joues.

DAMIS. C'est peut-être du vieux sénateur que tu veux parler?...

LISETTE. C'est cela, mais son nom...

DAMIS. Peu importe...

LISETTE. « Oui, monsieur Chrysandre, disait donc le sénateur, dont peu importe le nom, monsieur votre fils ferait le meilleur sénateur du monde, s'il voulait travailler dans ce but. Pour cela, il faut un esprit éveillé,

qu'il possède ; — une langue adroite, qu'il a ; — une profonde connaissance de la science politique, qu'il a ; — un talent d'exprimer élégamment ses pensées, sur le papier, qu'il a ; — une habile observation des moindres signes d'agitation chez les citoyens, qu'il a ; — et, quand il n'aurait pas tout cela... O la pratique !... la pratique ! Je sais bien comment cela allait pour moi au commencement. Évidemment, on ne peut pas avoir en naissant l'habileté nécessaire pour une si lourde charge... »

DAMIS. Le sot ! Il est bien vrai que toutes ces habiletés, je les possède ; mais avec la moitié seulement de ces habiletés, je pourrais faire un conseiller intime, et pas seulement...

SCÈNE VII

ANTOINE, LISETTE, DAMIS

DAMIS. Eh bien, pourquoi reviens-tu déjà ?

ANTOINE. Mademoiselle Juliane sait maintenant que Lisette est sortie. Ne craignez rien, elle ne nous surprendra pas.

DAMIS. Qui est-ce qui t'a donc dit de revenir ?

ANTOINE. Fallait-il laisser monsieur seul ? Pour cela, j'étais dominé par une trop forte anxiété, par une trop grande inquiétude : les oreilles commençaient à me corner, et surtout la gauche... Lisette ! Lisette !

LISETTE. Que veux-tu donc ?

ANTOINE. (*Bas, à Lisette.*) Qu'avez-vous fait tous les deux seuls ? Je parie que vous avez agi à mon dam.

LISETTE. Oh ! file. — Je ne sais pas ce que veut l'imbécile.

DAMIS. Dehors, Antoine ! Il en est temps ; retourne à la poste. Je ne sais guère pourquoi elle tarde tant... Sera-ce pour bientôt ?

ANTOINE. Lisette, viens avec moi.

DAMIS. A quoi bon, Lisette irait-elle avec toi ?

ANTOINE. Et à quoi bon resterait-elle chez vous?

DAMIS. Ignorant!

ANTOINE. C'est précisément mon malheur de ne pas le savoir. (*Bas, à Lisette.*) Parle au moins un peu haut, que je sache ce qui se passe entre vous. Je serai aux écoutes...

SCÈNE VIII

LISETTE, DAMIS

LISETTE. Parlons seulement à voix basse : vous savez bien que les murs ont des oreilles.

DAMIS. Oui, poursuis donc à voix basse.

LISETTE. Vous connaissez peut-être le confesseur de monsieur Chrysandre?

DAMIS. Son confesseur? Puis-je connaître tous les savants de cette profession?

LISETTE. Lui du moins paraît vous bien connaître. « Monsieur Damis ferait, disait-il avec une grande justesse d'expressions, un bon prédicateur. Une belle taille; une voix forte et claire; une bonne mémoire; une fine diction; un extérieur décent; une raison mûre qui sait, avec une fermeté turque, maintenir ses opinions : toutes ces qualités, je crois les avoir remarquées en lui, à un assez haut degré. Un seul point m'inquiète; je craindrais, je craindrais qu'il ne fût un peu engoué d'incrédulité... » « Eh! qu'est-ce que cela, l'incrédulité, cria le médecin, déjà plus d'à demi ivre. Les incrédules sont de braves gens! Est-ce que ça l'empêcherait de guérir les malades? Si l'on m'écoutait, on en ferait un médecin. Il sait le grec, et le grec est la moitié de la médecine. (*Elle se remet peu à peu à parler haut.*) Sans doute le cœur qu'il faut pour cela, personne ne peut se le donner. Mais cela vient de soi-même, après quelque temps de pratique... » — « Eh! dit un vieux marchand, en l'interrompant, il en est de ces messieurs les médecins, comme des bourreaux. Quand ceux-ci tranchent

la tête pour la première fois, ils tremblent et hésitent; mais plus souvent ils renouvellent l'essai, plus vite cela va... » Et cette idée fit rire plus d'un quart d'heure, d'une telle force, d'une telle force, qu'on en oubliait de boire.

SCÈNE IX

LISETTE, DAMIS, ANTOINE

ANTOINE. Monsieur, la poste n'arrivera pas aujourd'hui avant neuf heures. Je m'en suis informé; vous pouvez vous y fier.

DAMIS. Faut-il que tu viennes encore une fois me déranger, idiot.

ANTOINE. Je serais enchanté, de vous avoir encore dérangé à temps.

DAMIS. Que veux-tu dire par ton : *à temps?*

ANTOINE. Je m'en expliquerai plus catégoriquement avec Lisette. Puis-je lui dire quelque chose à l'oreille?

LISETTE. Qu'as-tu à me dire à l'oreille?

ANTOINE. Rien qu'un mot. (*Bas.*) Tu penses que je n'ai pas écouté? N'as-tu pas dit que tu n'aurais pas assez de cœur pour cela? Mais, qu'après quelque temps de pratique?... Oh! j'ai tout entendu... Bref, tout est rompu entre nous... Effrontée, vilaine...

LISETTE. Voyons, que veux-tu?

DAMIS. Vite, sors de dessous mes yeux! Et ne reparais plus que je ne t'appelle, ou que tu ne m'apportes des lettres de Berlin... C'est à peine si je puis les attendre. C'est l'effet de mon excessive joie : de mon espérance, devrais-je peut-être dire, parce qu'on ne se réjouit que du présent, et on espère dans l'avenir. Ici pourtant, l'avenir est aussi sûr que le présent. Je parle comme les prophètes, qui pourtant ne pouvaient être aussi sûrs que moi de leur affaire... Il faudrait que toute l'Académie fût aveugle... Eh bien, qu'est-ce que tu fais là? T'en iras-tu?

SCÈNE X

LISETTE, DAMIS

LISETTE. Oui, voilà comme vous louaient ces gens.

DAMIS. Ah! Quand les gens ne peuvent pas mieux louer, ils ne devraient pas s'en mêler. Je ne veux pas me vanter, mais je puis te le dire sans vanité : je laisserai à ma fiancée le choix d'avoir en moi un docteur en science divine, ou en droit, ou en médecine. J'ai disputé dans toutes les trois facultés, dans toutes les trois, j'ai...

LISETTE. Vous parlez de fiancée? Allez-vous donc en réalité vous marier?

DAMIS. En aurais-tu déjà entendu parler, Lisette?

LISETTE. Est-ce qu'un mariage pourrait se préparer dans une maison, sans nous? Mais je ne me serais jamais imaginé que vous vous fussiez résolu pour Juliane, pour Juliane!

DAMIS. C'est surtout pour plaire à mon père que je le fais; car mon père me presse de la façon la plus extraordinaire. Je sais bien que Juliane n'est pas digne de moi. Mais pour une bagatelle, telle qu'un mariage, faut-il heurter de front mon père? Du reste, j'ai ici une idée qui me réussira très bien.

LISETTE. Certainement, Juliane n'est pas digne de vous; et si seulement tout le monde connaissait mademoiselle, comme moi...

SCÈNE XI

ANTOINE, DAMIS, LISETTE

ANTOINE. (*A part.*) Je ne puis guère les laisser ainsi seuls ensemble. — M. Valère demande si vous êtes chez vous. Êtes-vous encore là, monsieur Damis?

DAMIS. Dis-moi, ignorant, as-tu donc aujourd'hui pris la résolution de m'ennuyer?

LISETTE. Laissez-le là, monsieur Damis. Il peut bien ne pas s'en aller...

ANTOINE. Ah! maintenant je puis rester; maintenant c'est donc déjà fini peut-être, ce que je ne devais ni voir, ni entendre.

DAMIS. Qu'est-ce qui est fini?

ANTOINE. Pour cela, vous devez le savoir.

LISETTE. (*Bas.*) Maintenant, Antoine, aide-moi à noircir bel et bien Juliane, auprès de ton maître. Veux-tu?

ANTOINE. Ah, oui! Pour te remercier peut-être.

LISETTE. Alors, tais-toi au moins. — Il vous arrivera nécessairement malheur avec Juliane, monsieur Damis. Je vous plains d'avance. C'est la pire femme que la terre ait jamais portée.

ANTOINE. Ne le croyez pas, monsieur Damis; Juliane est une très bonne enfant. Vous n'en pouvez trouver de meilleure au monde. Je vous prie d'avance d'agréer mes félicitations.

LISETTE. Vraiment! tu dois avoir très loyalement réfléchi à l'encontre de ton maître, pour vouloir lui jeter à la tête un si intolérable tourment.

ANTOINE. Et toi, tu dois avoir bien plus loyalement réfléchi à l'encontre de ta maîtresse, pour vouloir lui faire perdre un aussi bon mari que M. Damis.

LISETTE. Un bon mari? Eh bien, vraiment, un bon mari, c'est tout ce qu'elle désire. Un homme qui fait tout bien...

ANTOINE. Ho! ho! tout? Entendez-vous, monsieur Damis, pour qui Lisette vous prend?... Cela vient de ce que peut-être tu aimerais assez à devenir toi-même sa femme? Tout? Eh! Cela fait peut-être aussi partie du tout?... Tu me comprends?...

DAMIS. Mais sérieusement, Lisette, crois-tu que ta maîtresse devienne une très méchante femme? A-t-elle en réalité beaucoup de mauvaises qualités?

LISETTE. Beaucoup? Elle en a autant qu'on puisse

en avoir; sans excepter même celles qui se contredisent.

DAMIS. Ne veux-tu pas me les énumérer?

LISETTE. Par où dois-je commencer? — Elle est simple...

DAMIS. Vétille!

ANTOINE. Et moi, je dis : mensonge!

LISETTE. Elle est colère...

DAMIS. Vétille!

ANTOINE. Et moi, je dis : mensonge!

LISETTE. Elle est vaniteuse...

DAMIS. Vétille!

ANTOINE. Mensonge! dis-je, moi.

LISETTE. Elle est prodigue...

DAMIS. Vétille!

ANTOINE. Mensonge!

LISETTE. Par ses parures exagérées, par sa recherche des plaisirs et des régals, elle vous mangera tout votre bien...

DAMIS. Vétille!

ANTOINE. Mensonge!

LISETTE. Elle vous mettra au cou la charge d'une armée d'enfants...

DAMIS. Vétille!

ANTOINE. C'est le propre des meilleures femmes.

LISETTE. Mais, d'enfants de source louche.

DAMIS. Vétille!

ANTOINE. Et bien à la mode!

LISETTE. Vétille? Mais que pensez-vous donc, monsieur Damis?

DAMIS. Je pense que Juliane ne saurait être assez mauvaise. Est-elle simple? Cela me rendra plus sage. — Colère? Cela me fera plus calme. — Vaniteuse? Cela me donnera plus de philosophie. — Prodigue? Elle cessera de l'être, quand elle n'aura plus rien. — Féconde? Elle verra ce qu'elle pourra quand nous serons engagés ensemble. — Un chacun perpétue son nom comme il peut : la femme, par les enfants, l'homme, par les livres.

ANTOINE. Mais ne pensez-vous donc pas que Lisette doit avoir ses raisons pour calomnier ainsi Juliane?

DAMIS. Ah! certainement, je le comprends. Elle me la souhaite pour femme, et c'est pour cela qu'elle me la dépeint selon mes goûts. Elle a sans doute envie de me faire épouser sa maîtresse, par cette seule raison qu'elle est la plus intolérable des femmes.

LISETTE. Par cette seule raison? Par cette seule raison? Et ç'aurait été mon envie? Et ç'aurait été pour cela que je vous aurais jeté dans l'erreur? Mais réfléchissez-donc...

DAMIS. Tu vas trop loin, Lisette! Ne me crois pas capable de changer d'avis. Ce que j'ai dit est le fruit de la plus sévère réflexion. Oui, c'est résolu ; je veux augmenter le nombre des savants qui ont eu le malheur d'épouser de mauvaises femmes. Cette résolution n'est pas d'aujourd'hui.

ANTOINE. Non, vraiment!... Mais de quoi le diable n'est-il pas capable? Qui aurait jamais songé qu'une telle idée que celle-là, pût jamais être sérieuse? C'est amusant : Lisette voulait le détourner de ce mariage, et elle ne lui en a que davantage donné l'idée.

DAMIS. Il faut un jour ou l'autre se marier. Or, je ne dois pas compter sur une très bonne femme, donc je m'en choisis une très mauvaise. Une femme de l'espèce ordinaire, qui n'est ni figue, ni raisin, ni parfaitement bonne, ni parfaitement mauvaise, ne vaut rien pour un savant, mais rien! Qui est-ce qui s'intéressera d'elle, après sa mort à lui? Et cependant il mérite que toute sa maison aille avec lui à l'immortalité. Je ne puis pas avoir une femme qui trouve place dans une dissertation de *bonis uxoribus;* au moins veux-je en avoir une, qui puisse servir à un homme d'étude, à compléter son recueil *de malis eruditorum uxoribus*. Oui, oui, je dois d'ailleurs à mon père, comme son fils unique, de songer à prendre le plus grand soin de perpétuer son nom.

LISETTE. A peine puis-je revenir de mon étonnement... Je vous avais pris, monsieur Damis, pour un si grand esprit...

DAMIS. Et pas à tort; car ici même je crois en donner la preuve la plus forte.

LISETTE. J'en tombe de mon haut. — Oui, oui, la preuve la plus forte, que personne n'est plus difficile à prendre au piége qu'un jeune savant; non pas à cause de son esprit et de sa finesse, mais à cause de sa bêtise.

DAMIS. Qu'est-ce qu'une telle impertinence, Lisette? Un jeune savant?... un jeune savant?

LISETTE. Je vais vous épargner le sermon. Il faut qu'à l'instant j'apprenne tout à Valère. Votre servante.

SCÈNE XII

ANTOINE, DAMIS

ANTOINE. Ah! elle se sauve; elle craint la danse...

DAMIS. *Mulier non homo.* Voilà un paradoxe que je finirai par tenir pour vérité. Par quoi montre-t-on qu'on est homme? Par l'intelligence. Par quoi montre-t-on qu'on a de l'intelligence? En appréciant à leur valeur savants et science. C'est ce que ne peut faire aucune femme; aussi la femme n'a-t-elle point d'intelligence, n'est-elle pas homme. Oui, vraiment oui, ce paradoxe contient plus de vérité que vingt livres didactiques.

ANTOINE. Qu'est-ce que je fais donc? Ne vous ai-je pas dit que M. Valère vous a fait demander? Ne voulez-vous pas aller lui parler?

DAMIS. Valère? Je l'attendrai. Ces temps-là sont passés où je l'estimais. Depuis quelques années, il a mis de côté les livres, et s'est fourré dans la tête ce préjugé, que c'est par la connaissance et la pratique du monde qu'on doit acquérir l'habileté nécessaire, pour rendre à l'État des services utiles. Que puis-je faire de plus que de le plaindre? Mais il me faut aussi rougir de lui, rougir de l'avoir jamais cru digne de mon amitié. Oh! quelle prudence il faut en amitié! Mais à

quoi m'a servi ce haut étage de prudence? En vain me suis-je tenu en garde contre la connaissance de tous les êtres médiocres, en vain me suis-je efforcé de ne pratiquer que les génies, que les esprits originaux ; malgré cela, il a fallu que ce Valère me surprît sous un masque d'emprunt. O Valère ! O Valère !

ANTOINE. Vous parlez assez haut, pour qu'il vous entende, si vous le désirez.

DAMIS. Il m'a accablé de ses fades compliments. De quoi m'a-t-il entretenu? De misérables riens. Et cependant il arrive de Berlin, et cependant il aurait pu commencer par m'annoncer la plus agréable nouvelle. O Valère ! Valère !

ANTOINE. Chut ! Le voici en personne. Voyez-vous qu'il ne se fait pas appeler trois fois ?

SCÈNE XIII

DAMIS, VALÈRE, ANTOINE

VALÈRE. Pardonnez-moi, très cher ami, de vous troubler dans vos savants loisirs...

ANTOINE. Pourquoi pas tout de suite : votre savante paresse?

DAMIS. Troubler? Dois-je croire que vous veniez pour me troubler ? Non, Valère, je vous connais trop bien : vous venez pour m'annoncer la plus agréable nouvelle qui soit digne de l'attention d'un savant qui attend sa récompense... Un siége, Antoine !... Veuillez vous asseoir.

VALÈRE. Vous vous trompez, très cher ami. Je viens me plaindre auprès de vous de la mobilité de votre père ; je viens vous demander une explication dont dépendra tout mon bonheur.

DAMIS. Oh ! j'aurais pu m'attendre à ce que vous laissiez d'abord de côté ce que vous voulez me dire de mon père, pour me parler plus intimement, et me té-

moigner votre joie de l'honneur que la sentence impartiale de l'Académie m'a...

VALÈRE. Non, mon trop savant ami ; parlons un instant de quelque chose de moins indifférent.

DAMIS. De quelque chose de moins indifférent? Mon honneur vous est-il donc indifférent? Faux ami!

VALÈRE. C'est vous qui mériterez ce nom, si vous m'empêchez plus longtemps de vous parler de ce qui, pour un cœur épris, est le plus important. Est-il vrai que vous veuilliez épouser Juliane? que votre père veuille enchaîner cette trop sensible femme, par les liens de la reconnaissance, et la forcer dans son choix? Vous ai-je jamais fait un secret de mon inclination pour Juliane? Ne m'avez-vous pas sans cesse promis de venir en aide à mon amour?

DAMIS. Vous vous emportez, Valère; et vous oubliez que c'est pour une femme. Otez-vous donc cette bagatelle de l'esprit... Vous avez été à Berlin, dont l'Académie a décerné le prix de cette année. Les monades étaient le sujet donné. Vous aurez sans doute appris que la devise...

VALÈRE. Combien vous êtes cruel, Damis! Mais répondez-moi donc.

DAMIS. Et vous, vous ne voulez pas me répondre? Rappelez vos souvenirs : n'est-ce pas la devise *unum et necessarium* qui a été couronnée? Je me flatte au moins...

VALÈRE. Je commence à perdre tout espoir, en vous voyant si extravagant; je commence même à croire que la nouvelle que m'a communiquée Lisette, et que j'avais d'abord prise pour une plaisanterie, est fondée. Vous considérez Juliane comme indigne de vous, vous la regardez comme la honte de votre sexe, et, c'est pour cela que vous voulez l'épouser? Quelle monstrueuse idée?

DAMIS. Ha! ha! ha!

VALÈRE. Oui, riez, Damis, riez! Je suis fou d'avoir pu croire un seul instant à une telle déraison de votre part. Vous avez fait Lisette au même, ou c'est Lisette

qui s'est moquée de moi. Non, il n'y a que dans une cervelle fêlée que puisse naître une pareille résolution. Pour détester une semblable idée, il suffit de penser sagement; il n'est même pas besoin de penser aussi noblement que vous êtes accoutumé de le faire. Mais donnez-moi, je vous en prie, le mot de cette martyrisante énigme.

DAMIS. Vous finissez, Valère, par me faire remarquer votre bavardage. Ainsi, vous souhaitez dans le fait que je fasse venir ma gloire après votre folle passion. Ma gloire!... Mais pourtant j'aime mieux croire que vous plaisantez. Vous voulez essayer si je suis changeant dans mes résolutions.

VALÈRE. Plaisanter? Maudite serait la plaisanterie qui me pourrait, en ce moment, venir à l'esprit!...

DAMIS. Je n'en suis que plus ravi que vous veuilliez enfin parler sérieusement. Comme je vous le dis : l'écrit a la devise *unum et necessarium*...

SCÈNE XIV

CHRYSANDRE, LES PRÉCÉDENTS

CHRYSANDRE. (*Un journal à la main.*) Eh bien, n'est-ce pas, monsieur Valère, que mon fils n'est pas détourné de ce mariage? Vous voyez que ce n'est pas moi qui presse autant que lui cette union.

DAMIS. Moi? Je presse cette union?

CHRYSANDRE. Chut! chut! chut!

DAMIS. Eh quoi! Chut! chut! Cela froisse mon honneur. On pourrait ne pas penser ce qui me convient dans une femme.

CHRYSANDRE. Chut! chut! chut!

VALÈRE. Oh! pas tant de cérémonies. Je vois bien que tous deux vous m'êtes contraires. Quel malheur pour moi d'être venu dans cette maison! J'y ai trouvé une jeune fille digne d'amour; je lui ai plu et, finale-

ment, il faut que je perde toute espérance. Damis, si jamais j'ai eu quelques droits à votre amitié...

DAMIS. Mais, n'est-ce pas, Valère, qu'il est des choses capables d'irriter à bon droit contre l'Académie berlinoise? Songez-donc : elle veut annoncer deux années d'avance le sujet mis au concours. Pourquoi donc deux années? N'était-ce pas assez d'une? Prend-elle donc les Allemands pour des cervelles si lentes? Depuis son renouvellement, je lui ai envoyé ma dissertation de chaque année; mais, sans me vanter, je n'ai pas employé plus de huit jours pour chacune.

CHRYSANDRE. Savez-vous donc aussi, mes chers jeunes gens, ce qui se passe dans les Pays-Bas? J'ai là précisément la dernière gazette. On s'y est bravement frotté les oreilles. Mais les Alliés, je suis en réalité bien furieux contre eux, n'ont-ils pas de nouveau joué un tour étonnant?...

ANTOINE. Eh bien, les voilà tous trois parlant de choses différentes! Celui-là parle d'amour; celui-ci de ses dissertations; l'autre de la guerre. Pour parler de quelque chose d'autre, si je parlais du souper. Depuis midi jusqu'à six heures, ce n'est pas plaisant de jeûner.

VALÈRE. Amour malheureux!

DAMIS. Cette sotte Académie!

CHRYSANDRE. Ces imbéciles d'Alliés!

ANTOINE. Il manque une voix au quatuor : Ces lambins de tourne-broche!

SCÈNE XV

LISETTE, LES PRÉCÉDENTS

LISETTE. Eh bien, monsieur Chrysandre? Je croyais que vous alliez prier ces messieurs de venir se mettre à table. Mais je vois qu'il faut vous appeler vous-même. Le souper est servi.

ANTOINE. Il en était temps! Dieu soit loué!

CHRYSANDRE. C'est vrai, c'est vrai, j'ai failli l'ou-

blier. Le facteur du journal m'a arrêté sur l'escalier. Venez, monsieur Valère, nous causerons un peu, entre deux verres, des affaires de l'État. Mettez-vous Juliane hors de la tête. Et toi, mon fils, tu babilleras avec ta fiancée. Tu auras certainement en elle une brave femme, et non une Xantippe, comme...

DAMIS. Xantippe? Comment l'entendez-vous? Partageriez-vous aussi la croyance que Xantippe ait été une mauvaise femme?

CHRYSANDRE. Tu veux que ç'ait été une bonne femme? Tu ne vas pourtant pas te faire le défenseur de Xantippe? Fi! Cela s'appelle faire une bévue abécédaire. Je crois que, vous autres savants, plus vous apprenez plus vous oubliez.

DAMIS. Mais je maintiens qu'on ne saurait avoir une preuve plus solide de vos intentions. Le premier mot me fait soupçonner toute l'affaire; et le second...

LISETTE. Quelle éternelle causerie!

CHRYSANDRE. Lisette a raison. Mon fils, *contra principia negantem non est disputandum*. Viens, viens! (*Chrysandre, Damis et Antoine sortent.*)

VALÈRE. Tout est perdu pour moi, Lisette. Que faire?

LISETTE. Je n'ai aucun conseil à donner : à moins que la lettre...

VALÈRE. Cette fourberie serait trop forte, et Juliane n'y veut pas consentir.

LISETTE. Eh! quelle fourberie? Toute fourberie utile est permise. Mais je vois bien qu'il faudra que je m'en charge moi-même. Allez, et rappelez votre courage.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

LISETTE, ANTOINE

LISETTE. Attends donc, Antoine.

ANTOINE. Eh ! laisse-moi donc tranquille : je ne veux avoir rien de commun avec toi.

LISETTE. Ne voulons-nous donc pas nous réconcilier? Ne veux-tu pas faire ce que je t'ai demandé?

ANTOINE. Faire quelque chose pour te plaire?

LISETTE. Antoine, mon cher Antoine, mon Antoine d'or, fais-le toujours. Combien ne t'est-il pas facile de remettre cette lettre au vieux et de lui dire que le facteur vient de l'apporter !

ANTOINE. Oh ! le serpent ! Comme elle sait cajoler !... Ne m'arrête pas. Il faut que je porte un livre à mon maître ; laisse-moi m'en aller.

LISETTE. Un livre à ton maître? Que veut-il donc faire d'un livre à table?

ANTOINE. Le temps lui parait long ; et, comme il ne veut pas de loisirs oisifs, il faut bien qu'il se crée quelque occupation.

LISETTE. Le temps lui paraît long? A table? Si c'était à l'église, encore passe. Ne disent-ils donc rien?

ANTOINE. Pas un mot. Que je sois un fripon, si à un festin de morts on peut être plus silencieux !

LISETTE. Du moins, le vieux parle-t-il.

ANTOINE. Il parle, sans parler. Il mange, et parle tout ensemble ; et je crois qu'il donnerait, je ne sais

quoi, pour pouvoir encore en même temps boire et faire à la fois ces trois choses. Le journal est posé près de son assiette; il donne un coup d'œil à l'un, un coup d'œil à l'autre. D'un côté de la bouche il mâche, de l'autre il parle. Alors, il n'en saurait être autrement, les mots sont écrasés dans le broiement, de sorte qu'à grand'peine l'entend-on murmurer.

LISETTE. Mais, les autres, que font-ils?

ANTOINE. Les autres? Valère et Juliane semblent à demi morts. Ils ne mangent, ni ne causent : ils se regardent; ils soupirent; ils rougissent; ils baissent les yeux; ils regardent de côté, tantôt le père, tantôt le fils; ils pâlissent. La colère et le désespoir est dans leurs yeux à tous deux .. Mais, bravo! parfait! Tu vois, cela n'a pas été à ta tête... Mon maître aura Juliane, et si...

LISETTE. Oui, ton maître! Mais lui, que fait-il?

ANTOINE. Des choses bien bêtes. Il griffonne avec sa cuillère dans son assiette; il penche la tête; il remue les lèvres, comme s'il se parlait à lui-même; il balance sa chaise; il renverse même son verre plein de vin; il ne le relève pas; il agit comme s'il ne remarquait rien, jusqu'à ce que le vin soit près de couler sur ses vêtements; alors il s'emporte, et s'écrie : « C'est moi qui l'aurais fait couler?... » Mais assez bavardé : il va pester contre moi, si je ne me hâte pas de lui porter ce livre. Il faut donc que je le cherche. C'est sur la table, à main droite, qu'il doit être. Oui, à main droite; mais à quelle main droite veut-il dire? Si je m'avance comme ceci, voilà ma main droite; si je marche comme cela la voici là; si je marche de cette façon la voilà de ce côté; et si je marche de cette autre façon la voici de cet autre côté. (*Il marche vers les quatre côtés de la table.*) Dis-moi donc, Lisette, quelle est la vraie main droite.

LISETTE. Je ne le sais pas plus que toi. Foin du livre; qu'il vienne lui-même le chercher. Mais, Antoine, nous oublions le plus important : la lettre...

ANTOINE. Tu en reviens à tes moutons? Songes-y

donc ; est-ce que, en ton honneur, je puis fourber mon maître?

LISETTE. Mais ce ne sera pas à ton dam.

ANTOINE. Ah ! Ne sera-ce pas à mon dam, si je perds ce que Chrysandre m'a promis ?

LISETTE. Mais Valère te promet une compensation.

ANTOINE. Quand me l'a-t-il promise ?

LISETTE. Étonnant animal ! Je te la promets en son nom.

ANTOINE. Et si tu dois aussi en son nom tenir la promesse, je recevrai lourd. Non, non, un moineau dans la main, vaut mieux qu'un pigeon sur le toit.

LISETTE. Mais si tu es sûr de prendre le pigeon, il vaut certes mieux que le moineau?

ANTOINE. Sûr de le prendre? Comme si tout se laissait prendre? N'est-ce pas, que pour attraper le pigeon, il faut d'abord donner au moineau la volée ?

LISETTE. Donne-la lui.

ANTOINE. Bon ! mais si le pigeon prend aussi la volée? Non, non mam'selle, Antoine n'est pas encore si bête.

LISETTE. Que de gamineries tu fais-là ! Songe donc combien tu pourrais être heureux.

ANTOINE. Comment cela ? Je t'écoute.

LISETTE. Valère m'a promis de me doter. Un millier d'écus, pour un tel capitaliste, qu'est-ce que cela ?

ANTOINE. Y comptes-tu ?

LISETTE. Pour le moins. Il ne te laisserait pas non plus t'en aller les mains vides, si tu m'aidais. J'aurais donc de l'argent ! Tu aurais aussi de l'argent, ne pourrions-nous pas faire un charmant couple?

ANTOINE. Nous? un couple ? Si mon maître ne t'avait pas cachée...

LISETTE. Ne fais pas la bête. Je t'ai certes raconté tout ce qui s'est passé entre nous. Ton maître, ce rongeur de livres ?

ANTOINE. Oui, ce sont aussi de mauvaises bêtes que ces rongeurs de livres. Il est vrai qu'une fille comme toi, qui vaut au moins mille écus, avec mille écus... mais le cabinet... le cabinet...

LISETTE. Tais-toi donc une bonne fois, Antoine, et cesse de te faire prier.

ANTOINE. Mais pourquoi ne veux-tu pas donner toi-même la lettre au vieux ?

LISETTE. Je t'ai déjà dit ce qu'elle contient. Combien Chrysandre ne pourrait-il pas facilement soupçonner !..

ANTOINE. Oui, oui, mon petit singe, je saisis la chose : tu veux tirer les marrons du feu, et tu as besoin pour cela des griffes du chat.

LISETTE. Soit, mon cher petit chat, fais-le toujours...

ANTOINE. Comme ça vous va au cœur ! Mon cher petit chat ! Donne la lettre ; donne-la.

LISETTE. Tiens, mon incomparable Antoine.

ANTOINE. Mais pour la dot, c'est entendu ?...

LISETTE. Tu peux y compter...

ANTOINE. Et pour ma récompense, par dessus le marché ?

LISETTE. De même.

ANTOINE. Eh bien, c'est comme si la lettre était remise.

LISETTE. Mais, le plus tôt possible...

ANTOINE. Tout de suite, si tu veux. Viens... Peste ! Qui vient là ?... Par le diable, c'est Damis.

SCÈNE II

DAMIS, ANTOINE, LISETTE

DAMIS. Où est donc le coquin avec mon livre ?

ANTOINE. Je voulais sur-le-champ, je voulais... Lisette et... Bref, je ne puis pas le trouver, monsieur Damis.

DAMIS. Tu ne peux pas le trouver ? Je t'ai pourtant dit à quelle main il est.

ANTOINE. Vous m'avez bien dit à main droite : mais non à quelle main droite. Et c'est ce que j'allais à l'instant vous demander.

DAMIS. Imbécile, n'as-tu pas pu deviner que je parlais du côté où je m'assieds?

ANTOINE. C'est vrai, cela, Lisette; et nous nous sommes cassé la tête là-dessus! Monsieur nous en remontre toujours. (*Il lui fait par derrière une grimace.*) Maintenant, je l'aurai bientôt trouvé. Reliure blanche, tranches rouges, n'est-ce pas? Allez, je vais vous le porter tout de suite.

DAMIS. Oui, il en est temps, quand nous avons déjà quitté la table.

ANTOINE. Déjà? Diable, je ne suis pas encore rassasié. Vous vous êtes déjà tous levés de table, tous?

DAMIS. Mon père est encore à table : il apprend la gazette par cœur, afin de pouvoir demain, dans son petit cercle, jouer à l'homme d'État. Va vite, si tu y tiens, te rassasier de ses miettes politiques. Mais qu'est-ce que Lisette fait ici?

LISETTE. Ne pouvez-vous plus m'y supporter aussi bien que tout à l'heure?

DAMIS. Non, vraiment non. Tout à l'heure je croyais que Lisette avait du moins assez d'esprit, pour rendre son bavardage supportable pendant un quart d'heure : mais je m'étais trompé. Elle est aussi bête que tous les autres gens de cette maison.

LISETTE. J'ai l'honneur de vous remercier au nom de tous les autres.

ANTOINE. Damnation! Cela prend maintenant une tout autre tournure. Dieu veuille qu'ils se querellent de vrai! Mais je ne veux pas rester là à les écouter. — Lisette, je m'en vais.

LISETTE. (*Bas.*) N'oublie pas la lettre, hâte-toi!

DAMIS. Ah! Est-ce que tu as des permissions à demander à Lisette? Je t'ordonne de rester là. Je ne sache pas que tu aies à aller quelque part.

ANTOINE. A la poste, monsieur Damis, à la poste?

DAMIS. C'est pourtant vrai : va donc, va!

SCÈNE III

DAMIS, LISETTE

DAMIS. Lisette peut aussi me débarrasser d'elle sur-le-champ. Ma chambre ne désemplira-t-elle pas aujourd'hui? C'est tantôt celui-ci, tantôt celui-là, tantôt celle-ci, tantôt celle-là. Ne serai-je donc pas un instant seul? (*Il s'assied à son bureau.*) Les Muses demandent la solitude, et rien ne les chasse plus vite que le tumulte. J'ai tant d'affaires importantes, que je ne sais par où commencer. Et cependant on me dérange. Ce mariage, une si misérable affaire, m'a pris la plus grande partie de l'après-midi; ces éternelles allées et venues me lacéreront-elles aussi ma soirée? Je crois qu'il n'y a pas de maison, où il règne autant d'oisiveté que dans celle-ci.

LISETTE. Et surtout que dans cette chambre.

DAMIS. Dans cette chambre? Ignorante! Insciente!

LISETTE. Est-ce blâme ou louange?

DAMIS. Quelle âme terre-à-terre! Ne pas prendre l'ignorance, l'inscience, pour un blâme! Que je voudrais savoir quelles idées se fait de l'honneur et de la honte, une si sotte bavarde! Peut-être, pour elle, la science est-elle une injure?

LISETTE. Ma foi, quand elle est d'espèce universelle, comme chez vous...

DAMIS. Non, la mienne ne l'est pas. Les moindres savants l'ont portée si loin...

LISETTE. Qu'on ne peut plus distinguer s'ils sont bêtes ou savants...

DAMIS. C'est à faire sortir de sa peau...

LISETTE. Sortez-en, et faites peau neuve.

DAMIS. Combien de temps serai-je en butte aux outrages de cette misérable créature?... Un millier de gens s'estimeraient heureux de posséder la moitié de mes mérites. Je n'ai que vingt ans; et combien n'en trouverais-je pas qui ont près de trois fois cet âge, et

qui cependant ne me... Mais je parle en l'air. Quel honneur cela me peut-il rapporter, de convaincre une sotte de ma science? J'entends parfaitement sept langues, et je n'ai que vingt ans. Dans l'étude de l'histoire et de toutes les sciences qui lui sont apparentées, je suis sans égal...

LISETTE. Et vous n'avez que vingt ans!

DAMIS. Ma force dans la philosophie, le plus haut grade qui m'y a été conféré, il y a trois ans, la prouve. Il est aussi incontestable que le monde va le reconnaître, par ma dissertation sur les *monades*... Ah! la maudite poste!...

LISETTE. Et vous n'avez que vingt ans!

DAMIS. Pour mon éloquence plus que démosthénienne, mon éloge satirique des Ondines en donnera une preuve immortelle à la postérité.

LISETTE. Et vous n'avez que vingt ans!

DAMIS. Certainement! En poésie aussi, je puis étendre la main vers les lauriers impérissables. A côté de moi, Milton rampe et Haller est un bavard. Mes amis, auxquels jadis j'ai très souvent lu de mes essais — comme j'aime à les nommer — n'en veulent plus rien entendre à présent, et m'assurent, en tout temps, de la manière la plus sincère, qu'ils sont déjà suffisamment convaincus de ma veine plus que divine.

LISETTE. Et vous n'avez que vingt ans!

DAMIS. Bref, je suis philologue, érudit en histoire, philosophe, orateur, poète...

LISETTE. Et vous n'avez que vingt ans! Un philosophe sans barbe, et un orateur muet! Jolies raretés!

DAMIS. Dehors à l'instant de ma chambre!

LISETTE. A l'instant! J'aimais pourtant bien à répéter cette belle exclamation : Et vous n'avez que vingt ans! N'avez-vous plus à vous vanter de rien? Oh! quelque chose encore! Ne voulez-vous pas? Alors je vais le faire moi-même. Écoutez donc bien, monsieur Damis. Vous n'êtes pas encore sage, et vous avez déjà vingt ans!

DAMIS. Quoi? Qu'est-ce? (*Il se lève furieux.*)

LISETTE. Adieu! Adieu!

DAMIS. Ciel! Qu'est-ce qu'il ne faut pas endurer de ces ignorantes bêtes? Est-il possible qu'une femme sans cervelle...

SCÈNE IV

CHRYSANDRE, ANTOINE, DAMIS

CHRYSANDRE. Voilà une maudite lettre, Antoine. Eh! Eh! mon fils, mon fils, *post cœnam stabis*, *vel passus mille meabis*. Tu ne vas pas déjà te rasseoir?

DAMIS. D'autres, qui n'ont rien à faire, peuvent prendre souci d'aussi barbares règles de santé. Des affaires importantes...

CHYSANDRE. Que parles-tu d'affaires importantes?

DAMIS. Pourquoi pas, mon père? La plupart des livres que vous voyez sur cette table attendent, partie, mes notes; partie, ma traduction; partie, ma réfutation; partie, ma défense; partie ma simple critique.

CHRYSANDRE. Laisse-les attendre. En ce moment...

DAMIS. En ce moment, je ne puis sans doute pas faire tout à la fois. Pourvu que je puisse d'abord terminer le plus important! Vous ne croiriez pas ce que me coûte de recherches et de casse-tête, certaine question. Encore un petit rien, et j'aurai prouvé que Cléopâtre s'est posé l'aspic sur le bras et non sur le sein...

CHRYSANDRE. Les vipères ne sont bonnes nulle part. J'en ai aussi une en ce moment, qui a failli me mordre : mais il est encore temps. Écoute-moi enfin : voici une lettre que je viens de recevoir, qui me...

DAMIS. Comment? Une lettre? Une lettre? Ah! cher Antoine! Une lettre? Monsieur mon très cher père, une lettre? de Berlin? Ne me faites pas plus longtemps attendre; où est-elle? N'est-ce pas que vous cesserez maintenant de douter de ma science? Que je suis heureux! Antoine, sais-tu déjà ce qu'il y a dedans?

CHRYSANDRE. Qu'est-ce que ce nouveau radotage? La

lettre n'est pas de Berlin; elle est de mon avocat, de Dresde, et, d'après ce qu'il m'écrit, ton mariage avec Juliane peut ne pas avoir de suites.

DAMIS. Misérable coquin! Tu n'es donc pas retourné à la poste?

ANTOINE. Je vous ai déjà dit qu'il n'y a rien à faire pour moi, à la poste, avant neuf heures.

DAMIS. Ah! *verberalissime, non fur, sed trifur!* Ciel! la colère me rappelle les injures de Plaute. Une course inutile t'aurait-elle coûté la vie?

ANTOINE. Vous m'injuriez? Comme je n'ai pas compris, c'est possible.

CHRYSANDRE. Mais dis-moi seulement, Damis, n'est-ce pas que tu as encore un peu de répugnance pour Juliane? Si cela est, je ne veux pas te contraindre. Tu dois savoir que je ne suis pas de ces pères...

DAMIS. Voici de nouveau le mariage sur le tapis? Mais que ma répugnance ne vous donne aucune inquiétude; qu'il vous suffise que j'épouse...

CHRYSANDRE. Cela signifie que tu veux pour moi te soumettre? C'est ce que je ne veux nullement. Tu es mon fils, mais tu es aussi un homme. Et chaque homme est né libre; et... bref... je te rends ta parole.

DAMIS. Vous me la rendez? Et, il y a quelques heures, je ne pouvais assez me presser de prendre une résolution? Comment dois-je entendre cela?

CHRYSANDRE. Tu dois l'entendre ainsi, que j'ai réfléchi, et que, puisque Juliane ne te plaît pas, elle ne me va pas non plus : que j'ai trouvé dans cette lettre de véritables raisons, et que... Tu vois bien que ce n'est qu'à l'instant que je reçois cette lettre. Je ne sais pas à vrai dire ce que j'en dois penser. Ce n'est pas la main de mon avocat... (*Damis se rassied à la table.*)

ANTOINE. Non? Oh! ces gens-là doivent savoir écrire de plus d'une main.

CHRYSANDRE. Et puis, c'est presque trop tôt. A peine y a-t-il huit jours que je lui ai écrit. Peut-il avoir en aussi peu de temps fait les recherches nécessaires? De qui as-tu reçu cette lettre, Antoine?

ANTOINE. De Lisette.

CHRYSANDRE. Et Lisette?

ANTOINE. Du facteur, sans doute.

CHRYSANDRE. Mais pourquoi ce coquin ne me remet-il pas les lettres en mains propres?

ANTOINE. Les mains par lesquelles elles passent, n'y changent pourtant rien.

CHRYSANDRE. On ne sait pas. Mais cependant les raisons qu'il donne, s'entendent. Il me faut donc prendre le chemin le plus sur, et te... mon fils... Mais je crois vraiment que tu t'es déjà remis à ta table et que tu étudies de nouveau.

DAMIS. Mon Dieu! j'ai à faire, j'ai tant à faire.

CHRYSANDRE. Donc, en un mot, pour ne pas te prendre ton temps, le mariage avec Juliane n'était qu'une simple idée à laquelle tu peux ne plus songer. J'y ai réfléchi, et Valère a les plus grands droits sur elle.

DAMIS. Vous vous trompez, si vous croyez que maintenant j'y vais renoncer. J'ai tout considéré et je ne vous dirai que ces simples mots: c'est qu'une méchante femme doit me servir à immortaliser ma gloire, ou plutôt que je veux immortaliser avec moi une méchante femme, à qui personne ne songerait, si elle n'avait eu un savant. Le caractère d'un tel démon matrimonial jettera une certaine lumière sur le mien...

CHRYSANDRE. Bien, bien, prends donc une méchante femme, mais avec de l'argent, parce dans une telle femme la méchanceté est encore supportable. Ma première femme était de cette espèce. Pour les vingt mille écus qu'elle m'a apportés, j'aurais épousé la sœur de mon plus mortel ennemi... Il suffit que tu me comprennes, je ne cherche pas mes mots... Mais s'il faut que ta femme soit méchante, que feras-tu de Juliane?... Écoute, je connais une vieille veuve qui a déjà, à force de querelles, mis quatre hommes au tombeau; elle a un bon saint Crépin; je crois que cela ferait ton affaire; prends-la! Je t'ai fait venir l'eau à la bouche; il faut donc que j'apaise ton envie. Si c'est une Xantippe que tu veux, tu n'en saurais trouver une meilleure.

DAMIS. Avec votre Xantippe ! Je vous l'avais déjà dit plus d'une fois, que Xantippe n'était pas une méchante femme. Avez-vous déjà oublié ma démonstration ?

CHRYSANDRE. Eh quoi? Ma preuve est dans l'abécédaire. Celui qui a pu écrire un tel livre, qui soit devenu si général, a dû mieux s'y entendre que toi. Et du reste, que m'importe que Xantippe fût une méchante femme? Cela aurait bien pu ne pas me ravir d'être obligé de louer si souvent ma première femme. Silence donc avec tes bouffonneries, je n'ai pas besoin de tes leçons.

DAMIS. Voilà notre remercîment, quand nous voulons retirer les gens de leurs erreurs.

CHRYSANDRE. Depuis quand le poussin en remontre-t-il à la poule? Hé ! Monsieur le docteur, n'oubliez pas que je suis votre père, et que cela dépend du père de marier son fils. Je ne veux plus savoir qu'il ait été question de Juliane.

DAMIS. Et pourquoi ?

CHRYSANDRE. Faut-il que je mette sur le dos de mon fils unique, une fille pauvre? Tu n'es pas digne que je prenne pour toi du souci. Tu sais bien qu'elle n'a pas le sou.

DAMIS. Tout à l'heure, quand je devais l'épouser, en avait-elle plus que maintenant ?

CHRYSANDRE. Tu ne le comprends pas. Je savais bien auparavant ce que je faisais : mais je sais aussi ce que je fais maintenant.

DAMIS. Eh bien, tant mieux, si elle n'a pas d'argent ! On ne pourra pas dire de moi, que j'aie pris cette méchante femme pour son argent; on sera forcé d'avouer que je n'ai pas eu d'autres vues que de m'exercer aux vertus nécessaires pour supporter une telle femme.

CHYSANDRE. Une telle femme ! Qui t'a dit que Juliane ferait une méchante femme?

DAMIS. Si je n'en étais pas convaincu, *à priori*, comme nous autres savants, nous avons coutume de dire, je le conclurais de vos propres doutes.

CHRYSANDRE. C'est joliment impertinent, mon fils, joliment impertinent. J'ai élevé Juliane; elle a joui chez

moi de beaucoup de bienfaits; je lui ai appris tout ce qui est bien : qui parle mal d'elle, parle en même temps mal de moi. Quoi! Je n'aurais pas su élever une femme? Je n'aurais pas assez bien dirigé une jeune fille qui a grandi sous mes yeux, pour qu'elle devînt une brave et honnête femme! Je n'ai certainement pas pu la faire riche; j'attends encore moi-même ce bienfait. Mais, que je ne l'aie pas faite vertueuse et intelligente, il n'y a qu'un imbécile comme toi, mon fils, qui puisse le dire. Ne le prends pas mal, que je te dise ma façon de penser. Tu es un fou si confis, un tel sot (1) — ne le prends pas mal, mon fils — un tel bouffon (2), desséché par l'étude — mais ne le prends pas mal...

DAMIS. (*A part.*) C'est à croire que sa première affaire a été dans les poissons salés. — C'est bien, monsieur mon père, je ne veux rien dire de la vertu de Juliane : la vertu est souvent une sorte de bêtise. Mais, quant à ce qui concerne son bon sens, vous me permettrez de continuer à le mettre en doute. Il y a déjà assez de temps que je suis de retour ici; je me suis même donné la peine d'échanger quelques mots avec elle; mais a-t-elle encore jamais songé à ma science? Je ne demande pas à être loué : je ne suis pas assez fat pour cela; seulement il faut rendre à chacun ce qui lui est dû...

SCÈNE V

CHRYSANDRE, DAMIS, VALÈRE

CHRYSANDRE. Bien, bien, monsieur Valère, vous arrivez à point.

DAMIS. Que veut encore cet être insupportable?

VALÈRE. Je viens prendre congé de vous deux...

CHRYSANDRE. Congé? Si tôt? Pourquoi donc?

(1) Stockfisch, morue desséchée.
(2) Pickelhaering, hareng salé.

VALÈRE. Je ne pense pas que ce soit sérieusement que vous le demandiez.

CHRYSANDRE. Dieu m'en est témoin, monsieur Valère ; c'est le plus sérieusement du monde. Je ne vous laisserai vraiment point partir.

VALÈRE. Pour me martyriser d'une manière encore plus sensible? Vous savez combien, en tout temps, m'a été chère la personne que vous m'enlevez aujourd'hui. Pourtant le malheur serait petit, si encore il n'atteignait que moi. Vous voulez aussi la marier, cette personne que je chéris, avec quelqu'un qui la hait autant que je l'honore. Toute mon âme est pleine de désespoir, et désormais, ici, ni nulle part au monde, je ne retrouverai la tranquillité. Je m'en vais, pour me...

CHRYSANDRE. Ne vous en allez pas, monsieur Valère, ne vous en allez pas. Il y a peut-être encore du remède au mal.

VALÈRE. Vous m'outragez, si vous croyez que jamais je puisse surmonter un tel coup. Il serait mortel, même pour un cœur moins épris que le mien.

DAMIS. Quel verbiage! (*Il se rassied à son bureau.*)

VALÈRE. Combien vous êtes heureux, Damis! Reconnaissez au moins votre bonheur : c'est le moindre remercîment que vous deviez au ciel. Juliane sera à vous...

CHRYSANDRE. Eh ! qui donc dit cela? Elle sera encore d'assez bonne heure à vous, monsieur Valère; patience seulement !

VALÈRE. Cessez ces froides railleries...

CHRYSANDRE. Mes railleries? Il faut que vous me connaissiez mal. Ce que je dis, je le dis. J'ai à présent mieux réfléchi à cette affaire; je vois que Juliane ne convient pas à mon fils, et que mon fils convient encore beaucoup moins à Juliane. Vous l'aimez; il y a très longtemps que vous me l'avez demandée : au premier qui vient, la mouture. Je viens d'en causer avec mon fils... Vous le connaissez...

VALÈRE. Ciel, qu'est-ce que j'entends? Est-ce possible? Quel changement heureux! Permettez-moi de

vous embrasser mille fois. Je puis donc encore être heureux? O Chrysandre! O Damis!

CHRYSANDRE. Parlez-lui, et remettez-lui un peu la tête en ordre. Je vais chez Juliane, lui communiquer mon changement de résolution. Elle ne m'en voudra certes pas!

VALÈRE. Vous en vouloir? Vous lui rendez la vie, comme vous me l'avez rendue, à moi.

CHRYSANDRE. Eh! puis-je tant de choses? (*Il sort.*)

SCÈNE VI

DAMIS, VALÈRE, ANTOINE

VALÈRE. Et de quelle manière dois-je maintenant vous parler, très cher ami? Le renouvellement de la promesse de votre père m'autorise à traverser vos projets; j'ai gagné la partie, dès lors que Chrysandre cesse de contraindre Juliane. Cependant, qu'il me serait agréable de vous être redevable aussi, en partie, de sa possession!

DAMIS. Antoine!

ANTOINE. (*Venant.*) Qu'y a-t-il pour lui? — La poste vous revient-elle à l'esprit?

DAMIS. Vas-y vite! Elle doit nécessairement être là.

ANTOINE. Mais je vous dis que, par un si mauvais temps, elle ne peut pas arriver avant dix heures.

DAMIS. Voilà que tu lui accordes une heure en sus de tout à l'heure? Vas-y donc, et si tu reviens à vide, prends garde à toi...

ANTOINE. Si je ne repose pas tranquillement cette nuit, je crois que de ma vie je ne pourrai réparer une telle fatigue. (*Il sort.*)

SCÈNE VII

DAMIS, VALÈRE

VALÈRE. Ah! au lieu de me répondre, vous parlez à votre domestique?

DAMIS. Pardon, Valère; est-ce que vous m'avez adressé la parole? J'ai la tête si remplie, qu'il m'est impossible d'entendre à tout.

VALÈRE. Avec moi, voudriez-vous aussi dissimuler? Je sais encore très bien le temps où je partageais cette singulière opinion, que cela vous fait paraître savant, d'être aussi distrait que possible, et de ne porter son attention que sur son livre. Mais croyez qu'il faut être bien simple, pour se laisser prendre à de telles bouffonneries.

DAMIS. Il faut que vous soyez encore plus niais, vous, de croire que toutes les têtes soient aussi creuses que la vôtre. Et votre verbiage vaut-il la peine que j'y prête l'oreille? Vous avez gagné la partie, dès lors que Chrysandre cesse de contraindre Juliane, et que vous êtes autorisé à traverser mes projets...

VALÈRE. Étrange espèce de préoccupation que celle qui vous permet toutefois d'entendre assez exactement les paroles d'un autre, pour les répéter mot pour mot!

DAMIS. Votre moquerie est très sèche. (*Il se remet à regarder dans son livre.*)

VALÈRE. Mais elle se sent cependant... Quel martyre que d'avoir à faire à un homme de votre espèce! Il y en a peu...

DAMIS. C'est ce que je crois aussi...

VALÈRE. Mais il s'en rencontrerait un plus grand nombre, si...

DAMIS. C'est tout à fait juste; si la vraie science n'était pas si difficile à acquérir, si l'aptitude naturelle pour la science était plus commune, et si une infatigable activité n'était quelque chose de si difficile...

VALÈRE. Ha! ha! ha!

DAMIS. Voilà le rire d'un véritable idiot.

VALÈRE. Vous parlez de votre science, et moi, avec votre permission, je voulais parler de votre folie. Dans ceci, vous trouveriez un plus grand nombre de gens de votre espèce, si cette folie même ne devenait pas à charge à ses esclaves.

DAMIS. Méritez-vous donc que je vous réponde? (*Il regarde de nouveau dans son livre.*)

VALÈRE. Et méritez-vous bien que je sois assez votre ami, pour vous parler sans détour? Croyez-moi; ce qu'il faut pour vous faire repentir de vos folies, c'est plus d'intelligence...

DAMIS. (*Railleusement.*) Plus d'intelligence?

VALÈRE. Cela vous irrite? C'est prodigieux! Votre corps ne peut pas encore, d'après votre âge, avoir atteint sa croissance, et vous croyez cependant que votre intelligence est déjà arrivée aux dernières limites de son perfectionnement? Je tiendrais pour mon ennemi celui qui viendrait me contester l'avantage de croître chaque jour en intelligence.

DAMIS. Vous!

VALÈRE. Vous devenez bien railleur, monsieur mon rival... Mais la voici elle-même! (*Il court à sa rencontre.*) Ah! Juliane...

SCÈNE VIII

JULIANE, LES PRÉCÉDENTS

JULIANE. Ah! Valère, quel heureux changement!

DAMIS. (*Se retournant sur sa chaise.*) L'honneur de vous voir ici, mademoiselle, je le dois sans doute à une erreur? Vous croyez peut-être entrer dans votre chambre à coucher...

JULIANE. Cette erreur serait impardonnable! Non! monsieur, c'est sur l'ordre de monsieur votre père que j'ose pénétrer dans ce sanctuaire. Je viens vous pro-

poser un marché, et m'excuser auprès de vos Muses, du danger que j'ai failli courir de leur enlever un esprit si aimable.

VALÈRE. Oh! que je suis ravi, très belle Juliane, de vous revoir dans votre gaîté!

DAMIS. Si j'entends bien ce babil de femme, vous venez pour annuler un pacte qui a pourtant tous les *requisita*, qui sont indispensables pour un pacte irréfutable.

JULIANE. Et si, moi, je comprends ce galimatias de jeune savant, vous avez trouvé.

DAMIS. Mon père est un idiot. Est-ce de lui ou de vous, mademoiselle, que vient l'idée de rendre nul un traité qui, de mon côté, tient fermement?... On le verra bien : tout ce que je vous demande en ce moment, c'est de me laisser en repos... (*Il se retourne du côté de la table.*)

VALÈRE. Qu'est-ce qui se verra! A-t-on jamais ainsi traité une femme, à la possession de laquelle on prétend?

DAMIS. Et a-t-on jamais autant ennuyé un savant occupé? Pour m'affranchir de cette fâcheuse société, je n'ai plus qu'une chose à faire, c'est de quitter mes quatre murs. (*Il sort.*)

SCÈNE IX

VALÈRE, JULIANE

JULIANE. Et nous ne le poursuivons pas de nos rires?

VALÈRE. Non, Juliane, nous avons une meilleure joie à goûter; et, il y a presque une sorte de cruauté à s'égayer aux dépens d'un fou si à plaindre. Comment vous décrire les mouvements de mon cœur, maintenant qu'on lui a rendu toute sa félicité? Je vous conjure, Juliane, si vous m'aimez, d'abandonner aujourd'hui même avec moi cette dangereuse maison. Ne vous confiez pas plus longtemps à l'impétuosité d'un vieillard changeant, à la rage d'un jeune pédant, et à la fai-

blesse de vos trop tendres sentiments. En un jour vous m'avez été prise et rendue; que ce jour soit le premier et le dernier, où l'on puisse se joüer aussi cruellement de nous!

JULIANE. Calmez-vous, Valère. Il vaut mieux ne rien faire qui puisse nous attirer quelques reproches de Chrysandre. Vous voyez qu'il est sur le bon chemin, et je l'aime presque autant que je méprise Damis. La méfiance avec laquelle je me soustrairais tout d'un coup à sa surveillance, serait un mauvais remercîment pour ses bienfaits...

VALÈRE. Parlez-vous encore de bienfaits? Je ne serai pas tranquille que je ne vous aie affranchie de ces dangereux liens. Permettez-moi de les anéantir tout à fait, et, quant au vieil égoïste, de...

JULIANE. Appelez-le autrement, Valère; il n'est pas égoïste, et déjà son changement prouve, ou que Lisette a faussement entendu, ou qu'elle nous a induits en erreur. De vrai, je ne sais pas à quoi attribuer ce changement... (*Elle songe.*)

VALÈRE. Pourquoi tout d'un coup de telles pensées? Qu'importe la cause qui l'a fait agir? Dans tous les cas, c'est une inspiration du Ciel.

JULIANE. Du Ciel ou de Lisette. Il me revient à l'esprit que vous m'avez parlé d'une lettre... Y aurait-il là quelque empressement trop serviable de Lisette?...

VALÈRE. Quelle idée, chère Juliane! Elle sait bien que votre vertu n'a pas voulu consentir à cette petite tromperie.

JULIANE. Pourtant, plus j'y réfléchis...

VALÈRE. Quand même cela serait, voudriez-vous donc à cause de cela...

JULIANE. Quand même cela serait? Comment?

SCÈNE X

LISETTE, LES PRÉCÉDENTS

JULIANE. Tu viens à souhait, Lisette.

LISETTE. Eh bien, cela ne marche-t-il pas à ravir? Ne voulez-vous pas venir écouter au dessous, avec moi, comment Damis et Chrysandre se chamaillent? — « Tu ne l'épouseras pas. — Je l'épouserai; — Je suis ton père; — Vous me l'avez promise; — J'ai changé d'avis; — Moi, pas : cela aura lieu; — C'est impossible; — Impossible ou non; je n'en démordrai pas, je vais par mes livres vous démontrer que vous me devez tenir parole; — Va-t'en au diable, avec tes livres. » — Mais est-ce que je puis vous répéter tous leurs sots propos? Le père a raison, il agit prudemment; mais certainement il ne serait pas si prudent, si je n'avais commencé par être si prudente.

JULIANE. Que veux-tu dire, Lisette?

LISETTE. Je n'aime guère à faire mon éloge. Bref, ma chère mademoiselle, votre ange sauveur, voilà ce que je suis!

JULIANE. Ce que tu es? Et comment donc?

LISETTE. En ce que j'ai rendu à un trompeur la monnaie de sa pièce. Le vieux vilain...

JULIANE. As-tu donc trompé Chrysandre?

LISETTE. Eh, ne dites pas ainsi : un trompeur, on ne le trompe pas, mais on le déjoue. Je l'ai déjoué.

VALÈRE. Et comment?

LISETTE. C'est malheureux que vous l'ayez déjà oublié. Je devrais penser que, pour être reconnaissant, il est besoin d'avoir de la mémoire.

JULIANE. Tu ne lui as pourtant pas glissé la lettre fausse?

LISETTE. Dieu m'en garde! Je n'ai fait qu'essayer de lui donner d'autres idées par une lettre feinte; et cela m'a réussi.

JULIANE. As-tu fait cela? Et est-ce à une fourbe que je serais redevable de mon bonheur. Qu'il en arrive ce qu'il voudra ; Chrysandre doit à l'instant apprendre...

LISETTE. Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce là mon remercîment?

VALÈRE. Réfléchissez, Juliane; restez.

JULIANE. C'est impossible, Valère; laissez-moi. (*Juliane sort.*)

SCÈNE XI

VALÈRE, LISETTE

VALÈRE. Ciel ! tout est à vau-l'eau.

LISETTE. Ainsi agir! C'est à faire écumer de rage, de sa folie! Pour ma complaisance, me traiter de fourbe! J'espérais qu'elle allait me sauter au cou, de joie... Comme le vieux va se déchaîner contre moi! Il va nous mettre, vous et moi, à la porte. Que faire à présent?

VALÈRE. Oui, que faire à présent, Lisette?

LISETTE. Je crois que vous me renvoyez ma propre demande. C'est commode. Mon esprit d'invention a des limites. Ce n'est pas de sitôt que je me mêlerai encore d'une telle chose.

VALÈRE. Mais aussi dans quel moment inopportun arrives-tu, Lisette? Je t'avais dit que Juliane ne voulait pas consentir à ce tour. N'aurais-tu donc pas pu te taire encore quelque temps?

LISETTE. Est-ce que je pouvais supposer qu'elle serait si follement entêtée? Vous pouvez facilement vous imaginer ce qu'il est de nous : je ne croyais pas avoir beaucoup à prendre garde, pour lui taire plus longtemps ce à quoi elle est redevable de son bonheur. La joie est babillarde, et... Ah ! je voudrais...

SCÈNE XII

ANTOINE, VALÈRE, LISETTE

ANTOINE. (*Des lettres à la main.*) Ah ! ah ! tenez-vous de nouveau conférence? Si mon maître savait que c'est dans sa propre chambre que vous complotez contre lui, il te... Lisette... Mais que faites vous là tous deux? Monsieur Valère paraît troublé ; tu es animée, animée comme un coq de combat. Vous seriez-vous battus, ou auriez-vous fait quelque autre chose? Eh ! eh ! Lisette, écoute... (*Bas à Lisette.*) Tu ne t'es sans doute pas brouillée avec lui pour la dot? Aurait-il retiré sa parole? Ce serait un mauvais tour. (*Haut.*) Non, non, monsieur Valère, ce qu'on promet, il faut le tenir. Elle vous a servi loyalement, et moi aussi. Diable! Croyez-vous que cela ne doive pas causer de remords de conscience à une âme honnête, d'avoir trompé son maître pour rien? Je ne me laisserai pas faire au même, et une bonne action en justice au moins... Perdre pour perdre! Je prendrai un avocat, un vrai boule-dogue d'avocat qui certes vous travaillera de telle sorte...

LISETTE. Tais-toi, niais !

VALÈRE. Que veut-il donc? — A qui parles-tu?

ANTOINE. Peste! je parle à notre débiteur. Vous l'entendez peut-être bien à mon ton.

VALÈRE. Qui donc est ton débiteur?

ANTOINE. Vous y venez maintenant; vous voulez renier la dette? Écoutez : mon avocat vous fera prêter serment...

VALÈRE. Lisette, sais-tu donc ce qu'il veut?

LISETTE. Il radote! Je l'ai employé pour la remise de la lettre, et je lui ai promis en votre nom une récompense, pour le cas où la chose réussirait.

VALÈRE. Est-ce tout?

ANTOINE. C'est assez, je pense. Et comment cela ira-t-il pour la dot de Lisette? Il faut que je m'inquiète

aussi bien de sa fortune que de la mienne, parce qu'elle doit devenir mienne aussi.

VALÈRE. Soyez sans inquiétude : si je réussis à faire mon bonheur, je n'oublierai pas non plus le vôtre.

ANTOINE. Mais si vous ne réussissiez pas? Ce qui est promis est cependant promis.

VALÈRE. Alors même, je ne laisserai pas votre zèle sans récompense.

ANTOINE. Ah! ce sont des phrases, rien que des phrases.

LISETTE. As-tu fini une bonne fois?

ANTOINE. N'es-tu pas folle? Je parle en même temps pour toi.

LISETTE. Mais c'est tout à fait inutile.

ANTOINE. Inutile? Ne vous êtes-vous donc pas querellés?

LISETTE. Pas du tout là-dessus.

ANTOINE. N'a-t-il pas retiré sa parole?

LISETTE. Non, certes.

ANTOINE. Alors pardonnez-moi, monsieur Valère. La colère monte facilement à la gorge, à un honnête homme. Je suis un peu emporté, surtout sur les questions d'argent. Ne craignez rien, pour ce que j'ai dit d'un avocat...

VALÈRE. Puis-je demeurer ici dans une si douloureuse incertitude? Il faut que je lui parle : peut-être n'a-t-elle pas encore agi...

LISETTE. Si elle a déjà parlé, ne tombez pas sous la coupe du vieux!

VALÈRE. Je ne savais rien de l'affaire.

LISETTE. Tant pis alors pour moi. Allez seulement.

SCÈNE XIII

ANTOINE, LISETTE

ANTOINE. Tant pis pour toi? Qu'est-ce qui est donc tant pis pour toi? Pourquoi ne faut-il pas qu'il tombe sous la coupe du vieux?

LISETTE. Eh! la maudite lettre!

ANTOINE. Quelle lettre?

LISETTE. Celle que je t'ai donnée tout à l'heure.

ANTOINE. Qu'est-ce qui est donc arrivé?

LISETTE. Tout est perdu : ma peine est perdue.

ANTOINE. Comment cela? Sur ma vie, je l'ai exactement remise. Ne va pas faire la farce de rejeter toute la faute sur moi.

LISETTE. Elle a été bien remise, et elle produisait même déjà son effet. Mais Juliane elle-même nous a jeté des bâtons dans les roues. Elle veut révéler que la lettre était fausse, et peut-être l'a-t-elle même déjà fait.

ANTOINE. Comment diable, elle-même? Nous y voilà! Moineau et pigeon sont envolés. Et le pis est qu'en voulant prendre le pigeon, je m'y suis par dessus le marché cassé le nez. Ou, pour te parler plus clairement et sans métaphore, la récompense promise par le vieux est perdue, celle que je m'étais imaginé recevoir de Valère, tout le profit que je pouvais faire là, est, d'un seul coup de grâce, envoyé à tous les diables... Veux-tu donc encore de moi, demoiselle Lisette?... Oh! tu dois me prendre. Je t'apprendrai à te venger des gens...

LISETTE. C'est ce qui m'ira le mieux. Nous nous en irons ensemble, et quand nous aurons fait un couple, tu verras à me nourrir.

ANTOINE. A te nourrir, moi? Quand les temps sont si chers? Encore si je pouvais rôder le pays avec toi, comme l'autre avec la grosse bête qui a sa corne sur le nez.

LISETTE. N'aie point de souci : je t'aurai bientôt changé en bête avec une corne. Et partant, ce sera la même chose que tu rôdes avec moi ou que je rôde avec toi.

ANTOINE. Pardieu, avec toi, on ne sait jamais sur quel pied danser... Mais, pour changer de discours, où est donc maintenant mon maître? Voici enfin ses maudites lettres!

LISETTE. Le vois-tu?

ANTOINE. Non, mais si je ne me trompe, je l'entends.

LISETTE. Laisse-le venir : je vais encore le faire bien rager pour la dernière fois.

SCÈNE XIV

LES PRÉCÉDENTS, DAMIS

(Damis arrive dans une profonde préoccupation. Lisette se glisse derrière lui et lui fait des grimaces.)

ANTOINE. Attends! je vais encore le faire gigotter, et je ne lui donnerai pas tout de suite la lettre. (*Il la rempoche*). Comment êtes-vous si absorbé, monsieur Damis? Qu'est-ce qui vous travaille de nouveau la cervelle?

DAMIS. Retiens ta langue.

ANTOINE. Brièvement répondu! Mais est-ce qu'il n'est pas du devoir d'un domestique de s'inquiéter pour son maître? Il serait bien juste que je susse à quoi vous pensez. Une poule aveugle trouve quelquefois une grenotte, et peut-être pourrais-je vous...

DAMIS. Silence!

ANTOINE. La réponse est plus brève encore. Si elles se raccourcissent ainsi à mesure, nous verrons tout à l'heure ce qu'elles seront. Que comptez-vous donc sur vos doigts? Qu'est-ce que vous a donc fait ce pauvre ongle, que vous le mordillez de la sorte? (*Il remarque Lisette.*) Et, par le diable, quelles singeries fais-tu là? perds-tu la tête?

LISETTE. Retiens ta langue.

ANTOINE. Par le Ciel, file! Quand mon maître s'éveillera de son sommeil et qu'il te verra...

LISETTE. Silence!

ANTOINE. Est-ce de moi ou de mon maître que tu te moques? — Regardez donc un peu derrière vous, monsieur Damis.

DAMIS. (*Il va et vient quelques instants, sans sortir de sa préoccupation; Lisette le suit par derrière avec les mêmes attitudes, et quand il se retourne, elle se glisse rapidement derrière lui, de manière qu'il ne l'aperçoive pas.*)

Que la flamme du flambeau de mon hyménée,
Soit en ce moment par moi-même allumée!

ANTOINE. Ha! ha! Vous faites des vers? Viens, Lisette, laissons-le seul. Dans de telles conjonctures, il m'a moi-même plus d'une fois mis dehors. Viens; aussitôt qu'il aura fini, il nous rappellera lui-même, et toute la maison peut-être avec nous.

LISETTE. (*Tandis que Damis se retourne, elle reste immobile devant lui, et imitant sa voix.*)

Que la flamme du flambeau de mon hyménée,
Soit en ce moment par moi-même allumée!

(*Damis fait semblant de ne pas la voir, et se heurte contre elle.*)

DAMIS. Qu'est-ce que cela?

LISETTE. Qu'est-ce que cela? (*Ils font comme s'ils revenaient tous deux à eux.*)

DAMIS. Ignorant et vil coquin! Ne t'ai-je pas dit assez souvent de ne laisser âme qui vive, dans ma chambre, ou tout au plus mon père? Que veut donc celle-là ici?

LISETTE. Ignorant et vil coquin! Ne m'as-tu pas dit assez souvent de sortir de la chambre? Ne peux-tu donc pas t'imaginer que celle-là qui a pu être dans le cabinet, a aussi la permission d'être dans la chambre? Ignorant et vil coquin!

ANTOINE. A qui dois-je entendre?

DAMIS. Pousse-la sur-le-champ hors de la chambre.

ANTOINE. La pousser dehors? De force?

DAMIS. Si elle ne veut pas s'en aller de bon gré...

ANTOINE. Lisette, va-t'en plutôt de bon...

LISETTE. Quand cela me plaira.

DAMIS. Pousse-la dehors, dis-je!

ANTOINE. Viens, Lisette, donne-moi la main; je vais te reconduire en tout honneur.

LISETTE. Rustre, qui est-ce qui reconduit une femme, avec la main nue?

ANTOINE. Oh! je sais vivre aussi!... A défaut de gant, donc... (*Il prend le pan de son habit.*)

DAMIS. Je vois bien, qu'il faut que je l'y mette moi-même. (*Il se dirige vers elle.*)

LISETTE. Ha! ha! ha! C'est là que je voulais vous amener. Adieu! (*Elle sort.*)

SCÈNE XV

ANTOINE, DAMIS

DAMIS. Eh bien, voilà toutes mes idées au diable! Le feu s'est envolé en fumée; la puissance d'imagination s'est dissipée. Le Dieu inspirateur m'a abandonné... Maudite créature! Que de chagrins ne m'a-t-elle pas déjà donnés aujourd'hui! Combien elle s'est déjà raillée de moi! Ciel! Dans ma rêverie, m'avoir singé si moqueusement!

ANTOINE. Mais vous ne le voyiez pas.

DAMIS. Je ne le voyais pas?

ANTOINE. Si? Est-il possible? Et vous feigniez de cette façon?

DAMIS. Silence, idiot! Je vais essayer de me replacer dans l'enthousiasme...

ANTOINE. Mieux vaut ne pas l'essayer; il est impossible que les vers viennent à point quand on paraît si

sombre... Mais ne peut-on pas savoir ce que ce sera? Un chant du crépuscule ou un chant du matin?

DAMIS. Imbécile!

ANTOINE. Un chant de pénitence?

DAMIS. Nigaud!

ANTOINE. Une chanson de table? Non plus?... Ce ne sera pourtant pas un chant de mort? Sur mon honneur, quelque grand poète que je fusse, je ne ferais pas de tels chants. Mourir est le plus absurde tour qu'on puisse se jouer à soi-même. Cela ne mérite pas un vers, encore moins un chant.

DAMIS. J'ai pitié de ton ignorance. Tu ne connais pas d'autres sortes de poésies, que celles que tu as lues dans les almanachs chantants.

ANTOINE. Il y en aurait encore d'autres? Alors dites-moi donc ce que vous faites.

DAMIS. Je fais... un *epithalamium*...

ANTOINE. Un *epithalamium?* Peste, c'est une chose difficile! En pouvez-vous vraiment venir à bout? C'est quelque chose d'artistique... Mais, monsieur Damis, en confidence, qu'est-ce que cela, un *epith... epitha... thlamium?*

DAMIS. Comment peux-tu avoir tant de peine à en prononcer le nom, quand tu ne sais pas encore ce que c'est.

ANTOINE. Eh bien, le mot est déjà assez difficile. Dites-moi un peu seulement, à l'aide d'un autre nom, ce que c'est.

DAMIS. Un *epithalamium* est un *thalassio.*

ANTOINE. Oui, oui, je saisis la chose : un *epithalamium* est un... comment cela s'appelle-t-il?

DAMIS. *Thalassio.*

ANTOINE. Un *thalassio;* et vous pouvez faire une telle chose? Au moins vous faudra-t-il pour cela beaucoup de temps... Mais, écoutez donc; si l'on me demande ce que c'est qu'un *thalassio*, que répondrai-je?

DAMIS. Ne sais-tu même pas ce que c'est qu'un *thalassio?*

ANTOINE. Pour mon compte, je le sais bien. Un *thalassio* est un... Comment s'appelle l'autre mot?

DAMIS. *Epithalamium.*

ANTOINE. Est un *epithalamium*. Et un *epithalamium* est un *thalassio*. N'est-ce pas que j'ai bien retenu? Mais cela pourrait ne pas être clair pour d'autres gens qui ne comprendraient aucun de ces deux mots.

DAMIS. Eh bien, dis-leur qu'un *thalassio* est un *hymenœus*.

ANTOINE. Diable! Cela s'appelle se moquer des gens. Un *epithalamium* est un *thalassio*, et un *thalassio* est un *hymenœus*. Et, *vice versà*, un *hym*... *hym*... Entende ces noms qui pourra!

DAMIS. Bien! bien! Je vois que tu commences à avoir une idée de la chose.

ANTOINE. A en avoir une idée? D'honneur, vous vous trompez. Il faudrait que le farfadet me l'eût soufflé à l'oreille, pour que je susse ce que signifient tous ces mots patois. Dites-moi donc leur nom français, à moins que cela n'en ait pas.

DAMIS. Cela en a un; mais qui est bien loin des noms grecs et latins, pour l'harmonie et l'énergie. Dis toi-même, si un *chant nuptial* ne sonne pas beaucoup plus pauvrement que un *epithalamium*, un *hymenœus*, un *thalassio*.

ANTOINE. Pour moi, non; non, vraiment! Car ce mot-là, je le comprends, et ceux-ci, je ne les comprends pas. C'est donc un chant nuptial que vous avez voulu faire? Pourquoi ne le disiez-vous pas tout de suite?... Oh! Pour les *chants nuptiaux*, j'ai une spécialité qui est étonnante. Il me suffira de vous dire, comment cela est m'est venu. Mon ci-devant défunt père avait un cousin... et d'une certaine façon, c'était donc aussi mon cousin...

DAMIS. Qu'est-ce que ce nouveau bavardage?

ANTOINE. Vous ne voulez pas attendre la fin? Bien! C'est tant pis pour vous... Je poursuis donc : c'est à propos d'un mariage que vous voulez faire des vers; mais sur quel mariage donc?

DAMIS. Quelle question? Sur le mien.

ANTOINE. Vous épousez donc encore Juliane? Le vieux ne le veut pourtant pas...

DAMIS. Le vieux?

ANTOINE. C'est encore vrai : est-ce qu'un fils a besoin de s'inquiéter de son père? Mais, pardon; est-ce qu'il est convenable de faire des vers sur son propre mariage?

DAMIS. Sans doute ce n'est pas la coutume; mais tant mieux! Les intelligences comme moi, aiment l'extraordinaire.

ANTOINE. (*A part.*) Voici le moment de lui jouer un tour de ma façon. (*Haut.*) Écoutez, monsieur Damis, je verrai moi-même avec grand plaisir que vous épousiez Juliane.

DAMIS. Comment cela?

ANTOINE. Je ne sais pas si j'oserai me permettre de vous le dire. J'ai... j'ai moi-même...

DAMIS. Mais parle donc!

ANTOINE. J'ai moi-même essayé de faire des vers sur votre mariage, et c'est pour cela que je voudrais bien ne point en être pour ma peine.

DAMIS. Ce doit être du joli.

ANTOINE. Sans doute! Car c'est mon *dada*, ou je fais du bon, ou je ne fais rien.

DAMIS. Donne donc! peut-être pourrai-je redresser tes rimes de manière que cela nous fasse honneur, à moi et à toi.

ANTOINE. Permettez, je vais vous les lire. (*Il tire un papier de sa poche.*) Je n'ai pas encore tout à fait fini, je dois vous en prévenir. Mais voici le commencement que, dans tous les cas, la fin pourra suivre... Veuillez m'approcher un peu la lampe...

Toi, ô noble habileté,
Dans le dessein projeté,
Moyen propre...

DAMIS. Arrête! Tu es un misérable bousilleur! Ha! ha! Ce *toi*, *ô* est tout à fait inutile. *Noble habileté* dit tout autant; et

Toi, ô noble habileté,

rien de plus. *Deleatur ergo : Toi, ô!* Et pour qu'il ne manque pas deux syllabes, renforce l'épithète *noble*, à la façon des Grecs et dis : *supernoble*. Je sais bien, il est vrai, que *supernoble* est un nouveau mot ; mais je sais aussi que les mots nouveaux sont ce qui doit distinguer le plus la poésie de la prose. Profites-en ! Il faut surtout t'efforcer de dire quelque chose d'inouï, d'inédit. Me comprends-tu, pauvre cervelle ?

ANTOINE. Je l'espère.

DAMIS. Donc voici ton premier vers ainsi conçu :

Supernoble habileté...

Continue !

ANTOINE.
Dans le dessein projeté,
Moyen propre à me révéler,
Et puis en temps propice
De tes forces à me servir,
Tu seras jusqu'à ce que l'univers
Dans son premier cha-cha-chaos aille périr,
Comme les peupliers vont verdir...

Mais, monsieur Damis, ne pourriez-vous pas me dire à quoi j'ai dû penser ici ? Damnation ! c'est du joli : je ne me comprends plus moi-même. Le premier cha-chaos ;... je pense que le mot ne m'est encore jamais venu à la bouche, qu'il me paraît si horrible.

DAMIS. Montre-moi...

ANTOINE. Attendez, attendez, je vais vous les lire encore une fois.

DAMIS. Non, non, montre-moi seulement le papier.

ANTOINE. Vous ne pourrez pas lire. J'ai trop mal écrit : aucune lettre n'est régulière ; elles montent toutes les unes sur les autres, comme pour faire des petits.

DAMIS. Oh ! donne donc.

ANTOINE. (*Il lui donne le papier en tremblant.*) Par le diable, c'est sa propre écriture.

DAMIS. (*Il le considère quelques instants.*) Qu'est-ce que cela signifie ? (*Il se lève en colère.*) Misérable traître, où as-tu pris cette feuille ?

ANTOINE. Calmez-vous; calmez-vous.

DAMIS. Où l'as-tu prise?

ANTOINE. Allez-vous donc m'étrangler?

DAMIS. Où l'as-tu prise, te dis-je?

ANTOINE. Calmez-vous d'abord.

DAMIS. Avoue!

ANTOINE. Dans... dans votre... dans votre poche de gilet.

DAMIS. Ignorante brute! Est-ce là ta fidélité? C'est un vol, un plagiat.

ANTOINE. Diable! A propos de cette guenille, me traiter de voleur?

DAMIS. A propos de cette guenille? Quoi? appeler une guenille, le commencement d'un poème didactico-philosophique.

ANTOINE. Vous disiez vous-même qu'il ne vaut rien.

DAMIS. Oui, en tant qu'il dût jouer le rôle de poème nuptial, et que tu en fusses l'auteur. Exhibe ici à l'instant les autres manuscrits que tu m'as dérobés. Verrai-je mon travail dans des mains étrangères? Consentirai-je à ce qu'un vilain choucas se pare de mes éclatantes plumes de paon? Fais vite! Ou je t'appliquerai d'autres règles de conduite.

ANTOINE. Que voulez-vous donc? Je n'ai plus une lettre de vous.

DAMIS. Retourne à l'instant toutes tes poches.

ANTOINE. Pourquoi pas? Mais si je les retourne, tout ce qui est dedans en tombera.

DAMIS. Fais et ne m'irrite pas.

ANTOINE. Que je sois un fripon, si vous trouvez sur moi, seulement un atome de papier. Mais, puisque vous le voulez... en voici une; en voilà une autre... Que voyez-vous? Voici la troisième: elle est vide... Voilà enfin la quatrième... (*En la retournant, il en fait tomber la lettre.*) Par le diable! la maudite lettre! Je l'avais totalement oubliée... (*Il veut la reprendre en toute hâte.*)

DAMIS. Donne, donne. Qu'est-ce qui tombe là? Sans aucun doute, c'est encore quelque chose de moi.

ANTOINE. Aussi vrai que je vis, ce n'est rien de vous. Ce serait plutôt quelque chose pour vous.

DAMIS. Ne m'arrête pas : j'ai autre chose à faire.

ANTOINE. Vous, non plus, ne m'arrêtez pas. Vous savez que j'ai à retourner bientôt à la poste. Je sais que la lettre est arrivée.

DAMIS. Eh bien, vas-y, vas-y ! Mais montre-moi d'abord ce que tu as ramassé si précipitamment. Il faut que je le voie.

ANTOINE. Par le diable ! De cette façon, je n'ai plus besoin de retourner à la poste.

DAMIS. Comment cela ?

ANTOINE. C'est que la voilà. — Filons vite. (*Il lui donne la lettre et veut s'enfuir.*)

DAMIS. (*La regardant.*) Antoine, Antoine, c'est précisément la lettre que j'attends. Je la reconnais à la suscription.

ANTOINE. Il se peut bien que cela soit, mais, monsieur Damis, ne soyez pas... ne soyez pas fâché. Par ma pauvre âme, je l'avais entièrement oubliée...

DAMIS. Qu'avais-tu donc oublié ?

ANTOINE. Que j'avais depuis près d'une demi-heure la lettre dans ma poche. C'est cette maudite conversation...

DAMIS. Puisque la voilà, je veux bien te pardonner ta bêtise. — Mais, très cher Antoine, quelles nouvelles incomparables, inestimables, doivent se trouver là-dedans !... Comme mon père va se réjouir ! Quel honneur ! Quelle louange ! O Antoine, je vais te la lire tout de suite... (*Il l'ouvre fiévreusement.*)

ANTOINE. Doucement, vous allez la déchirer. Eh bien ! ne vous le disais-je pas ?

DAMIS. Cela ne fait rien : on peut encore la lire... Avant tout, il faut que je te dise à quoi elle a trait. Tu sais, ou plutôt tu ne sais pas que l'Académie de Berlin a fixé un prix pour la meilleure recherche scientifique sur les monades. Il me vint très tard à l'esprit d'enlever ce prix à nos philosophes. Je me mis donc sur-le-champ à l'œuvre, et j'écrivis une dissertation qui doit

être encore arrivée à temps. Une dissertation, Antoine... si savante, que je ne sais pas moi-même où j'ai été la prendre. Or l'Académie a, il y a huit jours, fait connaître son jugement sur les écrits qui lui ont été envoyés, et ce jugement doit nécessairement être à mon honneur. C'est moi, moi, ou personne, qui ai le prix. J'ai prié aussi un de mes amis, par tout ce qu'il y a de sacré, de m'en donner aussitôt des nouvelles. Ces nouvelles, les voici : écoute maintenant.

« Monsieur,

« Combien vous rendez difficile à un ami de vous répondre! Vous me menacez de la perte de votre affection, au cas où vous ne recevriez pas de moi la première nouvelle, si vous ou un autre aura obtenu le prix académique. Je dois donc vous annoncer en toute hâte que vous ne l'avez pas... (*Bégayant.*) reçu et même... (*Avec une hésitation croissante.*) que vous n'avez pas... pu le recevoir... »

Quoi? Je ne l'ai pas reçu? Et qui donc? Et pourquoi pas?

« Permettez-moi de vous parler en ami. »

Parle donc, traître!

« Je n'ai nullement pu vous rendre le plus mauvais des services, en remettant votre dissertation... »

Tu ne l'as donc pas remise, être sans foi? Ciel! Quel coup de foudre!... Faut-il que ta négligence, ami indigne, vienne m'enlever la récompense la plus méritée?... Comment s'excusera-t-il, le misérable!

« A vous l'avouer franchement, vous m'avez paru avoir fait tout autre chose que ce que demandait l'Aca-

démie. Elle ne demandait pas des recherches sur la signification grammaticale du mot *monade;* sur celui qui le premier en a fait emploi; sur ce qui en est dit dans Xénocrate; sur la question de savoir si les monades de Pythagore sont les atomes de Moscus... Que lui importait ces misères de critique, quand surtout elles vous avaient fait perdre de vue le principal? Comme on aurait facilement pu deviner votre nom, et vous livrer peut-être en butte à des railleries, comme celles que je lisais, il y a peu de jours, sur votre compte, dans un journal savant... »

Qu'est-ce que je lis? Puis-je en croire mes yeux? Ah! maudite lettre! Maudite main que celle qui t'a écrite! (*Il jette la lettre à terre et la foule aux pieds.*)

ANTOINE. Cette pauvre lettre! Il faut pourtant la lire en entier! (*Il la ramasse.*) Voici peut-être le meilleur, monsieur Damis. Où êtes-vous? Tenez, tenez, écoutez!

« Dans un journal savant... On vous nommait un jeune savant en herbe, qui voudrait bien briller partout et dont la rage d'écrire... »

DAMIS. (*Il lui arrache la lettre des mains.*) Damné correspondant!... Voilà le traitement que ta lettre mérite! (*Il la déchire.*) Tu déchires mon cœur, et moi, je déchire tes impertinentes nouvelles. Plût à Dieu que j'en pusse faire autant de tes entrailles! Mais (*A Antoine.*) tu es une misérable et ignorante bête! C'est toi qui es cause de tout!

ANTOINE. Moi, monsieur Damis?

DAMIS. Oui, toi! Combien de temps n'as-tu pas gardé cette lettre dans ta poche!

ANTOINE. Monsieur, ma poche n'a la faculté de lire, ni d'écrire : penseriez-vous par hasard que ma poche l'ait changée?...

DAMIS. Silence!... Puis-je survivre à de tels outrages!... Oh! imbéciles d'Allemands! Oui certaine-

ment, il faut un autre esprit que le vôtre, pour apprécier de telles œuvres que les miennes. Vous resterez éternellement dans les ténèbres de la barbarie, objet de raillerie pour vos spirituels voisins!... Mais dès maintenant, pour me venger de vous, je renie mon nom d'Allemand. Je vais quitter mon ingrate patrie. Père, parents, amis, tous, tous vous êtes indignes que je vous connaisse plus longtemps, parce que vous êtes Allemands; parce que vous faites partie d'un peuple qui expulse de son sein ses plus grands génies. Je suis sûr que la France et l'Angleterre reconnaîtront mes mérites...

ANTOINE. Monsieur Damis, monsieur Damis, vous commencez à vous mettre en fureur. Je ne suis pas en sûreté auprès de vous; je vais appeler quelqu'un.

SCÈNE XVI

CHRYSANDRE, LES PRÉCÉDENTS

DAMIS. Ils sentiront bientôt, ces imbéciles d'Allemands, ce qu'ils auront perdu en moi. Dès demain, je vais tout disposer, pour quitter ce pays abhorré...

ANTOINE. Dieu soit loué qu'il vienne quelqu'un!

CHRYSANDRE. La maudite fille de Lisette! Et toi, (*A Antoine.*) tu es un coquin! Tu auras aussi ta récompense. Me tromper de la sorte! C'est bon... Mon fils, j'ai réfléchi : tu as raison; je ne puis pas te reprendre Juliane. Tu dois la garder.

DAMIS. Encore Juliane? Maintenant que j'ai pris de tout autres résolutions... Cessez ce langage : je n'en veux pas.

CHRYSANDRE. J'aurais tort de m'opposer plus longtemps à ta volonté. Je laisse à chacun sa liberté d'action; et je vois bien que Juliane te plaît...

DAMIS. A moi? Une niaise d'Allemande?

CHRYSANDRE. C'est une fille jolie, vertueuse, loyale : elle te donnera toutes les joies possibles.

DAMIS. Louez-la ou dépréciez-la, à votre gré; cela m'est complétement égal. Je sais me conformer à votre volonté, et votre volonté, est que je ne pense pas à elle.

CHRYSANDRE. Non, non, je ne veux pas que tu puisses te plaindre de ma dureté.

DAMIS. Et moi encore moins, que vous ayez à vous plaindre de mon insoumission.

CHRYSANDRE. Je veux te prouver que tu as un bon père, qui se règle plus sur ton désir que sur le sien propre.

DAMIS. Et moi, je veux vous prouver que vous avez un fils, qui vous rend les respects qu'il vous doit.

CHRYSANDRE. Oui, oui; prends Juliane! Je te donne ma bénédiction.

DAMIS. Non, non, je ne vous irriterai pas à ce point.

CHRYSANDRE. Mais pourquoi donc cette contradiction? C'est par là que tu m'irrites!

DAMIS. Je ne croirai pourtant pas que ce soit sérieusement que, pour la troisième fois, vous ayez changé d'avis.

CHRYSANDRE. Et, pourquoi pas?

DAMIS. Oh! Qu'il en soit ce qu'il voudra! J'ai, moi aussi, changé d'avis, et j'ai pris la ferme résolution de ne point me marier. Il faut que je me mette en voyage; et le plus tôt, ce sera le mieux.

CHRYSANDRE. Quoi? Tu veux, sans ma permission, courir le monde?

ANTOINE. C'est amusant! Il manque ici quelqu'un au trio, et je m'en vais tout de suite le chercher. Damis ne veut pas de Juliane, peut-être Valère l'attrappera-t-il au vol. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII

CHRYSANDRE, DAMIS

DAMIS. Oui, oui, dans deux fois vingt-quatre heures, je serai en route.

CHRYSANDRE. Mais qu'est-ce qui t'a donc passé par la tête?

DAMIS. Depuis très longtemps, je suis las de l'Allemagne; de ce pays septentrional de la rusticité et de la bêtise, où tous les éléments s'opposent à ce qu'on soit sage, où, tous les cent ans à peine, naît un génie de ma valeur...

CHRYSANDRE. As-tu oublié que l'Allemagne est ta patrie?

DAMIS. Qu'est-ce que la patrie?

CHRYSANDRE. Misérable! que ne dis-tu plutôt : qu'est-ce qu'une mère? Mais je veux te l'apprendre : il faut que tu épouses Juliane, tu lui as donné ta parole et elle t'a donné la sienne.

DAMIS. Elle a maintenant retiré sa parole, comme moi, la mienne; donc...

CHRYSANDRE. Donc!... donc!... Pour conclure en deux mots; crois-tu que je sois capable de te déshériter, si tu ne m'obéis pas?

DAMIS. Faites ce que vous voudrez. Mais, si j'ose vous en prier, laissez-moi seul. Avant de partir, il faut que je mette en état deux écrits que, par compassion, je veux encore laisser à mes compatriotes. Je vous en prie encore une fois, laissez-moi...

CHRYSANDRE. Est-ce plutôt que tu veux me mettre à la porte?

SCÈNE XVIII

VALÈRE, ANTOINE, LES PRÉCÉDENTS

VALÈRE. Comment, Damis? Est-il vrai que vous soyez revenu à vous?... Que vous renonciez à Juliane?

CHRYSANDRE. Ah! monsieur Valère, vous ne pouviez arriver plus à propos. Soutenez-le dans sa révolte... En vérité? Vous méritez bien que je me range à vos désirs. Avoir voulu me tromper d'une si indigne façon!... Mon fils, ne me résiste pas plus longtemps, ou...

DAMIS. Vos menaces ne servent à rien. Je vais me manifester aux pays étrangers, qui ont sur moi autant de droits que la patrie. Et vous n'exigez sans doute pas que j'y promène avec moi une femme?

VALÈRE. Damis a raison de se décider à voyager. Rien, dans sa situation, ne peut lui être plus utile. Laissez-le faire à sa guise, et laissez-moi Juliane que vous m'avez si solennellement promise.

CHRYSANDRE. Que parlez-vous de promesse? Celui qu'on trompe n'est pas obligé à tenir sa promesse.

VALÈRE. Je vous ai fait serment déjà que c'est Lisette seule qui a voulu vous jouer ce tour, sans que nous sussions rien du document... Quel bonheur c'eût été pour nous, que ce document ne vît jamais le jour! Sa découverte est pour Juliane le plus cruel bonheur qu'elle pût trouver. Avec quelle joie elle vous en ferait le sacrifice, pour acquérir à ce prix la liberté de son cœur!

CHRYSANDRE. En faire le sacrifice! monsieur Valère, songez à ce que cela signifierait. Nous autres, gens de commerce, nous prenons les gens au mot.

VALÈRE. Oh! faites-le aussi dans cette circonstance. C'est avec joie que Juliane vous abandonne le document. Commencez le procès, si vous voulez : le bénéfice vous en appartiendra tout entier. Juliane considère cela comme une faible marque de sa reconnaissance. Elle croit encore vous être redevable de bien davantage...

CHRYSANDRE. Allons, allons, elle m'a toujours jusqu'ici témoigné beaucoup de reconnaissance... Mais vous, comme son futur mari, que diriez-vous donc de cet acte de reconnaissance?

VALÈRE. Pensez mieux de moi. J'ai aimé Juliane, lorsqu'elle n'avait rien à espérer. Je l'aime encore sans la moindre pensée d'intérêt. Et, je vous le demande, quel cadeau est-ce faire à un honnête homme que celui d'un lourd procès?

CHRYSANDRE. Valère, parlez-vous sérieusement?

VALÈRE. Demandez encore plus que ce document : la moitié de ma fortune est à vous.

CHRYSANDRE. Dieu me garde de prétendre à un fenin de votre fortune! Ne me prenez pas pour un homme si intéressé... Nous sommes bons amis, et c'est comme autrefois : Juliane est à vous! Et si le document doit être mien; elle n'en doit que plus être vôtre.

VALÈRE. Venez, monsieur Chrysandre, lui confirmer vous-même cette nouvelle. Combien il lui sera agréable de pouvoir faire ainsi notre bonheur à tous deux!

CHRYSANDRE. Si c'est ainsi, Damis; je te permets de partir aujourd'hui même. Et je remercierai Dieu d'être de nouveau délivré d'un fou tel que toi.

DAMIS. Allez seulement, et laissez-moi seul.

VALÈRE. Damis, malgré tout, j'ai à vous remercier de mon bonheur. Je le fais avec la plus sincère amitié, quoique je sache que je ne suis pas la cause de votre changement d'avis.

DAMIS. Quelle en est la vraie cause?... (*A Antoine.*) Damné coquin, n'as-tu pu tenir ta langue?... Laissez-moi, Valère... (*Tandis que Chrysandre et Valère veulent s'en aller, Antoine retient Valère.*)

ANTOINE. (*Bas.*) Pas si vite! Et la dot de Lisette, monsieur Valère? Et...

VALÈRE. Sois sans inquiétude; je tiendrai plus que je n'ai promis.

ANTOINE. Saute, marquis! Le pigeon est pris.

SCÈNE DERNIÈRE

DAMIS à son bureau, ANTOINE

ANTOINE. J'ai encore un mot à vous dire, monsieur Damis.

DAMIS. Et?...

ANTOINE. Vous allez voyager?...

DAMIS. Au fait! Voilà déjà plus d'un mot...

ANTOINE. Or donc! Mon congé.

DAMIS. Ton congé? T'imagines-tu peut-être que je veuille me charger d'un âne bâté tel que toi?

ANTOINE. Non? Donc, j'ai mon congé? Dieu soit loué, Je vais donc aussi vous donner le vôtre, qui consistera dans une petite leçon. Il y a maintenant plus de trois ans que je vous sers, que je suis témoin de vos folies, et que je m'y associe assez bêtement, parce que je sais qu'un domestique, quelle que soit la bêtise de son maître...

DAMIS. Insolent nigaud! Sortiras-tu d'ici?

ANTOINE. Or donc! Celui qui ne veut pas de conseils, est incurable. Restez toute votre vie le savant monsieur Damis! (*Il sort.*)

DAMIS. Va, te dis-je, ou... (*Il lui lance son livre à la tête; le rideau baisse.*)

FIN DU JEUNE SAVANT

LE MISOGYNE

PERSONNAGES

WUMSHAETER, le misogyne.
LAURA, sa fille.
VALÈRE, son fils.
HILARIA, en habits d'homme, sous le nom de LÉLIO.
LÉANDRE, amant de Laura.
SOLBIST, avocat.
LISETTE.

LE MISOGYNE [1]

COMÉDIE EN TROIS ACTES

1748

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

WUMSHAETER, LISETTE

WUMSHAETER. Où vais-je maintenant trouver le coquin? Jean !... Jean !... Les maudites femmes !... Les femmes m'ont jeté dans un procès, et ce procès me mettra au tombeau avant l'heure. Qui sait pourquoi M. Solbist a l'intention de venir chez moi? Je grille d'impatience. Pourvu que ce ne soit pas de nouveau quelque sentence fâcheuse!... Jean!... Il aurait mieux valu pour moi me perdre trois fois que de me marier trois fois!... Jean, n'entends-tu pas?

LISETTE. (*Venant.*) Qu'avez-vous à ordonner?

WUMSHAETER. Que veux-tu? Est-ce toi que j'appelle?

LISETTE. Jean est sorti; qu'y a-t-il à faire? Ne puis-je le remplacer?

WUMSHAETER. Je ne veux pas être servi par toi.

(1) Le mot *misogyne* est la contre-partie du mot misanthrope. Il signifie un homme qui a pris en haine toutes les femmes.

Combien de fois ne t'ai-je pas déjà dit de m'épargner le déplaisir de te voir? Reste où tu dois, à la cuisine ou près de ma fille... Jean!

LISETTE. Vous entendez bien qu'il n'est pas là.

WUMSHAETER. Qui est-ce qui lui permet donc de sortir, quand j'ai besoin de lui?... Jean!

LISETTE. Jean! Jean! Jean!

WUMSHAETER. Eh bien, pourquoi cries-tu?

LISETTE. Parce que, si vous appelez tout seul, on ne vous entendra pas à plus de trois rues d'ici.

WUMSHAETER. Fi, la malotrue!

LISETTE. Cela m'est égal! C'est bon à faire devant les crapauds et non devant les hommes.

WUMSHAETER. Eh bien!... Dès lors que toi et tes pareilles vous vous comptez au nombre des hommes, il me prend envie de quereller le Ciel d'avoir fait de moi un homme.

LISETTE. Querellez! Peut-être se repent-il déjà de n'avoir pas fait de vous une bûche.

WUMSHAETER. File de devant mes yeux!

LISETTE. A vos ordres.

WUMSHAETER. Et promptement, ou je quitterai la partie.

LISETTE. Je vais avoir l'honneur de vous obéir.

WUMSHAETER. C'est à rendre furieux...

LISETTE. (*A part.*) Il est déjà fou.

WUMSHAETER. Monsieur Solbist, mon avocat, n'est-il pas encore venu?

LISETTE. Jean vous le dira.

WUMSHAETER. Mon fils est-il sorti?

LISETTE. Demandez-le à votre Jean.

WUMSHAETER. Est-ce là une réponse à ma question? M. Solbist n'est-il pas encore venu? Je veux le savoir.

LISETTE. Vous ne voulez pas être servi par moi.

WUMSHAETER. Réponds, te dis-je.

LISETTE. Ma place est à la cuisine.

WUMSHAETER. Reste là, et commence par répondre.

LISETTE. Je n'ai affaire qu'à votre fille.

WUMSHAETER. Réponds, M. Solbist est-il?...

LISETTE. Je veux vous épargner le déplaisir de me voir. (*Elle sort.*)

SCÈNE II

WUMSHAETER, VALÈRE

WUMSHAETER. Quelle créature! — Je vais aujourd'hui même expulser de chez moi toutes ces femelles, même ma fille... Elle ira où elle voudra... Tu arrives à propos, mon fils, je viens à l'instant de te demander.

VALÈRE. Quel bonheur ce serait pour moi de pouvoir espérer que vous ayez accueilli avec tant de prévenance mes prières! Oserais-je me flatter que vous m'accordiez enfin le consentement que j'ai si souvent sollicité de vous?

WUMSHAETER. Oh! Tu recommences à parler de cette irritante affaire. N'afflige donc pas ainsi ton vieux père, qui t'a jusqu'à ce jour considéré comme l'unique consolation de sa vieillesse. Nous avons du temps devant nous.

VALÈRE. Non, mon très cher père, nous n'avons plus de temps devant nous. J'ai reçu ce matin des lettres qui me rappellent au plus tôt.

WUMSHAETER. Eh bien, voyage à la garde de Dieu; seulement suis mon conseil, ne te marie pas : je t'aime trop pour consentir à ton malheur.

VALÈRE. A mon malheur! Quelle différence dans nos pensées sur le bonheur et sur le malheur! Je considérerais comme le malheur le plus grand pour moi, d'être plus longtemps privé d'une personne qui est à mes yeux la chose la plus précieuse du monde. Et vous...

WUMSHAETER. Et moi, comme le dernier des malheurs de te voir céder à ton aveugle passion; de te voir estimer une femelle, la chose la plus précieuse du monde! Une femelle! Ce n'est que le manque d'expérience qui peut t'excuser. Écoute, me considères-tu comme un bon père?

VALÈRE. Il me faudra donc regretter qu'en cela mon obéissance...

WUMSHAETER. Tu as raison de t'en rapporter à ton obéissance. D'ailleurs t'es-tu jamais repenti de m'avoir obéi?

VALÈRE. Jamais, jusqu'à présent; mais...

WUMSHAETER. Mais tu craindrais, dans cette circonstance, d'avoir à te repentir de suivre mon conseil; n'est-ce pas? Cependant; aussi vrai que je suis ton bon père, et que je réunis à mon affection paternelle la connaissance de la vie et l'expérience, tes craintes sont injustes. On croit un malheureux que la tempête et les ondes ont jeté à la rive, quand il nous raconte les horreurs du naufrage; et qui est prudent, apprend par son récit combien il faut peu se fier à la mer trompeuse. Tout ce qu'un tel malheureux a éprouvé sur les flots, je l'ai éprouvé dans mes trois mariages; et cependant tu ne veux pas profiter de mon expérience? A ton âge, j'étais tout aussi ardent, tout aussi irréfléchi. Je vis une jeune fille aux joues vermeilles, je l'aperçus et je résolus d'en faire ma femme. Elle était pauvre...

VALÈRE. Oh! monsieur mon père, épargnez-moi un nouveau récit de vos aventures. Je les ai déjà si souvent entendues...

WUMSHAETER. Et cela ne t'a pas encore corrigé?... Elle était pauvre et je ne possédais guère plus. Or, représente-toi que de chagrins, de soucis et de peines se prépare un commerçant, comme moi alors, qui commence, les mains vides.

VALÈRE. Mais ma fiancée n'est rien moins que pauvre.

WUMSHAETER. Écoute-moi seulement. De mes parents, dans ces pénibles circonstances, je n'avais à attendre aucun secours. Pourquoi ? Parce qu'ils m'avaient proposé en mariage une vieille veuve riche; ce qui m'aurait tout d'un coup mis en pied pour mon commerce. Je les avais irrités, en me coiffant d'un beau visage et en préférant les joies de l'amour au bonheur de la vie.

VALÈRE. Mais mon mariage peut me donner les deux...

WUMSHAETER. Patience! Le pis de l'affaire, c'est que je l'aimais si aveuglément que, pour elle, je me jetais dans toutes les dépenses possibles. Sa parure excessive m'occasionnait un nombre infini de dettes...

VALÈRE. Dispensez-vous en ce moment, monsieur mon père, de ce récit superflu, et dites-moi en deux mots si je puis espérer...

WUMSHAETER. Ce n'est que pour ton bien que je te le fais... Crois-tu que j'aurais pu sortir de tant de dettes, si le Ciel n'avait pas eu, au bout d'une année, la miséricorde de m'enlever la source de ma ruine? Elle mourut et elle avait à peine fermé les yeux que les écailles tombèrent des miens. Je devais à Dieu et au diable. Et songe quelle fut ma fureur quand, après sa mort, j'appris ses maudites infidélités. Mes dettes commencèrent à me devenir deux fois plus lourdes, quand je vis que c'était pour l'amour d'une indigne, pour le plaisir d'une damnée hypocrite, que je les avais contractées. Et es-tu sûr, mon fils, qu'il ne t'en arrive pas autant?

VALÈRE. Quant à ceci, j'en puis jurer aussi sûrement, que je suis convaincu de l'amour de mon Hilaria. Son âme est beaucoup trop noble; son cœur est beaucoup trop sincère...

WUMSHAETER. Bien, bien, je ne veux point entendre de poème élogieux sur une sirène qui sait si habilement maintenir sous l'eau ses vilaines écailles. Si tu n'étais pas mon fils, je rirais de bon cœur de ta simplicité. Au fait, tu as-là de très heureuses garanties de devenir un bonhomme : une âme noble, un cœur sincère dans un corps de femme! Et, comme tu le disais, dans un beau corps de femme. En fin de compte pourtant, beauté ou laideur, cela revient au même. La beauté rencontrera partout des amateurs et des ravisseurs de ton honneur, la laideur en chercherait partout. Que répondras-tu à cela?

VALÈRE. Deux choses : ou il n'est pas certain que

toutes les femmes aient aussi peu de fidélité, et, dans ce cas, je suis sûr que mon Hilaria est parmi les exceptions ; ou il est certain qu'une femme fidèle n'est qu'un phénomène de l'imagination, qui jamais n'a existé, et jamais n'existera en réalité, et, dans ce cas, il ne m'arrivera pas plus mal qu'aux autres...

WUMSHAETER. Fi! fi! Tu devrais rougir! mais tu plaisantes?...

VALÈRE. En vérité, non. Une femme, en supposant qu'elle soit un mal incontestable, n'en est pas moins un mal nécessaire.

SCÈNE III

LÉLIO, LES PRÉCÉDENTS

WUMSHAETER. Oui, c'est notre folie qui le rend nécessaire. Mais avec quel plaisir je songerais que j'ai été fou, si tû pouvais ainsi l'être d'autant moins! Peut-être est-il encore possible que mes malheurs t'inspirent de bonnes réflexions. Écoute seulement : comme ma première femme était morte, je tentai une seconde épreuve avec une femme riche et d'un certain âge déjà...

VALÈRE. Venez, Lélio, venez; aidez-moi à supplier mon père de ne pas mettre obstacle plus longtemps à mon bonheur.

WUMSHAETER. Venez, monsieur Lélio; venez! Mon fils est repris de son attaque de mariage. Aidez-moi à le remettre à la raison.

LÉLIO. Oh! Valère, rougissez-en donc une bonne fois, et donnez accueil au bon sens. Vous l'avez certes assez souvent entendu dire à monsieur votre père, que le mariage est une affaire ridicule et insensée. Vous devriez, je pense, être convaincu. Un homme qui a tâté du mariage avec trois femmes peut finir par croire que toutes les femmes... sont femmes.

VALÈRE. Est-ce ainsi que vous prenez mon parti? Votre sœur vous sera très reconnaissante.

LÉLIO. Je prends votre parti plus que vous ne pensez, et ma sœur, si elle était là, ne parlerait pas elle-même autrement.

WUMSHAETER. Oui, je le crois aussi. Car, s'il est vrai que les femmes possèdent encore quelque apparence de bon sens, elles doivent nécessairement être convaincues de leur propre abomination. Elle est claire comme le jour, et si tu ne peux pas la voir, c'est que l'amour t'a mis une taie sur les yeux.

LÉLIO. Oh! monsieur, vous parlez comme la raison même. Depuis le peu de temps que je suis près de vous, vous m'avez entièrement converti. Auparavant, la femme ne m'était pas non plus par trop indifférente; mais à présent... oui, je suis digne d'être votre fils. Monsieur Wumshaeter, je voudrais faire multiplier énormément la famille des ennemis des femmes. Il faudrait que mes fils fussent tous tels que moi.

VALÈRE. A la bonne heure : au moins de tels ennemis des femmes ne laisseraient pas le monde se dépeupler.

LÉLIO. Le laisser se dépeupler serait du reste assez niais. Car alors aussi les ennemis des femmes disparaîtraient. Non, non, Valère, il faut songer autant que possible à la conservation d'hommes aussi parfaits. N'est-ce pas?

WUMSHAETER. Vous êtes dans le vrai. Certes, je verrais avec plaisir que mon fils eût d'autres idées là-dessus. Je suis certain qu'on ne trouvera pas qu'il lui manque rien, pour... Mais faut-il, en vue d'une postérité incertaine, faire le malheur de sa vie? C'est là une trop piètre joie d'avoir des enfants, s'il faut avoir avec eux autant de soucis que j'en ai. Tu vois, mon fils, combien je prends à cœur ta situation. Compense donc par ton obéissance les chagrins que ta mère m'a causés.

LÉLIO. Ce devait être une très mauvaise femme?

WUMSHAETER. Comme toutes les femmes, mon cher

Lélio. Je ne vous ai pas encore raconté l'histoire de ma vie? Elle est émouvante à entendre.

VALÈRE. Oh! épargnez-la lui. Il l'a entendue plus de dix fois déjà.

LÉLIO. Moi, Valère? Vous vous trompez. Veuillez la conter, monsieur Wumshaeter, je vous en prie. Je suis sûr d'en beaucoup tirer profit pour mon instruction.

WUMSHAETER. Avec plaisir. Oh! mon fils, quand seras-tu donc aussi plein de bon sens? Ecoutez... J'ai eu trois femmes...

LÉLIO. Trois femmes?

VALÈRE. Ne le saviez-vous pas?

LÉLIO. (*A Valère.*) Silence!... Trois femmes! Vous devez alors posséder un vrai trésor de l'expérience la plus variée. Je ne m'étonne que d'une chose, c'est que vous ayez cependant pu trois fois surmonter votre haine pour les femmes.

WUMSHAETER. On ne devient jamais sage de soi-même. Mais j'aurais eu un père, comme mon fils en a un en moi, un père qui par son exemple aurait pu me tenir à l'écart de la pente de la perdition... Certainement, mon fils, tu ne méritais pas un tel père!...

LÉLIO. Oh! dites-moi donc avant tout, laquelle de vos trois mauvaises femmes était la mère de Valère; était-ce la meilleure?

WUMSHAETER. La meilleure?

LÉLIO. Des mauvaises, veux-je dire.

WUMSHAETER. La meilleure des mauvaises? La plus mauvaise, cher Lélio, de toutes la plus mauvaise.

LÉLIO. Eh! elle ne ressemblait alors en rien à votre fils? Oh! la mère dégénérée!

VALÈRE. Pourquoi voulez-vous me tourmenter, Lélio? J'aime mon père, mais j'ai aussi aimé ma mère. C'est déchirer mon cœur que de ne pas la laisser reposer en paix dans sa tombe.

WUMSHAETER. Mon fils, puisque c'est ainsi que tu le prends, bien, bien... Je vous raconterai cela plus tard, monsieur Lélio, quand nous serons seuls. Il est impos-

sible de s'imaginer quel entêtement, quelle irritabilité...

VALÈRE. Vous le lui raconterez, quand vous serez seuls. Je m'en vais.

WUMSHAETER. Bien, bien, reste-là. J'aime mieux ne plus rien dire. Je n'aurais pourtant jamais pu croire que l'on fût tellement prévenu pour une mère. Mère par-ci, mère par-là ; ce n'en reste pas moins une femme dont il faut détester les fautes, si l'on ne veut pas en accepter la responsabilité. C'est bon... Pour en revenir à ton mariage ; tu me promets donc de ne pas te marier?

VALÈRE. Comment vous le promettrais-je? Supposons que je pusse réprimer la passion qui me domine à présent ; les besoins du ménage ne m'en obligeraient pas moins à me chercher une aide.

WUMSHAETER. Oh ! si ce n'est qu'une aide qu'il te faut dans ton ménage, je vais te donner un bon conseil. Ecoute : prends avec toi ta sœur. Elle est assez entendue pour tenir une maison, et, de cette façon, je serai débarrassé d'une charge qui me pèse depuis longtemps.

VALÈRE. Et je ferais ainsi obstacle au bonheur de ma sœur.

WUMSHAETER. Tu es étonnant ! A quel bonheur ferais-tu donc obstacle? On ne se l'arrachera pas ; et que tu l'emmènes ou non, elle ne trouvera aucun mariage qui nous plaise en même temps, à moi et à elle. Car, que je la laisse tromper un brave et honnête homme, impossible. Je ne veux faire le malheur de personne, j'entends de personne que j'estimerais. Quant à un homme de rien, auquel je l'accorderais avec joie ; pour le prendre, elle est elle-même trop fière.

LÉLIO. Mais, monsieur Wumshaeter, vous ne songez donc pas que ce me serait très préjudiciable que Valère emmenât sa sœur. Laura est gaie et jolie, et, ce qui est sa plus éminente qualité, elle est la fille d'un homme que j'ai résolu de prendre en tout pour modèle. La haine des femmes n'a pas encore jeté dans mon cœur de trop profondes racines. Combien ne pourrais-je pas

facilement en arriver, je ne dis pas à l'épouser : cela pourrait être encore le moindre dommage, mais, — que le Ciel détourne de moi ce malheur ! — mais à l'aimer. Ensuite bonjour pour la haine des femmes ! Et peut-être ne reviendrais-je à moi qu'après beaucoup de malheurs et à votre âge.

WUMSHAETER. Dieu vous garde d'un tel accident !... Mais ayez plus de confiance en vous, monsieur Lélio, pour cela vous êtes trop prudent. Comme je te l'ai dit, mon fils, renonce à tes projets : ta sœur ira avec toi. Je vais le lui dire. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

LÉLIO, VALÈRE

VALÈRE. Chère Hilaria, quels moyens employer encore ? Vous voyez...

LÉLIO. Je vois que vous n'avez pas assez de patience, Valère...

VALÈRE. Pas assez de patience ? N'y a-t-il pas huit jours que nous sommes ici ? Pourquoi ai-je eu la faiblesse de ne pas forcer la main à mon père ? Pourquoi Hilaria a-t-elle eu tant d'égards pour sa vieillesse grondeuse ? L'idée que vous avez eue de gagner d'abord son affection sous un costume d'homme et sous le nom de votre frère, était l'idée la plus sensée du monde, l'idée qui nous permettait d'arriver le plus vite à nos fins. Et cependant elle ne nous sera d'aucun secours.

LÉLIO. Ne dites pas cela : car je crois notre affaire en bon chemin. N'ai-je pas conquis sous le nom de Lélio, son amitié et sa confiance ?

VALÈRE. Cela n'a rien de miraculeux. Vous lui dites oui sur tout également.

LÉLIO Ne dois-je donc pas le faire ?

VALÈRE. Si, mais moins sérieusement. Au lieu de lui ôter ses absurdes opinions, vous n'avez fait que l'y confirmer. Il est impossible que cela réussisse !...

Encore un mot, ma très chère Hilaria : à l'endroit de ma sœur, vous poussez la mascarade beaucoup trop loin.

LÉLIO. Mais ce ne seront jamais que des ombres chinoises ; et aussitôt qu'elle apprendra qui je suis, tout se dissipera.

VALÈRE. Pourvu qu'elle ne l'apprenne pas trop tard. Je sais bien que vous semblez ici un homme, et que vous ne pouviez vous défendre de lui dire quelques douceurs. Mais vous auriez dû lui dire ces douceurs aussi froidement que possible, afin de ne pas produire un effet sérieux sur son cœur. Mon père vient d'aller lui signifier qu'elle voyagerait avec nous. Songez, pour parler de cette décision, que c'est porter l'eau à son moulin. Pous nous, cela ne peut pas la perdre, mais pour un autre, cela le peut d'autant plus.

LÉLIO. Je sais ce que vous voulez dire : Léandre...

VALÈRE. Léandre est depuis longtemps en très bonne intelligence avec elle ; et, si ce n'était le procès où il est engagé avec notre père, et la crainte d'essuyer un injurieux refus, il aurait demandé sa main. Mais enfin le serviable M. Solbist a pris sur lui de le rassurer au sujet de cette crainte. Il s'est offert à être son intermédiaire, et la tournure qu'il veut donner à sa demande serait la plus folle du monde, s'il n'avait pas affaire à un homme dont la folie ne saurait être que follement attaquée.

LÉLIO. Voilà un joli portrait de votre père.

VALÈRE. Il me paraît assez qu'en ceci il n'est pas possible de penser de lui autrement !... Veuillez seulement, ma belle Hilaria, rentrer un peu en vous-même. Soyez indifférente vis-à-vis de ma sœur, afin que Léandre ne puisse pas voir en vous un rival qui lui fasse tort sans pouvoir finalement profiter de l'avantage qu'il acquerrait. Il faut aussi chercher à intéresser plus mon père à la personne que vous êtes en réalité, qu'à celle que vous semblez être. Il faut commencer à combattre son caprice et au moins profiter de l'influence que vous avez acquise sur lui, pour l'amener à consi-

dérer Hilaria comme la seule personne de son sexe qui mérite de faire exception à sa haine. Il faut...

LÉLIO. Il ne faut pas toujours dire : Il faut... Vous promettez, mon cher Valère, de devenir un mari légèrement impérieux. Ne me donnez donc pas à chaque instant l'envie de cesser la comédie que j'ai entreprise de mon plein gré.

VALÈRE. Je voudrais vous voir songer à la cesser. Mais vous ne songez qu'à la continuer, vous embrouillez de plus en plus l'écheveau, et à la fin vous l'aurez tellement embrouillé, qu'il ne se pourra plus débrouiller.

LÉLIO. Eh bien, s'il ne se peut plus débrouiller, nous ferons comme les mauvais auteurs comiques, nous le couperons.

VALÈRE. Et nous seront sifflés comme de mauvais auteurs comiques.

LÉLIO. Soit!

VALÈRE. Combien votre indifférence me torture, Hilaria!

LÉLIO. Cela devient trop sérieux, Valère! Au fond je ne suis pas si indifférente; et pour vous en convaincre : — allons! — je vais, aujourd'hui même, faire dans l'intérêt de notre plan, une démarche que je ne croyais pas encore avoir assez préparée. Nous ferons comparaître Hilaria, et nous verrons les chances qu'elle aura sous sa forme véritable.

VALÈRE. Vous me ravissez... Oui, très chère Hilaria, nous ne pouvons trop nous hâter, pour connaître notre sort. Si cela ne réussit pas, au moins aurons-nous fait tout ce qui était en notre pouvoir; et je prendrai enfin sur ma conscience d'affronter un père bizarre. Je vous posséderai, coûte que coûte. Quel sera mon bonheur quand je pourrai me glorifier publiquement de la possession de cette main!... (*Il lui baise la main.*)

SCÈNE V

WUMSHAETER, LES PRÉCÉDENTS

WUMSHAETER. (*Voyant Valère baiser la main d'Hilaria.*) Eh! Eh! mon fils, en agis-tu donc avec le frère de ta fiancée, comme si c'était ta fiancée elle-même? Eh! comme te voilà saisi de frayeur!

LÉLIO. Il s'oublie souvent, ce bon Valère... Mais savez-vous d'où cela vient?

WUMSHAETER. Comment le saurais-je? — Entre parenthèses, mon fils, c'est arrangé : ta sœur partira avec toi. Elle a été plus enchantée de ma proposition que je ne l'aurais cru. — Mais maintenant, monsieur Lélio, vous vouliez me dire d'où cela vient?

LÉLIO. (*Bas à Valère.*) Attention, Valère; nous allons en ce moment amener avec adresse le moyen convenu.

WUMSHAETER. Eh bien? Votre idée là-dessus, monsieur Lélio?

LÉLIO. Vous avez surpris l'ardent Valère dans un enthousiasme un peu trop tendre pour une masculine amitié. On s'imaginerait, on serait convaincu qu'il me prenait pour ma sœur... Que votre esprit est pénétrant, monsieur Wumshaeter! Vous l'avez deviné. Dans l'ivresse de sa passion, il me prend souvent en effet pour elle. Mais il faut lui pardonner ce quiproquo, parce que, ma sœur et moi, nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau. Chaque fois qu'il me regarde de près, il croit la voir elle-même et ne peut s'empêcher de me faire quelques-unes des respectueuses caresses qu'il est accoutumé à lui faire!

WUMSHAETER. C'est inepte.

LÉLIO. Il y en a beaucoup de son espèce qui sont encore plus ineptes. Je connais un certain Lidio qui ne se conduit pas autrement, avec un bouquet desséché que son amante a porté sur son sein, que si ce bouquet

était son amante elle-même. Il lui parle tout le jour, il le baise, il s'agenouille devant.

WUMSHAETER. Et il n'est pas encore enfermé dans une maison d'aliénés? Mon fils, mon fils, que l'exemple des autres vous rende donc sage et vous fasse réprimer votre amour, autant qu'il est nécessaire de le réprimer. Songez-y donc, s'entretenir avec un bouquet, s'agenouiller devant!... Les effets de la morsure d'un chien enragé seraient-ils plus terribles?

LÉLIO. Certes non. Mais pour en revenir à ma sœur...

WUMSHAETER. Qui vous ressemble tant? Jusqu'à quel point vous ressemble-t-elle bien? On peut sans doute à peu près reconnaître que vous êtes tous deux de la même famille?

LÉLIO. Ce ne serait rien; dans notre enfance, nos parents eux-mêmes ne pouvaient pas nous distinguer, quand par plaisanterie nous échangions nos vêtements.

VALÈRE. Songez-vous maintenant, monsieur mon cher père, que, s'il est vrai, comme vous l'avez souvent dit vous-même, que vous soyez gagné par l'extérieur de monsieur Lélio, par sa physionomie, par son air, par le feu modeste de ses regards, par sa démarche, par la valeur intime de son âme, par son esprit, par sa vertu, et par toutes les qualités que vous prisez en lui ; songez-vous, dis-je, qu'on peut bien avoir été gagné aussi par le même extérieur, chez son aimable sœur, par la même physionomie, par le même air, par les mêmes regards, par la même démarche? Non, certes.

WUMSHAETER. Si, certes. Tu ne me forceras pas à te prouver amplement, puisque je ne puis nullement éclaircir le fait, qu'il est impossible que sa sœur lui ressemble autant que vous le dites?

LÉLIO. Vous lui prouverez mieux l'un, monsieur Wumshaeter, que vous ne niez l'autre. Car d'ailleurs aujourd'hui même, peut-être pourrez-vous la voir de vos yeux.

WUMSHAETER. Comment cela?

LÉLIO. Valère ne vous a-t-il pas encore dit qu'il attend ma sœur aujourd'hui?

WUMSHAETER. Comment? Elle va venir elle-même? Malgré la haute estime où je vous tiens, monsieur Lélio, je vous dirai franchement que je ne suis pas curieux le moins du monde de faire la connaissance de votre ressemblance féminine.

VALÈRE. Et c'est justement parce que je le savais, monsieur mon père, que je ne vous ai encore rien dit jusqu'ici de son arrivée. J'ose espérer pourtant, avoir le plaisir de vous la présenter.

WUMSHAETER. Pourvu toutefois que tu ne désires pas que je la reçoive comme une future belle-fille.

VALÈRE. Mais comme la sœur de Lélio?

WUMSHAETER. C'est selon que je la trouverai... Eh bien, Laura, que veux-tu?...

SCÈNE VI

LAURA, LES PRÉCÉDENTS

LAURA. Merci encore une fois, mon très cher père, de ce que vous voulez bien avoir la bonté de me donner à mon frère.

WUMSHAETER. Soit!

LAURA. Votre tendresse paternelle a été au devant de mon désir.

WUMSHAETER. Silence donc!...

LAURA. J'allais moi-même vous le demander.

WUMSHAETER. Qu'est-ce que cela me fait?

LAURA. Seulement, j'ignorais comment vous présenter ma demande avec le plus de circonspection possible. Je craignais...

WUMSHAETER. Je craignais, et moi, je crains d'avoir à regretter que ton bavardage t'enroue.

LAURA. Je craignais, dis-je, que vous n'attribuiez à une cause erronée mon désir violent de vivre auprès de mon frère...

WUMSHAETER. N'as-tu pas encore fini?

LAURA. Peut-être à une coupable lassitude de demeurer plus longtemps auprès de vous...

WUMSHAETER. Je vais te faire fermer la bouche.

LAURA. Mais je vous assure...

WUMSHAETER. Ah ! de vrai, un cheval qui prend le mors aux dents est plus facile à arrêter que le bavardage d'une telle coquine... Sache donc que dans tout cela je n'ai pas le moins du monde songé à toi. Je te donne à ton frère, pour que tu tiennes la maison de ton frère, et pour que je sois moi-même débarrassé de toi. Mais que cela te soit agréable ou désagréable, cela m'importe peu.

LAURA. J'entends bien, monsieur mon père, que vous ne diminuez et ne rendez équivoque votre bienfait, qu'afin de me dispenser d'un remercîment formel... Mais toi, mon frère...

WUMSHAETER. Oui, oui, elle se tait : ce qui veut dire qu'elle recommence à bavarder avec un autre.

LAURA. J'espère que tu ne me prends pas à contre cœur.

VALÈRE. Ma chère sœur...

LAURA. Bien, bien, tu peux te dispenser de m'en assurer. Je sais que tu m'aimes. Avec quel plaisir je vivrai dans ta société, dont il m'a fallu pendant tant d'années me passer !

VALÈRE. Il m'est impossible d'exiger de toi d'échanger, à cause de moi, contre un lieu qui t'est tout à fait étranger, une ville que tu aimes, où tu as tant d'amis et d'adorateurs.

WUMSHAETER. Mais, moi, je l'exige d'elle. Je ne suppose donc pas que vous allez vous faire mutuellement des difficultés.

LAURA. Entends-tu?... Et que veux-tu dire avec ta ville étrangère? Ne t'y aurai-je pas? Lélio n'y sera-t-il pas? N'y trouverai-je pas son excellente sœur? (*A Lélio.*) Permettez-moi, monsieur...

WUMSHAETER. Je pensais bien que son bavardage ferait le tour.

LAURA. Permettez-moi de considérer d'avance votre

sœur comme mon amie. Elle ne posséderait que la moitié des perfections de son frère, que je la dois aimer autant que j'estime celui-ci.

WUMSHAETER. Eh bien? Je crois vraiment que tu oses dire des flatteries à des honnêtes gens... Cela me fait de la peine, monsieur Lélio, que cette sotte vous fasse rougir.

VALÈRE. (*Bas, à Lélio.*) Ne lui répondez pas d'une manière trop obligeante...

LÉLIO. Aimable Laura...

VALÈRE. (*Bas, à Lélio.*) Pas d'une manière trop obligeante, vous dis-je...

LÉLIO. Belle Laura...

VALÈRE. (*Bas, à Lélio.*) Faites donc attention.

LÉLIO. Mademoiselle...

WUMSHAETER. (*A Laura.*) Là, vois un peu comme tu l'as embrouillé. Mais c'est une preuve de son esprit; car, plus un homme a d'esprit moins il peut se tirer de vos cris d'oison et de votre galimatias... Venez, Lélio, faire un tour de jardin, plutôt que de rester plus longtemps avec cette femme. Ne nous suis pas! Mais toi, Valère, tu peux nous accompagner. (*Lélio salue Laura.*) Eh! qu'est-ce? Vous feriez-vous conscience de lui tourner le dos sans salutations? (*Laura rend le salut.*) Et toi, vermine, laisse tes révérences, te dis-je, ou... La maudite racaille! Quand la langue est fatiguée, viennent les grimaces.

VALÈRE. Je vous suis. (*Wumshaeter et Lélio sortent.*)

SCÈNE VII

VALÈRE, LAURA

VALÈRE. Eh bien, ma sœur, dis-moi un peu ce que je dois penser de toi?

LAURA. Dis-moi d'abord ce que je dois penser de ton Lélio.

VALÈRE. Tu es vraiment résolue à partir avec moi?

LAURA. Qui aurait donc cru que Lélio ne trouverait aucune gracieuseté à répondre? Je le connais mieux. Que de belles choses il m'a dites quand, à l'occasion, il m'a trouvée seule! Mais, frère, ce n'est plus à moi seulement qu'il doit les dire. Je l'amènerai à se prononcer en présence de notre père et en ta présence. En se cachant jusqu'ici de notre père, il a bien fait. Il fallait qu'il s'assurât de mon affection. Mais maintenant, je pense, il pourrait peu à peu se découvrir.

VALÈRE. Tu m'étonnes...

LAURA. Pourrais-je savoir pourquoi? Suis-je étonnée de ce que tu aies plu à sa sœur?

VALÈRE. Ce qui veut dire qu'il est aussi juste et aussi peu étonnant que tu aies plu à son frère. Mais Léandre...

LAURA. Ne me parle pas de Léandre, je t'en prie. Il doit savoir depuis longtemps où en sont ses affaires : ne lui ai-je pas, depuis quelques jours, renvoyé toutes ses lettres sans les décacheter?

VALÈRE. Mais depuis quelques jours seulement?

LAURA. Railleur!... Te pourrait-il donc être désagréable qu'un double lien vînt t'unir à la famille de Lélio?

VALÈRE. Je gage beaucoup que tu ne pourrais pas t'expliquer plus catégoriquement.

LAURA. Ne gage pas : car vois si tu ne perdrais pas la gageure... Je sais où j'en suis avec Lélio. Il m'a déclaré son amour avec plus de tendresse, avec plus d'ardeur que jamais Léandre ne l'a fait. Et ne sais-tu donc pas comment, nous autres femmes, nous agissons? Quand je vais dans le magasin de mon marchand, je t'assure que je n'achète jamais l'étoffe que j'ai maniée d'abord. Et si cela irritait le marchand, je lui dirais : « Pourquoi ne me montriez-vous pas tout d'abord celle qui me plaît le mieux? »

VALÈRE. Cela n'irrite pas le marchand, parce qu'il sait par expérience que plus on réfléchit, plus mauvais est le choix qu'on fait, et qu'on finit pas s'arrêter à quelque couleur ou à quelque dessin qui depuis long-

temps ne sont plus de mode. Et vous, vous ne reconnaissez pas votre erreur avant que vous ayez considéré chez vous à loisir votre acquisition. Combien alors vous regrettez ce que vous avez d'abord manié.

LAURA. Ta comparaison est parfaite. Ne voudrais-tu pas être assez bon pour en faire maintenant l'application? Ce n'est pas une mauvaise manière de recommander ton ami! Oh ! il saura quels discours tu tiens sur son compte ; il le saura aujourd'hui. Adieu, frère.

VALÈRE. Une parole sérieuse, sœur.

LAURA. Sérieuse? Jusqu'ici tu plaisantais donc? Oh! je te le ferai payer.

VALÈRE. Écoute, je ne te dis que ces simples mots : Il est impossible que Lélio soit ton époux ; crois-m'en, impossible, impossible!

LAURA. Ha! ha! ha! Si je ne m'en vais au plus tôt, tu finiras par me dire en confidence qu'il est marié. Ha! ha! ha! (*Elle sort.*)

VALÈRE. Folle fille!... Je n'ai vraiment pas pu me hasarder à lui rien dire de l'invention de M. Solbist. Elle l'aurait prévenu auprès de notre père, et tout aurait été au diable. Il faut la servir contre sa volonté, et, en fin de compte, elle nous en sera reconnaissante... Mais la voici qui revient.

LAURA. (*Elle revient toute sérieuse.*) Frère...

VALÈRE. Eh quoi, si sérieuse?

LAURA. Impossible, as-tu dit? Explique-moi donc cette impossibilité.

VALÈRE. Le père m'attend au jardin. Je vais donc te l'expliquer en deux mots. C'est impossible... parce que ce n'est point possible. Au revoir, chère sœur. (*Il sort.*)

LAURA. En vérité? Je te remercie!... Patience! Voyons à parler à Lélio. (*Elle sort.*)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

LÉLIO ou HILARIA

LÉLIO OU HILARIA. Je finirai par croire moi-même que j'ai fait à la bonne Laura trop de caresses. Pauvre sexe que le nôtre! Combien nous sommes faciles à tromper! Voilà maintenant qu'elle me fait des yeux, des signes d'intelligence; elle veut sans doute me parler. Oui, oui, c'était cela. Il est heureux que je me sois remise.

SCÈNE II

LAURA, LÉLIO

LAURA. Pauvre Lélio, vous vous êtes enfin débarrassé de la fâcheuse société de mon père? Combien je désirerais qu'il n'y eût dans cette maison qu'une seule personne, dont la société plus agréable pût vous servir de compensation!

LÉLIO. (*A part.*) Elle engage à ravir une conversation amoureuse! Il me sera difficile de savoir faire aussi habilement pour opérer ma retraite.

LAURA. Vous ne me répondez pas?

LÉLIO. Que faut-il vous répondre?

LAURA. C'est vrai : que faut-il répondre, quand la

réponse se lit sur les lèvres? C'eût été aussi galant de la faire sortir directement : à moins que je ne sois pas la personne de votre pensée.

LÉLIO. Cruelle Laura!

LAURA. Charitable Lélio!

LÉLIO. Barbare belle!

LAURA. Encore!... Ayez de la compassion, et rendez-moi plus humaine.

LÉLIO. Vous me raillez?... Malheureux que je suis! Plût au Ciel que je ne vous eusse jamais connue, ou qu'en tous cas je vous eusse plus tôt connue!

LAURA. Vous n'en finirez donc pas avec vos interjections? Mais que signifient-elles?

LÉLIO. Que vous ai-je fait pour allumer en moi une flamme qui me consumera sans ressource?

LAURA. Eh bien, vous en venez peu à peu à la question, et j'ai l'espoir que vous verrez bientôt clair en vous.

LÉLIO. Comment ai-je mérité que vous me jetiez dans un amour sans espoir?

LAURA. Continuez vos demandes, peut-être s'en trouvera-t-il une à laquelle je puisse répondre.

LÉLIO. Vous importait-il donc tant de faire de moi une victime de vos charmes? Quelle joie vous promettiez-vous donc de ma perte? Eh bien, jouissez-en, jouissez-en. Mais que ce soit un autre qui puisse jouir de vous, qui ne pourra jamais vous aimer autant que je vous aime, cela me traverse l'âme.

LAURA. A propos, vous n'êtes pourtant pas jaloux?

LÉLIO. Jaloux? Non, l'on cesse d'être jaloux, quand on a perdu tout espoir, et tout ce qu'on peut être, c'est envieux.

LAURA. (*A part.*) Que dois-je penser de lui? — Pourrait-on savoir quel est l'homme à qui vous portez envie?

LÉLIO. Allez, continuez à dissimuler. C'est précisément votre dissimulation qui a fait mon malheur. Plus une femme est belle, plus elle devrait être sincère ; car la sincérité seule peut prévenir les ravages que cau-

serait sa beauté. Aussitôt après les premières civilités, ou tout au moins immédiatement après les premiers regards de tendresse que je jetai sur vous, immédiatement après les premiers soupirs que m'arracha mon amour naissant, vous auriez dû me dire : « Monsieur, je vous avertis d'être sur vos gardes. Ne laissez pas ma beauté vous mener trop loin ; vous arrivez trop tard, mon cœur est déjà pris. » — Voilà ce que vous auriez dû me dire, et je n'aurais plus eu l'audace de porter mes idées sur le bien d'autrui.

LAURA. (*A part.*) Ouf! Est-ce que mon frère lui aurait fourré Léandre dans la tête?

LÉLIO. Trop heureux Léandre!

LAURA. (*A part.*) Oui, oui, en effet. Je le lui revaudrai... Monsieur...

LÉLIO. Mais, pas d'excuses, mademoiselle! Vous pourriez facilement combler la mesure, et je pourrais en arriver à croire que du moins vous me plaignez. Je connais les droits sacrés d'un premier amour tel que votre amour pour Léandre. Je ne veux pas me rendre coupable de la folle entreprise de l'affaiblir : ce serait en pure perte...

LAURA. Votre crédulité me surprend.

LÉLIO. C'est à juste titre qu'elle vous surprend. Pouvais-je m'imaginer quelque chose de plus insensé que de croire que vos charmes ensorcelants attendissent ma venue pour manifester leur puissance sur un cœur sensible?

LAURA. Cette crédulité aurait été de votre part pardonnable. Ne comprenez-vous donc pas, ou ne voulez-vous pas comprendre?

LÉLIO. Quoi, ma très belle Laura?

LAURA. Que c'est une tout autre crédulité qui m'irrite en vous?...

LÉLIO. Une autre?... Vous aviez raison!... Ah! tête de linotte que je suis!...

LAURA. Eh bien?

LÉLIO. Je ne puis de honte lever les yeux...

LAURA. De honte?

LÉLIO. Combien je dois vous prêter à rire!

LAURA. Je ne sache pas...

LÉLIO. Combien je me parais inepte, à moi-même!...

LAURA. Avec vos : je me parais!... Et pourquoi donc?

LÉLIO. Oui, mademoiselle, ridicule, inepte, d'avoir pris la politesse pour la tendresse, les obligations du savoir-vivre pour les signes d'un réel amour! Oui, voilà la crédulité qui vous irrite en moi; crédulité d'autant plus coupable qu'elle supposait plus de fatuité.

LAURA. Lélio!

LÉLIO. Mais pardonnez-moi; soyez généreuse, très belle Laura; ne me jugez pas en toute sévérité. Ma jeunesse mérite votre indulgence. Quel homme de mon âge, de mon imagination, de ma vivacité, n'est pas un peu fat? C'est dans notre nature. Chaque regard souriant nous semble le tribut payé à nos mérites, ou l'hommage rendu à notre valeur : sans que nous nous inquiétions si ce n'est pas, rien que par distraction, par compassion, ou peut-être même par moquerie, qu'il est tombé sur nous...

LAURA. Oh! vous m'impatientez... Je ne sais pas du tout ce qui se passe de temps à autre dans votre petite cervelle.

LÉLIO. Pas toujours les meilleures choses... Mais cessez de vous inquiéter à mon sujet. Vous m'avez fait revenir à moi et sentir le peu que je vaux.

LAURA. Encore!... Je vois venir mon père; je m'expliquerai rapidement. — Que vous ayez si facilement admis un sot conte sur un certain Léandre, voilà, voilà la crédulité qui me chagrine en vous... Je vous quitte, suivez-moi, sans en avoir l'air, au pavillon du jardin.— Je vous donnerai la preuve qu'on veut vous tromper. (*Elle sort.*)

SCÈNE III

WUMSHAETER, VALÈRE, LÉLIO

LÉLIO. Je ne te suivrai pas, chère enfant ! Je ne sache rien qui me fût plus pénible que cette conversation.

WUMSHAETER. Vous me tombez à point sous la main, monsieur Lélio. Ce dont mon fils m'échauffe les oreilles, vous le pourriez à peine croire. Mais, ton importune demande m'a fait complétement oublier que M. Solbist a l'intention de venir chez moi. Pourvu qu'il ne soit pas là déjà ! Mes gens ne m'avertissent de rien. D'où cela vient-il ? Simplement de ce que le Ciel me punit, parce que j'emploie une femme à mon service, et je n'ai pas plus tôt quelque brave homme chez moi, que le mois ne se passe pas sans que cette maudite vermine de Lisette l'ait pris dans ses filets. Bon, bon, mettons d'abord ma fille dehors, et je n'endurerai plus d'insecte femelle sous mon toit.

VALÈRE. Mon père, voilà précisément monsieur Solbist qui arrive.

SCÈNE IV

SOLBIST avec une grande perruque à catogan, et une liasse de papiers sous le bras, LES PRÉCÉDENTS

WUMSHAETER. Eh ! est-ce que c'est vous, mon cher monsieur Solbist ?

SOLBIST. Oui certainement, c'est moi.

VALÈRE. (*Bas à Lélio.*) Ne lui laissez pas remarquer que vous savez quelque chose de son projet : car, avec lui, il faut que tout se fasse en secret.

WUMSHAETER. Eh bien, que m'apportez-vous de bon ?

SOLBIST. N'aurait-il pas mieux valu vous le dire tout

de suite devant la porte de la maison? — Un peu de patience! Il faut que je vous parle tout à fait en secret.

WUMSHAETER. Tout à fait en secret? Vous m'inquiétez.

SOLBIST. (*A Lélio qui l'examine des pieds à la tête.*) Eh bien? Qu'avez-vous à me regarder ainsi?

LÉLIO. Je vous admire.

SOLBIST. Comme un paysan qui vient une fois à la ville, admire une grande maison.

LÉLIO. Je vois qu'aujourd'hui vous avez mis toutes voiles dehors.

SOLBIST. Que je sois un fripon, si c'est à votre intention.

LÉLIO. Avec cette perruque, vous pourriez vous confectionner une renommée européenne.

SOLBIST. Veuillez ne pas me railler aujourd'hui : aujourd'hui, je suis dans l'exercice de ma profession. Une autre fois, je me prêterai à vos railleries. Aujourd'hui, respectez mon caractère professionnel.

LÉLIO. J'ai tout le respect possible pour vos grimoires.

SOLBIST. Vous auriez pu laisser de côté la plaisanterie? Est-ce ma faute, si je suis obligé de les apporter moi-même? Non, certes non! J'ai depuis assez longtemps rendu des services comme avocat consultant, exerçant pour l'ingrate ville et la chère campagne; et mes services auraient dû à bon droit me rapporter assez déjà pour que je pusse prendre un clerc, un expéditionnaire, un secrétaire, etc... Mais qui peut donc vaincre la fortune? Jusqu'à présent je fais encore tout moi-même. Aussitôt que je pourrai m'adjoindre un clerc, etc..., alors ma magnanimité n'hésitera pas à vous proposer de m'en servir.

LÉLIO. Vous plaisantez, monsieur Solbist, et cela, très agréablement.

SOLBIST. Je ne plaisante jamais autrement. Mais, monsieur Wumshaeter, faites, faites que ces jeunes gens nous laissent le champ libre.

LÉLIO. Vous n'avez qu'à lui parler en style de cabinet, et ce sera tout comme si nous n'étions pas là.

WUMSHAETER. Mais ce sont mes amis : ce que vous avez à me dire, vous pouvez aussi bien le dire en leur présence.

SOLBIST. Vous ne voulez donc pas m'entendre? Bien! (*Il veut s'en aller.*)

LÉLIO. Nous ne voulons pas vous exposer à son entêtement, monsieur Wumshaeter. Demeurez, monsieur Solbist; nous nous en allons. (*Bas à Valère.*) Venez, Valère, il sera d'ailleurs bientôt temps que je change de costume.

WUMSHAETER. Au moins, ne le prenez pas mal. (*Valère et Lélio sortent.*)

SCÈNE V

WUMSHAETER, SOLBIST

WUMSHAETER. Apprenez-moi donc maintenant, monsieur Solbist, ce que vous avez à me confier en secret.

SOLBIST. Sont-ils partis?... Approchez ici : ils pourraient écouter à la porte.

WUMSHAETER. Eh bien?

SOLBIST. Monsieur Léandre...

WUMSHAETER. Le diable l'a-t-il emporté?

SOLBIST. Chut! Écoutez donc seulement. Monsieur Léandre veut... (*Doucement, à l'oreille.*) s'arranger avec vous.

WUMSHAETER. (*Très haut.*) Quoi? S'arranger avec moi?

SOLBIST. Chut! chut! Oui, il le veut. Il s'y est laissé amener par moi, le double balourd!

WUMSHAETER. (*Très haut.*) C'est vous-même qui pourriez bien être un balourd. Je ne veux pas m'arranger avec lui. Combien de milliers de fois ne vous l'ai-je pas assez répété? A quelque prix que ce fût!

SOLBIST. Chut! chut! chut! avec vos damnés cris, vous allez détruire mon honneur, ma réputation, mon crédit, tout, si quelqu'un les a entendus.

WUMSHAETER. Oh ! je porterai témoignage devant le monde entier que vous ne cherchez que ma ruine. M'arranger ? N'ai-je pas la cause la plus juste ?

SOLBIST. La cause la plus juste peut aussi se perdre, quand elle est dans l'état où est la vôtre. Votre défunte femme a laissé les choses aller trop loin.

WUMSHAETER. La maudite femelle ! Tous mes malheurs, jusqu'ici, ne viennent-ils pas des femmes ?

SOLBIST. Non pas seulement tous vos malheurs à vous, mais encore généralement tous les malheurs qui arrivent dans l'univers... comme je vous le démontrerai tout à l'heure. Faites seulement en sorte d'en entendre bientôt la preuve, et dites-moi vite s'il ne vous serait pas agréable que Léandre — je ne veux pas dire : s'arrangeât avec vous ; car vous ne voulez pas entendre parler d'arrangement, — mais à une petite, toute petite condition, laissât le procès en l'état.

WUMSHAETER. Le laissât en l'état? Au moment où je l'ai pour ainsi dire gagné ? Oui, ce serait une idée : mais à quelle condition donc ?

SOLBIST. A une condition qui sera parfaitement selon vos idées.

WUMSHAETER. Eh bien ?

SOLBIST. Bref, Léandre laissera le procès en l'état, à la condition... à la condition, monsieur Wumshaeter, que... (*Bas, à l'oreille.*) que vous consentirez à faire son malheur.

WUMSHAETER. (*Très haut.*) Comment ? Que je ferai son malheur ?

SOLBIST. Avec votre traîtresse de voix de crieur public, vous ferez le mien aussi. J'aime à traiter les affaires en secret et en silence. Mais vous, vous... Je gage que de chez lui, Léandre vous aura entendu.

WUMSHAETER. Eh bien, alors, découvrez-moi donc tout à fait en secret, de quelle manière je puis faire son malheur.

SOLBIST. Rien de plus facile. Écoutez seulement en confidence : le garçon est devenu complétement fou. Je crois que le Ciel l'a puni à cause de vous. Il lui est venu

une idée de maudit. Je vais vous l'expliquer à l'instant...

WUMSHAETER. Je ne vois pas encore où vous en voulez venir.

SOLBIST. (*Il pose ses paperasses, prend un grand rabat dans sa poche et le met ; il exhibe une paire de gants blancs, recule de quelques pas et commence à pérorer d'une façon pédante.*) Très noblement né, surtout très honorable sieur et patron ! Quand Dieu eut créé Adam et qu'il l'eut placé dans le beau paradis... En passant, je vous rappelerai que, jusqu'à ce jour, on ne sait pas encore où était précisément le paradis. Les savants disputent très violemment sur ce point. Mais qu'il ait été où il voulait ! — Quand alors Dieu eut placé Adam dans ce paradis qui nous est inconnu...

WUMSHAETER. Hé ! monsieur Solbist, monsieur Solbist !

SOLBIST. Placez-vous un peu contre la porte, afin que personne n'entre.

WUMSHAETER. Je remercierais Dieu qu'il arrivât quelqu'un sur ces entrefaites, car, en vérité, je crains que vous ne soyez devenu fou.

SOLBIST. Allez-y donc seulement, et patientez un clin d'œil. — « Quand donc, dis-je, Adam eut été placé dans ce paradis, comme, dis-je, il y était placé. Et, veux-je dire, donc il était dans le paradis, dans lequel il avait été placé par Dieu. Alors il était dans ce paradis. » — Eh ! c'est étrange, si je pouvais seulement commencer par sortir de là ! Vous en êtes la cause ! Cela vient de ce que, quand on coupe la parole à l'orateur...

WUMSHAETER. Peu importe ; tout à l'heure, je vous donnerai sur les doigts. Dites-moi seulement ce que vous voulez.

SOLBIST. J'aimerais mieux que vous m'eussiez donné un soufflet, au lieu de me faire perdre le fil de mon élucubration. Il faut voir seulement si je le retrouverai. (*Très vite.*) « Très noblement né, surtout très honorable sieur et patron ! Quand Dieu eut créé Adam et l'eut

placé dans le beau paradis… Très noblement né, surtout très honorable sieur et patron ! Quand Dieu eut créé Adam et l'eut placé dans le beau paradis… » Non, en réalité, ça ne reviendra plus ; c'est comme si on me l'avait coupé sur la bouche. Eh bien, tant pis ; la plus grande perte est pour vous.

WUMSHAETER. Pour moi ?

SOLBIST. Oui, vraiment; vous auriez entendu un chef-d'œuvre cicéronien. Un conciliabule d'orateurs n'aurait pu en composer un meilleur. Il faut à présent vous contenter des *contentis*. Écoutez donc seulement : mon discours… car vous n'en avez peut-être pas moins compris que j'ai voulu vous faire un discours? — Mon discours, dis-je, avait trois *partes*, sans empêcher que d'ailleurs y fussent les huit *partes orationis*. Le premier *pars*, ou plutôt la première *pars* contenait une liste exacte de toutes les mauvaises femmes, depuis Ève, et ainsi de suite, jusqu'aux trois vôtres.

WUMSHAETER. Quoi? Une liste de toutes les mauvaises femmes? Eh ! cela eût été curieux à entendre. Or, ce n'eût pas été peut-être une liste de toutes les mauvaises, mais rien qu'une liste des plus mauvaises. Car, une liste de toutes les mauvaises femmes, ce serait une liste de toutes les femmes qui aient jamais vécu sur la terre, et ce ne pouvait certes pas être cela.

SOLBIST. Très bien. — Mon autre *pars*…

WUMSHAETER. Aviez-vous donc aussi sur votre liste la femme de Job?

SOLBIST. Certainement. — Mon autre *pars*…

WUMSHAETER. Aviez-vous donc aussi la femme de Tobie ?

SOLBIST. Certainement. — Mon autre *pars*…

WUMSHAETER. Aussi la reine Jézabel ?

SOLBIST. Aussi. — Mon autre *pars*…

WUNSHAETER. Aussi la grande dévergondée de Babylone ?

SOLBIST. Aussi. — Mon autre *pars*…

WUMSHAETER. Vous entendez que je suis, moi aussi, un peu versé dans la matière !

SOLBIST. J'entends bien que vous ne connaissez que celles qui, entre toutes, sont encore les meilleures. J'en savais encore bien d'autres : une Hispulla, une Hippia, une Médullina, une Sauféga, une Ogulina, une Messalina, une Césonia... sur lesquelles toutes on peut lire ça et là de plus amples détails au sixième livre des *Satires* de Juvénal. — Cependant, afin que mes *contenta* ne s'allongent pas plus que mon discours ne se serait allongé, écoutez seulement la suite. — Ma seconde *pars* démontrait aussi brièvement que fondamentalement qu'une femme est la plus grande plaie de la terre, et j'induisais de là, d'une manière incontestable, que le mariage est une chose absurde : ce qui donc était établi d'abondant *meis testimoniis*, et en particulier par le vôtre.

WUMSHAETER. Eh! cher monsieur Solbist, qu'est-ce qui vous avait donné l'idée d'un si délicieux sujet? Certes, je regrette maintenant de tout mon cœur que vous ayez ainsi jeté votre langue au chien. Eh! Eh! Mais comment est-ce que vous avez donc voulu me faire un tel plaisir? Ce n'est pourtant aujourd'hui, ni mon jour de naissance, ni le jour de mon patron, pour que vous eussiez songé à me faire un si beau discours de congratulation...

SOLBIST. Par ma troisième *pars* tout vous deviendra clair... La troisième *pars* enfin établissait que, malgré cela, cette folie, c'est à dire la folie du mariage... voulait la commettre, devinez-vous qui?

WUMSHAETER. Qui? Ce n'est cependant pas mon fils? Car je pense l'en avoir bien dissuadé.

SOLBIST. Ce n'est pas votre fils, non.

WUMSHAETER. Alors je voudrais que ce pût être mon plus grand ennemi!

SOLBIST. Bravo!

WUMSHAETER. Je voudrais que ce fût Léandre!

SOLBIST. Trouvé!

WUMSHAETER. Vraiment? Oh! que ne puis-je ressusciter une de mes défuntes femmes, pour la lui donner!

SOLBIST. Vous le pouvez, monsieur Wumshaeter, vous

le pouvez : vous n'avez qu'à le vouloir. Votre seconde femme ne revit-elle pas, en chair et en os, dans mademoiselle votre fille? Bref, voyez en moi l'ambassadeur de M. Léandre, pour la demande réelle en mariage d'honorable et vertueuse demoiselle, demoiselle Laura, fille unique et légitime de sieur, de sieur Zacharias Maria Wumshaeter. S'il est agréé dans sa recherche, vous avez gagné votre procès. *Dixi.*

WUMSHAETER. Quoi? Très cher monsieur Solbist, est-ce possible? Léandre demande ma fille, et, si je la lui donne, j'ai gagné mon procès.

SOLBIST. Gagné! Certes, pas de longues réflexions!

WUMSHAETER. Des réflexions, moi?

SOLBIST. Vous devez être convaincu qu'on ne saurait imaginer envers quelqu'un aucun procédé plus hostile que de lui donner une femme.

WUMSHAETER. Je le suis. Il l'aura, oui; je la lui donnerai avec joie. Comme elle lui rendra la vie dure! Léandre, Léandre en recevra au centuple le mal qu'il m'a causé. Combien je me réjouirai d'apprendre bientôt que ma fille le querelle tous les jours; qu'elle ne lui laisse pas un moment de repos; qu'elle le frappe même; qu'elle le trompe; qu'elle lui mange sa fortune; qu'enfin, à cause d'elle, il en est réduit à déserter le logis. Je pense, je pense qu'elle l'en amènera là. Oui, oui, monsieur Solbist, il aura ma fille, il l'aura... Mais si, de cette façon, je gagne mon procès, il va sans dire que je toucherai les mille écus déposés.

SOLBIST. Dès demain.

WUMSHAETER. Dès demain? parfait! J'aurais justement l'occasion de les placer à 6 p. c. — Mais, Léandre ne pense cependant par hasard qu'il les reçoive en dot? Il se tromperait. Avec ma fille, je ne puis rien donner, pas un zeste.

SOLBIST. Cela ne sera pas nécessaire : Léandre est assez riche par lui-même.

WUMSHAETER. S'il en est ainsi, elle sera sa femme aujourd'hui même, s'il veut. Je voulais qu'elle partît avec mon fils ; mais à présent il n'en sera rien. Il vaut

mieux qu'elle me venge d'un homme qui m'a tant fait de tort. Allons tout de suite chez elle, et M. Léandre, après cela, pourra venir lui-même. Venez, monsieur Solbist.

SOLBIST. Allez seulement. Il faut d'abord que j'ôte mon rabat de dentelle, et que je mette en poche mes gants glacés. Mais certes ne dites à âme qui vive que j'ai été le demandeur en mariage! (*Wumshaeter sort.*) Cela pourrait ne pas trop bien faire pour ma profession; c'est pourquoi aussi j'ai sagement voulu ne pas venir ici, avec mon costume complet. Combien aurait-on pu facilement me reprocher de vouloir gagner une paraguante! Vite, on vient...

SCÈNE VI

LISETTE, SOLBIST

SOLBIST. (*Occupé encore à détacher son rabat.*) C'est toi, ma petite Lisette? Eh bien, eh bien, tu peux enfin savoir ce que je suis venu faire ici.

LISETTE. Cela s'est bien passé, monsieur Solbist?

SOLBIST. Comme tout ce dont je me mêle. Si l'on m'avait demandé plus tôt un fin conseil, Laura pourrait peut-être déjà avoir de Léandre, des enfants.

LISETTE. On aurait peine à croire ce qu'il peut se loger de coquineries dans une tête grise.

SOLBIST. Ne fais pas rougir ma modestie. Certainement M. Wumshaeter aurait refusé Léandre, si on ne lui avait pas fait la proposition d'une certaine manière. Mais ce n'était cependant pas non plus si difficile à trouver, cette autre manière, surtout pour un homme d'expérience comme moi... Car, en confidence, ma petite Lisette (*à l'oreille*), crois-tu que ce soit là le premier couple que j'aie fait?

LISETTE. Oh! que non : je crois plutôt que vous avez fini votre éducation en matière de courtage matrimonial.

SOLBIST. Chut! chut! ne crie pas de la sorte. Cela m'a rapporté bien des beaux écus. Les gens se trompent d'une manière effrayante, s'ils pensent que je ne sache faire naître que les dissensions. Cela, je le sais faire comme un honnête avocat; mais ça ne donne pas en tout temps, il faut bien aussi lier des mariages.

LISETTE. Comme si, lier des mariages ou faire naître des procès, ce n'était pas la même chose! Et, à ce que j'ai ouï dire, vous vous entendez aussi bien à désunir qu'à unir des époux. Vous êtes un fin renard. Auriez-vous bien pu, avec vos procès en divorce gagner autant, si vous n'en aviez pas jeté les fondements par votre courtage.

SOLBIST. Peste! Qui t'a dit cela? Je fais cependant tout en secret et en silence, et je ne me vante jamais de telles affaires : où l'as-tu donc appris? Ce ne doit pas être d'une façon honnête. — Mais, c'est vrai, c'est une joie quand je donne audience avant midi à mes clients. Tous ont recours à moi. Le paysan veut-il plaider contre son maître : il arrive chez moi. Une vieille petite mère trouver un jeune mari : elle arrive chez moi. Une jeune femme divorcer avec son vieux penard : elle vient chez moi. Mais tout cela, tout cela, et, en particulier, les affaires matrimoniales se passent dans un tel silence, qu'on me le coule seulement dans l'oreille. Et cependant tu le sais? Sois discrète, ma petite Lisette; et ne va pas le colporter. Peut-être pourrai-je aussi te rendre un service. Je ne sais pas en réalité si tu as déjà l'envie de te marier : mais l'envie nous en prend souvent tout d'un coup. Si elle te prend, tu n'auras qu'à me le dire. Je tiens un registre exact de toutes les jeunes filles mariables, et de tous les jeunes gens mariables qu'il y ait en ville. Je le parcours, tous les jours, une ou deux fois, et j'examine ceux qui pourraient par hasard avoir besoin de mon ministère. A dire vrai, j'ai déjà marqué d'une petite croix quelques hommes qui te convien-draient très bien.

LISETTE. S'ils sont riches, jeunes et beaux, vous pouvez croire à coup sûr qu'ils me conviendront. Mon futur

mari n'a pas même besoin d'avoir d'autres qualités : je les ai pour lui.

SOLBIST. Je te montrerai mon registre, et tu pourras examiner celui qui, entre tous, te plairait le mieux. J'ai enregistré d'une manière circonstanciée leurs dons extérieurs et intérieurs, et j'ai tiré certaines conclusions non indifférentes de la proportion des membres, surtout du nez, des épaules, des jarrets... A une autre fois plus de détails, ma petite Lisette. A présent, il faut que j'envoie ici Léandre. Malgré le procès, il a cependant toujours eu un grand amour pour mademoiselle Laura.

LISETTE. Oh ! et elle aussi pour lui. N'oubliez pas le registre...

SOLBIST. Mais sois discrète, sois discrète !

LISETTE. Pourvu qu'il ne soit pas trop tard pour la ruse ! Laura, depuis quelques jours, a bien changé à l'endroit de Léandre. Je crains, je crains que Valère n'ait amené ici à contre-temps son futur beau-frère.

SCÈNE VII

WUMSHAETER, LISETTE

WUMSHAETER. Où est la fille, Lisette?

LISETTE. Quelle fille ?

WUMSHAETER. La fille. Je l'ai déjà cherchée par toute la maison. Où est-elle?

LISETTE. Quelle fille donc?

WUMSHAETER. La coquine veut me forcer à dire : ma fille, et elle sait cependant combien j'aime peu à le dire.

LISETTE. Est-ce donc votre fille que vous demandez? La vôtre? Je ne sais pas en réalité où elle est. Mais que parions-nous que je sais ce que vous voulez lui annoncer ?

WUMSHAETER. Est-elle par hasard au jardin?

LISETTE. C'est bien possible... Vous avez très sagement agi, pour monsieur Léandre, en...

WUMSHAETER. Ne dis pas du tout que j'ai sagement agi, ou je croirai que j'ai fait la plus grande sottise.

LISETTE. C'est cela même que je voulais dire.

WUMSHAETER. Alors dis-le, de par toutes les sorcières de ton espèce, et laisse-moi tranquille.

LISETTE. (*Seule.*) Eh bien, certes, s'il me fallait prendre un tel imbécile pour mari, je crois que je deviendrais dans ma vieillesse une aussi grande ennemie des hommes, que lui des femmes; mais pas avant ma vieillesse, bien entendu!

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

LISETTE entrant d'un côté, LAURA entrant de l'autre

LISETTE. Quelle fougue, mademoiselle!

LAURA. Où est ce coquin d'avocat? Ce vieux bonhomme qui s'entremet sans qu'on lui demande? Qui est-ce qui l'a chargé de me demander à mon père, comme un châtiment pour un homme qui en serait un très grand pour moi!

LISETTE. Qui en serait un très grand pour vous? N'aimez-vous donc pas Léandre? Et ne lui avez-vous pas, il y a longtemps, fait connaître votre agrément à ce qu'il essayât, d'une manière ou d'une autre, d'obtenir le consentement de votre père?

LAURA. Tu as bien dit: il y a longtemps. Et c'est pour cela précisément que j'ai une fois aimé Léandre, il y a longtemps, et qu'il y a longtemps j'ai voulu une fois être à lui, c'est pour cela qu'on aurait donc bien pu préalablement s'informer, si je l'aimais encore maintenant, et si je le voulais encore maintenant. Je pense que je ne suis pas, dans cette affaire, la personne la moins importante.

LISETTE. Donc, vous n'aimez peut-être plus Léandre?

LAURA. Non, et je suis honteuse de l'avoir jamais aimé. Si tu n'avais pas été si enthousiasmée de Léandre, je n'aurais jamais honoré de mon estime un homme qui vit, avec mon père, si ouvertement en querelle et en zizanie.

LISETTE. (*Elle lui fait une profonde révérence.*) Vous me faites beaucoup trop d'honneur de me confondre avec votre cœur.

LAURA. Mon cœur n'a pas eu beaucoup de part dans tout cela. Ç'a été un goût passager, pas autre chose. Autrement, cela m'aurait fait de la peine de l'oublier, et une petite considération a suffi pour me délivrer de cet amour indigne.

LISETTE. Ah! une considération? Ne pourrait-on connaître cette considération? Ce n'est pourtant pas à l'occasion de M. Lélio.

LAURA. Tu es une sotte.

LISETTE. Je m'attendais à cette réponse. Mais savez-vous la petite considération des enfants et des sots?

LAURA. Léandre est l'ennemi de mon père. Il m'a souvent en réalité assuré qu'il ne l'était pas, et qu'il ne pouvait pas du tout comprendre la nécessité pour ceux qui sont en procès ensemble, de se haïr mutuellement : on pourrait certes bien reconnaître la justesse de ceci dans un homme que l'on estimerait, et que l'on aimerait. Mais je vois bien maintenant que ce langage est le langage d'un astucieux, qui veut se mettre en état de compenser la perte de son procès, pour le cas où il le perdrait; d'un cupide, qui cherche à regagner par un contrat de mariage ce qu'un arrêt lui aura fait perdre. Voilà ma considération! Mais, si Lélio a fait naître dans mon esprit cette considération, ou s'il l'y a fortifiée, cela ne te regarde pas, c'est mon affaire à moi seule.

LISETTE. J'ai fait l'expérience qu'aussi souvent que, nous autres femmes, nous justifions notre conduite par le bon sens et par la raison, aussi souvent nous avons tort. Consentez donc à m'accorder que c'est Lélio qui est la cause de votre revirement, que c'est tout bonnement parce que sa société vous a tellement charmée, que vous ne lisez plus les lettres de Léandre et que vous lui refusez le moindre rendez-vous secret. Avec quelle joie vous faisiez l'un et l'autre!

LAURA. Je ne veux pas que tu me rappelles aucune

des fautes que, sans toi, je te l'ai déjà dit, je n'aurais pas commises. Mon regret est assez grand déjà d'avoir été aussi faible.

LISETTE. Et d'être maintenant plus faible encore, et de vous abandonner à un jeune homme volage, que vous ne connaissez que depuis huit jours, et dont l'amour ne se manifeste que par des caresses insignifiantes. Je vous conseille, mademoiselle, de prendre garde.

SCÈNE II

WUMSHAETER, LES PRÉCÉDENTS

WUMSHAETER. Eh bien, as-tu arraché les yeux à ce pauvre monsieur Solbist?

LISETTE. S'il n'avait pas été dehors déjà, qui sait ce qu'elle aurait fait.

WUMSHAETER. Oh! j'aime à croire qu'une fille bien née souhaite tous les malheurs à celui qui débarrasse d'un seul coup son honnête homme de père de deux lourdes choses : d'une femme et d'un procès. Mais à présent, que tu veuilles ou ne veuilles pas m'accorder cette chance, je ne m'en priverai pas plus longtemps. Tu seras la femme de Léandre, ou tu cesseras d'être ma fille.

LAURA. Cette alternative est dure. Cependant je prends la liberté de vous dire que je préfère vos premiers ordres, et que je partirai avec mon frère. Je ne suis pas si prompte à changer d'idées que vous. Aurait-on peut-être cherché à vous persuader que j'aime Léandre?

WUMSHAETER. Je n'y ai pas songé; tant mieux si tu ne l'aimes pas! l'amour d'une femme, ce n'est qu'une farce. et aimer, chez elles, a nom moins haïr. Vous n'êtes en état d'aimer que vous-mêmes...

LISETTE. (*Lui coupant la parole.*) Non, monsieur, c'est par trop insensé! Mademoiselle votre fille a vraiment

tort de ne pas accepter un époux de votre main, mais est-ce une raison pour calomnier tout le sexe?

WUMSHAETER. Ho!... Il est temps que je m'en aille. J'aimerais mieux être pris entre deux meules de moulin qu'entre deux femmes. Silence, je te prie, silence! C'est assez d'elle pour se défendre.

SCÈNE III

VALÈRE, LES PRÉCÉDENTS

VALÈRE. Monsieur mon père, à l'instant même la sœur de Lélio vient d'arriver. Elle est descendue chez un parent qu'elle a ici, et s'est déjà fait annoncer. Vous me permettez sans doute bien de vous la présenter?

WUMSHAETER. Je consens à la voir une fois, rien que pour juger de la ressemblance dont on a parlé. Mais pas plus d'une fois. Amène-la. Je vais lui dire moi-même, aussi doucemennt que possible, qu'elle ne doit pas compter sur toi.

LAURA. Comment, frère? Ainsi ton Hilaria est ici, et tu ne m'as même pas dit d'avance le moindre mot de son arrivée?

VALÈRE. Tu ne le prendras pas mal, sœur. Je n'ai rien voulu te dire d'incertain, — Mais tu auras à t'étonner d'autre chose encore, que de sa simple arrivée... c'est de son étonnante ressemblance avec son frère... Mais qui aperçois-je? Ciel! c'est elle-même.

SCÈNE IV

LÉLIO sous sa véritable forme, LES PRÉCÉDENTS

VALÈRE. Ah! très belle Hilaria, quelle joie, quel bonheur vous me procurez! Comment vous remercierais-je assez de ce que vous daignez visiter une famille, qui est

fière déjà d'avance de son union prochaine avec vous!

LÉLIO. Permettez, Valère, qu'avant de répondre à vos gracieusetés, et tout d'abord (*se tournant vers Wumshaeter*), je présente mon respect à celui qui veut bien avoir la bonté de me permettre de l'aimer comme un père.

WUMSHAETER. Cela m'est agré... très désagré... non pas tout à fait désagréable, mademoiselle, de faire votre connaissance : seulement, je dois vous dire dès l'abord que vous allez un peu trop vite. J'en ai déjà deux qui me nomment père...

VALÈRE. Et c'est l'unique désir de mon père que vous le reconnaissiez aussi pour tel...

WUMSHAETER. Non pas, mon fils.

VALÈRE. (*Amenant Hilaria à Laura.*) Laissez-vous, Hilaria, embrasser par une sœur qui ne peut plus maîtriser sa joie.

LÉLIO. (*Pendant qu'elles s'embrassent.*) Je prends la liberté, très belle Laura, de vous demander votre amitié.

LAURA. Je regrette de m'être laissé prévenir dans cette demande.

VALÈRE. Eh bien, monsieur mon père? N'êtes-vous pas étonné de la ressemblance d'Hilaria avec son frère?

LAURA. Certainement, il y a lieu de s'en étonner. Je ne puis pas y croire. Où est monsieur Lélio? Pourquoi ne pouvons-nous pas avoir le plaisir de le comparer avec sa ressemblance?

WUMSHAETER. Il faudrait que Lélio fût là, il faudrait qu'il fût là. Je ne sais pas où vous mettez vos yeux, vous autres. Je ne veux vraiment pas dire, mademoiselle, que vous n'ayez aucune ressemblance avec votre frère; mais il faut y regarder de plus près si l'on veut en juger. D'abord, Lélio est au moins d'une main plus grand : sans compter les hauts talons de ses souliers.

LÉLIO. Et cependant, nous nous sommes cent fois mesurés ensemble, et nous n'avons pu remarquer la moindre différence.

WUMSHAETER. Mon coup d'œil est juste, je puis m'y

fier. Ensuite, monsieur Lélio n'est pas non plus tout à fait aussi épais; il est mieux venu et il a la taille plus fine, quoique cependant il ne porte pas de corset. Je ne veux pas vous offenser, mademoiselle, mais seulement rendre justice à votre frère.

LAURA. Je ne puis être de votre opinion, monsieur mon père. Il est vrai qu'on trouverait, certes difficilement, chez un homme, une plus belle taille que chez M. Lélio; mais regardez donc bien. Hilaria a parfaitement la même taille, à cette seule différence près que la gêne du vêtement la fait plutôt paraître plus fine que plus épaisse.

WUMSHAETER. Et la figure!

VALÈRE. Eh bien, la figure?

WUMSHAETER. Je n'en veux point parler. Lélio a ses fraîches couleurs naturelles; mais, sur votre figure, mademoiselle, il y a l'épaisseur d'un doigt de fard.

LÉLIO. Je ne crois certes pas que ce soit rien de défendu à une femme, que de se farder; mais cependant je n'ai encore jamais trouvé bon de recourir à ce moyen. Je ne dis pas cela pour m'en vanter, car c'est peut-être par vanité que j'ai laissé de côté ce que les autres emploient par vanité.

WUMSHAETER. Je comprends, je comprends... Et les yeux, mon fils, n'as-tu pas remarqué que ses yeux sont gris et que Lélio a des yeux noirs.

VALÈRE. Que dites-vous? Ses yeux sont gris?

WUMSHAETER. Oui, gris, et justement aussi ternes que ceux de Lélio sont brillants.

LAURA. Certes, monsieur mon père...

WUMSHAETER. Certes, mademoiselle ma fille! Silence donc; je sais bien que les corneilles ne s'arrachent pas les yeux. Tu veux sans doute qu'elle dise aussi que tes yeux jaunes sont noirs. Vous ne m'en rendrez pas plus aveugle... Ce n'est pas un tel petit nez aquilin écourté qu'a Lélio. Le nierez-vous aussi?

VALÈRE. Je suis étonné...

WUMSHAETER. Étonne-toi plutôt de ton éblouissement. — La bouche même est une fois aussi grande que

celle de Lélio. Quelle lèvre pendante! Quel menton pointu! L'épaule droite est presque d'une main plus haute que la gauche... En un mot, mon fils, la ressemblance prétendue était une farce, inventée pour arracher au père son consentement. Et certainement, c'eût été là, pour moi, un point important, si je l'avais rencontrée. Ce n'en est que mieux, qu'elle ne se soit pas rencontrée, et d'autant mieux que maintenant il demeure plus vraisemblable que, dans un corps, aussi complétement différent du corps de son frère, habite une âme entièrement différente. Monsieur votre frère, mademoiselle, est un homme de sens, qui connaît et apprécie les causes pour lesquelles il m'est impossible de consentir au mariage de mon fils. Il m'excusera donc au mieux auprès de vous, de ce que j'agisse avec si peu de cérémonies. Je ne puis pas en ce moment m'arrêter plus longtemps; d'ailleurs, il faut que je m'occupe au plus tôt avec Léandre. Toi, Laura, tiens-toi prête. Tu ne peux plus l'emmener, Valère; elle me servira ici à gagner mon procès, et cela passe devant.

LAURA. Ne te laisse pas mettre dans l'erreur, frère; je pars certainement avec toi. Votre procès est perdu, si ce n'est que par moi que vous pouviez le gagner.

SCÈNE V

LÉLIO, VALÈRE, LAURA, LISETTE

WUMSHAETER. Réserve tes contradictions pour ton mari.

LAURA. Nous avons à rougir, frère, de ce qu'un hôte si aimable ait été si mal accueilli par notre père. Tu dois être plus que sûr de l'amour de ton Hilaria, puisque tu as pu éprouver sa patience dans cette épreuve délicate.

LÉLIO. Vous avez une excellente sœur, Valère. Sa politesse me rendrait confuse, si je ne savais dans quelle estime mon frère a le bonheur d'être auprès d'elle. Il

vous plaît, tendre Laura, et sa conquête est la première chose qu'il m'ait racontée, d'un air triomphant, à mon arrivée. Il mérite aussi en effet qu'une femme soupire pour lui. Mais cependant faites attention à ceci : c'est un petit traître, et qui ne se fait pas le moindre scrupule de commettre une infidélité. Si vous ne savez pas le tenir très ferme, il sera hors du filet avant que vous vous y soyez attendue. Il s'en vante, et je ne vous garantis pas qu'il ne se targue pas, dans la suite, d'avoir reçu de vous plus de faveurs qu'il n'en aura reçu en réalité... Je vous salue : au revoir. Venez, Valère.

SCÈNE VI

LAURA, LISETTE

LAURA. Qu'est-ce que cela? Je crois que, ni Lélio, ni Hilaria n'ont leur bon sens. D'où sait-il donc que je l'aime? Et quand même il pourrait le savoir, n'est-ce pas quelque chose d'indigne que d'en faire la confidence à une sœur aussi impertinente? Bien, mon petit maître, bien, nous n'en sommes pas encore si loin ensemble. Mais que fais-tu là immobile, Lisette? Es-tu pétrifiée? Parle donc.

LISETTE. Je ne puis pas encore bien me remettre de ce que j'ai vu et entendu. Laissez-moi seulement un peu de temps pour revenir de mon étonnement. Qui était cette femme?

LAURA. Hilaria. Tu l'as tout le temps assez à fond considérée. Ne trouverais-tu pas qu'elle ressemble assez à Lélio, pour en vouloir douter encore?

LISETTE. Elle ne m'a paru que trop semblable à lui, et si semblable, si parfaitement semblable, que je suis surprise qu'il ne vous vienne pas à vous-même un soupçon...

LAURA. Quel soupçon?

LISETTE. Un soupçon qu'on ne m'ôtera plus de la cervelle. Hilaria doit être Lélio, ou Lélio, Hilaria.

LAURA. Comment l'entends-tu?

LISETTE. Vous ferez bien, mademoiselle, d'être sur vos gardes. J'aurai bientôt pénétré ce secret; mais jusque-là, songez bien au chien qui quitta la proie pour l'ombre. Vous avez un amoureux non équivoque, ne le quittez pas pour l'ombre d'un autre.

LAURA. Assez de paraboles! Que Lélio soit ce qu'il voudra, je ne pense plus à lui. Il verra; il verra qu'on peut parfaitement oublier un visage comme le sien, aussi bien qu'un autre.

LISETTE. Très bien! Surtout quand vous trouvez dans un autre la réalité, qui manque très certainement dans celui-ci. Car plus j'y réfléchis, plus cela me paraît vraisemblable. — Chut! Voici précisément l'autre visage. C'est le moment de montrer qu'un petit-maître, comme Lélio, ne vous traîne pas toujours à sa remorque.

SCÈNE VII

WUMSHAETER, LÉANDRE, LES PRÉCÉDENTES

WUMSHAETER. Fille, voici que je t'amène l'homme auquel je transporte tous mes droits sur toi. C'est M. Léandre.

LÉANDRE. Je me flatte, mademoiselle, que vous ne me traiterez pas entièrement en inconnu.

LAURA. Je n'aurais pas cru que le peu de fois que nous avons eu l'occasion de nous voir, dans des lieux publics, pût donner autant de confiance à un homme d'autant de bon sens que monsieur Léandre. Vous avez, avec mon père, arrangé une affaire, à propos de laquelle il eût fallu, sans aucun doute, auparavant vous mettre d'accord avec moi.

WUMSHAETER. Eh! songes-y donc! En vérité, peut-être aurait-il dû s'adresser à toi avant de s'adresser à moi?

LISETTE. (*A part.*) Comme s'il ne l'avait pas fait aussi! Bien! il faut dissimuler.

WUMSHAETER. Je te trouve bien insolente, et, si ce n'était point la présence de ton fiancé qui me fait te pardonner, je te donnerais en ce moment une rude leçon.

LÉANDRE. Il est très vrai, très belle Laura, que mon amour a été beaucoup trop impatient, et que vous avez raison de vous plaindre de moi...

WUMSHAETER. Vous n'allez certes pas vous accuser?

LAURA. Et la manière, monsieur Léandre, dont le Solbist a sollicité ma main...

WUMSHAETER. Il n'y a rien à reprendre à la manière, et bref, je veux que tu m'obéisses... N'ai-je pas droit de le vouloir, mon fils?

SCÈNE VIII

VALÈRE, LES PRÉCÉDENTS

VALÈRE. Si je devine ce que cela signifie, je veux être le très obéissant serviteur de ma sœur.

LAURA. Tu hasardes beaucoup, frère. Je pourrais bien plutôt être ta désobéissante servante, et j'engagerais un pari sûr, qu'il est plus certain que tu me donneras une belle-sœur, que je ne te donnerai un beau-frère.

LÉANDRE. Est-ce possible, mademoiselle?

VALÈRE. Ne contestez rien.

LÉANDRE. Mais j'entends...

VALÈRE. Vous entendez les hésitations d'une fiancée.

WUMSHAETER. Et moi, j'entends sottises de femme. Silence! Ton frère a beaucoup trop d'esprit pour songer encore au mariage.

VALÈRE. Pardon, monsieur mon père. Quand à cette heure même, il faut me passer de l'aide promise de ma sœur, il est pour moi d'autant plus indispensable de maintenir la résolution que j'ai prise. J'espère même

que vous n'y serez pas plus longtemps contraire. Toute la ville vous connaît comme un homme juste. Et que dirait-on, s'il venait à s'ébruiter que vous avez ravalé dans une personne les mêmes qualités et les mêmes perfections que vous estimez hautement dans l'autre. Que dirait-on si l'on apprenait que votre rancune invétérée contre un sexe dont vous croyez avoir à vous plaindre, vous ait empêché de reconnaître ce que l'univers entier reconnaît? Une si éclatante ressemblance...

WUMSHAETER. Silence donc sur ta chimérique ressemblance! Ou veux-tu m'obliger à te rendre ridicule aux yeux de M. Léandre? C'est que je le ferais, en vérité! Tenez, monsieur Léandre, vous serez arbitre entre nous. Va chercher ton Hilaria et amène aussi avec elle son frère. Nous comparerons la ressemblance, comme il est nécessaire.

VALÈRE. J'y consens, monsieur mon père; Lisette, cours vite à la chambre de M. Lélio. Tu les trouveras tous deux ensemble. Prie-les de se donner la peine de venir ici. (*Lisette sort.*)

WUMSHAETER. Vous verrez, monsieur Léandre, que j'ai raison.

LÉANDRE. (*Bas à Valère.*) Puisse votre stratagème réussir aussi bien que le mien!

VALÈRE. (*Bas à Léandre.*) Espoir et merci, mon cher ami.

WUMSHAETER. (*Voyant Léandre et Valère causer ensemble.*) Certes, cela ne convient pas; il ne faut pas auparavant en conférer ensemble. J'espère, monsieur Léandre, que la première preuve de sincérité que je désire de vous...

LÉANDRE. Ne craignez rien. Je ne m'écarterai pas de la vérité, si l'on a besoin de ma sentence, mais j'espère qu'on n'en viendra pas là.

WUMSHAETER. Comment. savez-vous déjà quelle est notre contestation? Il faut que la sœur paraisse aussi parfaite que le frère, et, comme je puis endurer le frère, il demande que j'endure aussi la sœur.

VALÈRE. Ma demande n'est-elle pas juste?

WUMSHAETER. La ressemblance établie d'avance, tu pourrais certainement faire cette demande avec quelque raison. Mais c'est justement sur cette ressemblance que nous sommes encore en désaccord.

VALÈRE. Nous ne le serons plus longtemps; et je suis sûr que vous l'accorderez enfin vous-même.

WUMSHAETER. Je ne l'accorderai certainement pas. Mais si je vous l'accorde, ce sera une preuve que j'aurai perdu le sens et la raison, et tu ne seras plus ensuite obligé de m'obéir en rien.

VALÈRE. Notez ceci, monsieur Léandre : que, dans le cas où la ressemblance même est reconnue, je ne suis plus obligé de lui obéir en rien.

WUMSHAETER. Notez-le ! — Mais quelle est cette procession?

SCÈNE IX

LÉLIO-HILARIA, LAURA, WUMSHAETER, VALÈRE, LAURA, LÉANDRE

LÉLIO-HILARIA. (*Sous un costume demi-masculin, demi-féminin, qui sera choisi au goût de la comédienne.*) Monsieur vous avez demandé à voir tous les deux ensemble, Lélio et Hilaria.

WUMSHAETER. Eh bien?... Je ne sens pas le trait.

LÉLIO-HILARIA. Les voici tous les deux.

WUMSHAETER. Quoi?

LISETTE. Oui, monsieur, les voilà tous les deux, et vous êtes pris.

WUMSHAETER. Quoi, pris?

LISETTE. (*Bas, à Laura.*) N'avais-je pas raison, mademoiselle? Vous êtes surprise?

WUMSHAETER. Paix? Comment dois-je l'entendre?

LÉLIO-HILARIA. Vous aurez la bonté de le comprendre ainsi, que cette seule et même personne ne peut être, d'une main plus grande qu'elle n'est elle-même.

WUMSHAETER. Eh bien?

LÉLIO-HILARIA. Que ces mêmes yeux ne peuvent être à la fois gris et noirs.

WUMSHAETER. Eh bien?

LÉLIO-HILARIA. Que ce même nez...

VALÈRE. Bref, très cher père. (*Il tombe à ses pieds.*) Pardonnez-moi mon innocente ruse. Lélio, c'est Hilaria, et Hilaria a eu l'amour de me suivre ici, sous des vêtements d'homme, afin d'avoir l'occasion de gagner l'affection d'un homme dont elle savait toute l'inflexibilité à l'endroit de son sexe.

WUMSHAETER. Lève-toi, mon fils, lève-toi et mets fin une bonne fois à la farce. Je vois bien à présent ce qu'il en est. Ton Hilaria n'est pas là, et cet étourdi de Lélio, avec sa figure de jeune fille, en a joué le personnage. Fi, Lélio... (*Il s'éloigne de lui.*) Non, non, on ne me trompe pas si aisément. Mettez toujours ce second habit bas, mon bon... (*Il veut lui frapper sur l'épaule.*) Ciel! c'est une femme. Oh! douleur, mes pauvres yeux! Qu'ont-ils aperçu? C'est une femme! c'est en réalité une femme! Et la plus rusée, la plus rouée, la plus dangereuse peut-être de toutes les femmes qu'il y ait au monde. Je suis dupé! Je suis trahi! mon fils, mon fils, comment as-tu osé faire une telle chose?

VALÈRE. Laissez-moi encore une fois en implorer le pardon à vos genoux.

WUMSHAETER. A quoi te servira mon pardon, quand tu n'es plus obligé de suivre mes conseils? Certainement je te pardonne, mais...

LÉLIO-HILARIA. Moi aussi, j'en implore humblement le pardon.

WUMSHAETER. Laissez-moi, laissez-moi. Je vous pardonne aussi, à vous... parce qu'il le faut...

VALÈRE. Non pas, parce qu'il le faut, monsieur mon père. Retirez ce mot pénible. Pardonnez-nous, parce que vous nous aimez.

WUMSHAETER. Eh bien, donc, parce que je t'aime, toi.

LÉLIO-HILARIA. Et moi, j'espère beaucoup que vous m'aimerez bientôt...

WUMSHAETER. Vous espérez trop. Ne pas vous haïr, c'est là tout ce que je puis faire. Je vois bien qu'il faut que l'homme soit amoureux, qu'il faut qu'il soit insensé. Que puis-je contre le sort? Puisque c'est ainsi, mon fils, sois fou! Notre folie est ce qui nous rend sages le plus sûrement. Voyage en paix : je suis heureux au moins de n'être pas témoin oculaire de ta folie. Fais seulement en sorte que ma fille ne me résiste pas plus longtemps.

LAURA. N'ayez pas de souci, mon père, je ne veux pas vous causer un second chagrin. Je donne ma main à M. Léandre, et je la lui aurais donnée, quand même Lélio n'aurait pas été Hilaria. (*A Hilaria.*) Apprenez-le, à l'encontre de votre air triomphant.

LÉLIO-HILARIA. Vous êtes fâchée contre moi, très chère Laura? (*A Léandre.*) Comment avez-vous pu, monsieur, arriver à toucher d'amour un tel cœur de roc? Si vous saviez les tentatives que j'ai faites dessus, avec mon costume d'homme, et la résistance que cependant...

LAURA. Silence, Hilaria, ou je me fâche encore. (*A Léandre qui va répondre à Hilaria.*) Ne lui répondez pas, Léandre, je vous jure que vous n'aurez jamais plus dangereux rival que n'était Lélio.

LÉANDRE. Combien je suis heureux!

VALÈRE. Combien je suis heureux aussi!

WUMSHAETER. Dans un an, j'espère que ce seront d'autres cris!

LISETTE. D'autres certainement : surtout s'il arrive d'autres voix... (*Aux spectateurs.*) Riez donc, messieurs; cette comédie finit comme un épithalame.

FIN DU MISOGYNE

DAMON

OU

LA VÉRITABLE AMITIÉ

PERSONNAGES

LA VEUVE.
LÉANDRE.
DAMON.
ORONTE.
LISETTE.

DAMON

OU

LA VÉRITABLE AMITIÉ

COMÉDIE EN UN ACTE

1747

SCÈNE PREMIÈRE

La veuve, LISETTE

LISETTE. Eh bien, c'est vrai que notre maison a bien changé depuis quelque temps. Il y a huit jours, c'était un lieu animé par la réunion d'un grand nombre de jeunes messieurs et d'amoureux écervelés. Tous les jours nous en ont fait perdre une paire. Un jour, une ; le lendemain, une autre, et le surlendemain tout de même. Dieu soit loué ! Il nous en est resté encore deux. Si ceux-ci prenaient le même parti, notre maison deviendrait solitaire. Madame... madame !

LA VEUVE. Eh bien, qu'est-ce ?

LISETTE. Alors, je ne demeurerais certainement pas plus longtemps chez vous : quelque bien que j'y sois. La société est la moitié de la vie.

LA VEUVE. Tu aurais donc mieux fait de t'engager dans un hôtel que chez moi.

LISETTE. Oui, dans un hôtel il y a certes bruit et gaîté. Si l'on n'y avait pas tant de travail, qui sait ce

que j'aurais fait? Quand on a un service plus pénible, je pense qu'il est plus sensé de servir là où votre service vous procure le plus de plaisir. Mais, plaisanterie à part : quel rôle jouent donc maintenant auprès de vous monsieur Damon et monsieur Léandre?

LA VEUVE. Quel rôle ils jouent?

LISETTE. La question vous semble-t-elle extraordinaire? Je sais bien qu'ils se donnent d'ailleurs pour vos prétendants.

LA VEUVE. Et ils le sont en effet.

LISETTE. Le sont-ils? En vérité? Damon est donc le rival de Léandre, et Léandre le rival de Damon. Et pourtant Léandre et Damon ne sont-ils pas les meilleurs amis? Ce serait là une nouvelle mode que je combats des pieds et des mains. Quoi? Des rivaux qui ne se chamaillent, ni ne se calomnient, ni ne s'injurient, ni ne se trompent, ni ne se défient, ni ne se battent, ce seraient de plaisants individus. Non. C'est aujourd'hui comme jadis : entre rivaux, il y a de l'inimitié; ou, pas d'inimitié, pas de rivaux.

LA VEUVE. Il est vrai que je me suis moi-même étonnée, nombre de fois, de leur conduite. Avant qu'ils sussent tous deux qu'ils avaient le même dessein, personne ne me témoignait plus d'amour qu'eux. Personne n'était plus galant; personne ne s'efforçait plus qu'eux d'obtenir mes faveurs. Aussitôt qu'ils eurent souci qu'ils étaient rivaux l'un de l'autre, alors ils se refroidirent tous deux dans leurs efforts pour me plaire. Auprès de moi, ils causent entre eux, Damon avec Léandre, Léandre avec Damon, et tous deux se taisent sur leurs propres affaires.

LISETTE. Et cette conduite vous les fait-elle encore considérer tous deux comme vos prétendants?

LA VEUVE. Oui, je suis convaincue qu'ils m'aiment tous deux, que tous deux ils m'aiment sincèrement. Seulement Damon me semble un peu trop léger, et Léandre un peu trop impétueux.

LISETTE. Oserai-je vous demander quelque chose?

LA VEUVE. Voyons, j'écoute.

LISETTE. Me répondrez-vous sincèrement?

LA VEUVE. Si je te répondrai sincèrement? Je ne vois pas ce qui m'obligerait à te faire une réponse mensongère. Si la question ne me convient pas, j'aimerai mieux ne t'en faire aucune.

LISETTE. Vous croyez être aimée des deux, et peut-être avec raison. Mais lequel des deux aimez-vous?

LA VEUVE. Lequel?

LISETTE. Oui.

LA VEUVE. Lequel? La question est incroyable : je les aime tous deux.

LISETTE. Alors, c'est bien : vous les épouserez donc tous deux.

LA VEUVE. Tu confonds le tout ensemble. Nous parlions de l'amour et non du mariage. Tous les prétendants que j'ai eus étaient, les uns de vaniteux poltrons, les autres des âmes bassement cupides. Il n'en est pas ainsi de ces deux-ci. Damon et Léandre se sont, dès le commencement, séparés des autres. J'ai vraiment vu cette séparation avec le plus grand plaisir. Je crois aussi leur avoir donné clairement à entendre combien je savais les distinguer. J'ai donné leur congé à tous ceux qui n'ont pas eu d'eux-mêmes la prudence de le prendre, et ceux-ci sont les seuls que j'aie gardés et que je voie avec plaisir.

LISETTE. Qu'en adviendra-t-il?

LA VEUVE. C'est mon affaire. Si je ne puis pas devenir l'amante de tous deux, de tous deux je puis être l'amie. Oui, certainement, l'amitié me paraît à présent avoir beaucoup plus de charmes que l'amour. Je dois me diriger sur l'exemple de mes galants amoureux.

LISETTE. Quoi, l'amitié? L'amitié plus séduisante que l'amour? La sèche amitié? Ne parlez pas tant en philosophe. Je n'en crois que ce que je veux. Votre cœur pense tout autrement. Ce ne serait pas non plus lui faire beaucoup d'honneur que de le mettre d'accord avec votre bouche. Je l'entends; oui, oui, il dit : Comment? Sont-ce là de véritables amoureux? Quelle nouvelle forme de l'amour est-ce que celle qu'arrête la

présence d'un ami? que celle qui n'ose me sacrifier son ami? Oh! les indignes! Je veux les haïr, je le veux... mais le pourrai-je? mais le...

LA VEUVE. Silence, Lisette, silence! Tu entends très mal son muet langage.

LISETTE. Oh! pardon. Cette interruption me prouve que je l'entends très bien. Comment en pourrait-il être autrement? Je serais moi-même désolée que l'amitié me jouât un tel tour. Songez seulement quelle est la cause, autre que l'amitié, que de deux prétendants vous n'en ayez pas un? Ah! ce serait une honte que l'amour ne dût pas être plus puissant que l'amitié.

LA VEUVE. Hélas!

LISETTE. Ha! ha! j'entends aussi cet hélas! Écoutez si je ne puis pas le paraphraser habilement. N'est-ce pas qu'il veut dire à peu près : Lisette, inutile de persister à me faire avouer ce que tu sais déjà? Plût au ciel que chez l'un des deux l'amour fût plus fort que l'amitié! Ne pourrais-tu pas amener mes amoureux à montrer plus de sentiment et un peu moins de conscience?...

LA VEUVE. Dis-moi quel est tout cet imbroglio?

LISETTE. Oh! pardon, ce sont vos propres imbroglios.

LA VEUVE. Supposons que je te confesse que j'aimerais mieux les voir tous deux me déclarer plus avant leur amour, mettre tous deux en œuvre les plus tendres soins pour gagner mon cœur, se disputer le rang l'un à l'autre, s'envier un peu les faveurs que j'accorderais à l'un plus qu'à l'autre, et avoir moi-même ainsi le plaisir de les raccommoder de nouveau, pour les désunir encore; supposons, dis-je, que je te confesse tout cela, qu'en résulterait-il de plus?

LISETTE. Il en résulterait ceci de plus, c'est que vous consentiriez d'abord à me le confesser.

LA VEUVE. Mais je ne sais pas non plus pour quelles raisons je te livrerais le fond de mon cœur.

LISETTE. Je suis d'accord avec vous que vous n'en auriez aucune, et que vous le feriez par pure bonté.

Mais ce n'est pas inutilement que vous auriez eu cette bonté, je vous l'assure. Je ferais mon possible, pour que les choses en fussent bientôt au point où vous désireriez les voir. Et dites-moi d'abord lequel vous préféreriez voir se déclarer : est-ce Damon, est-ce Léandre? Vous savez que tous deux, il y a un an, ont confié à peu près toute leur fortune à un vaisseau différent qui allait aux Indes orientales. Écoutez, il me vient une bonne idée. Ils attendent, tous les jours, le retour de ces vaisseaux. Nous pourrions attendre aussi jusque-là, et ensuite nous décider pour celui dont l'affaire aurait été la plus heureuse?

LA VEUVE. J'y consens ; seulement...

LISETTE. Voici monsieur Damon. Laissez-moi seule avec lui, je vais le sonder.

SCÈNE II

LISETTE, DAMON

LISETTE. Votre servante, monsieur Damon, vous me semblez chercher quelqu'un. Qui donc?

DAMON. Léandre m'a donné ici rendez-vous. Ne l'as-tu pas vu?

LISETTE. Non, maintenant... Mais cela vous fait déjà repartir? Restez donc un instant. Vous tarde-t-il donc tant déjà qu'il vous entretienne de ses douces rêveries sur l'amitié? Quand vous ne seriez par hasard venu ici que pour entendre les séduisants mensonges et les charmantes idées de votre ami, attendez, attendez : je m'en tirerai aussi bien que lui. Depuis que vous et monsieur Léandre, vous vous êtes trouvés ensemble ici, tous les murs résonnent de l'éloge de l'amitié ; je l'aurai donc bien retenu.

DAMON. Toutes ces plaisanteries se passent aux dépens de mon ami. Cela ne peut que me contrarier. Et, si j'ose t'en prier, silence!

LISETTE. Oh! dans de telles circonstances, tout autre

voudrait se taire. Réfléchissez pourtant vous-même. Vous êtes chez une jeune et aimable veuve. Vous l'aimez, vous recherchez son amour. Mais, mon Dieu ! de quelle singulière façon ! Un ami vous intimide dans votre dessein. Vous craignez de le chagriner. Votre amour est beaucoup trop mou pour braver ses reproches sans fondement. Vous aimeriez mieux perdre votre bien-aimée que votre ami. Eh ! certes, cela pourrait pourtant avoir une fin, si l'autre n'était précisément aussi rêveur.

DAMON. Notre conduite ne doit point paraître étrange à ta maîtresse. Elle sait notre inclination à tous deux. Nous nous sommes tous deux déclarés, avant de savoir que nous l'eussions fait tous deux. Nous nous efforçons d'être de loyaux amis. Ne serait-il pas injuste que Léandre ou moi, par une sollicitation impétueuse, nous voulussions l'un à l'autre nous ravir un cœur qui, peut-être avec le temps, se donnera à l'un de nous par inclination.

LISETTE. Par inclination? Comme si une femme n'avait pas une égale inclination pour toutes les personnes bien faites. Par exemple : que m'importerait à moi d'épouser vous ou Léandre? Ne le prenez pas mal que j'aie l'audace de vous reprocher de si doux rêves. Vous et monsieur Léandre, vous êtes d'une belle constitution, vifs et robustes. Entre deux choses aussi bonnes il n'est pas besoin de choisir : le premier est le meilleur. On peut prendre, les yeux fermés.

DAMON. Lisette, tu juges ta maîtresse d'après toi, et certes, de cette façon, tu ne lui fais pas beaucoup d'honneur. Je la connais trop bien : elle a de plus nobles idées sur l'amour.

LISETTE. Ah ! ne le prenez pas mal. L'amour, c'est toujours l'amour. Une reine n'aime pas plus noblement qu'une mendiante, ni une savante plus noblement qu'une pauvre campagnarde. C'est choux verts et verts choux. Et ma maîtresse et moi, dans les choses essentielles de l'amour, nous ne différerions pas de l'épaisseur d'un cheveu.

DAMON. Adieu. Je n'ai maintenant, ni l'envie, ni le loisir de réfuter tes raisonnements sans fondement. Si M. Léandre venait, tu le prierais d'attendre un instant. J'ai d'abord quelque chose à faire. Je reviens tout de suite.

LISETTE. Mais, que diable! attendez donc. Vous dites mes raisonnements sans fondement? Eh bien, écoutez. Je vais vous dire quelque chose qui vous les fera peut-être ensuite paraître fondés.

DAMON. Alors, j'écoute.

LISETTE. Savez-vous ce que ma maîtresse a résolu? Elle a résolu d'attendre que les deux vaisseaux sur lesquels vous avez placé votre argent soient de retour; et, celui qui aura été le plus heureux dans son affaire, sera celui qu'elle épousera, leste et preste. Croirez-vous maintenant qu'il est égal à ma maîtresse d'épouser M. Léandre ou vous? Hé?

DAMON. Quoi, Lisette? Telle serait la résolution de ta maîtresse? Va conter tes sornettes à un autre.

LISETTE. Eh bien, pourquoi cela vous paraît-il donc si invraisemblable? Est-ce une friponnerie de préférer épouser riche que pauvre? Vous autres, imbéciles d'hommes, vous comptez les boutons de vos justeau-corps, plutôt que de vous décider à rien. Je pense cependant que vous auriez déjà dix fois plus sagement agi de marcher de l'avant et de déclarer positivement votre inclination, que de vous en remettre à la chance.

DAMON. Ciel! quel est mon malheur, si tu dis la vérité! Aurais-je jamais pu m'imaginer que la fortune pût avoir pour elle tant de charmes? Est-ce donc la fortune qui donne plus de prix à nos personnes? Ne trouve-t-elle en Léandre ni en moi, rien qui puisse faire contrepoids à cette éblouissante bagatelle? Je regrette presque d'aimer une personne qui, si bassement...

LISETTE. Eh bien, eh bien! Tout doucement! tout doucement! Ne commencez pas par les injures. Peste! vous attendiez-vous à mieux? La fortune en soi-même n'est pas précisément ce qu'elle cherche en vous. L'in-

clination de ma maîtresse est égale pour vous et pour M. Léandre, et il suffira d'une légère impulsion pour faire pencher l'un des plateaux de la balance. Oh! nous ne sommes même pas avares. Ne dites pas cela de nous. Ce ne nous serait pourtant pas non plus une honte de l'être. Vous montrez très clairement que, si vous n'avez pas depuis longtemps déclaré votre amour, c'est qu'il vous serait indifférent qu'elle se décidât pour vous ou pour votre ami, et Léandre de même. Quelle résolution sage aurait-elle donc pu prendre?

DAMON. Ah! c'est que mon amitié est aussi consciencieuse que mon amour est ardent!

LISETTE. Vous auriez peut-être préféré que ma maîtresse vous eût fait jouer tous deux aux dés, afin que le point le plus élevé ou le moins élevé la donnât pour femme à l'un de vous? C'est là d'ailleurs un très louable usage chez les soldats, quand de deux d'entre eux il y en a un qui doit être accroché au bras de la potence, et que l'un d'eux l'a tout autant mérité que l'autre. Oui, oui, n'est-ce pas qu'elle aurait pu peut-être aussi, dans ce cas, suivre cet usage?

DAMON. Tes plaisanteries sont très déplacées. Mon cœur est... mais je m'en vais. Lisette, Lisette, dans quel trouble tu m'as jeté! Ciel!

SCENE III

LISETTE

LISETTE. Maintenant il a la puce à l'oreille. Mais qu'y ai-je gagné? Je puis aussi peu compter sur lui, à présent qu'auparavant. Si j'avais au moins pu l'amener à se décider à déclarer son amour; mais il ne m'a pas laissé causer avec lui; il était sur des charbons. Oh! voici Léandre. Voyons ce qu'on peut tirer de celui-ci.

SCÈNE IV

LISETTE, LÉANDRE

LISETTE. Un peu plus tôt, vous l'auriez trouvé.

LÉANDRE. Ah! Damon est-il déjà venu?

LISETTE. Oui, et il va revenir à l'instant. Patientez un tout petit peu. Monsieur Léandre, pourquoi avez-vous donc aujourd'hui l'air de si fâcheuse humeur? Ah! votre physionomie ne va guère à un amoureux! Fi! un peu de gaîté! Vite!

LÉANDRE. Quand on a autant de causes de chagrin que moi...

LISETTE. Ah! ah! parlez donc. Vous devez avoir sur le cœur bien des choses qui vous chagrinent. Je commence à deviner ce que ce peut être : oui, c'est l'amour qui vous tourmente. Vous en avez assez d'être à la remorque de l'amitié. Oh! ce ne serait que juste. Allons, du cœur! Foin d'un ami. Revenez à madame. Je vous donne ma parole qu'elle est à vous. Mais si vous lanternez plus longtemps, je ne vous suis bonne à rien. Madame ne peut se décider à choisir. Si l'un de vous ne se décide pas bientôt à l'emporter, alors elle a résolu de s'en rapporter complétement à l'aveugle hasard. Celui d'entre vous qui aura été le plus heureux dans son affaire aux Indes orientales, elle lui fera don de son cœur et de sa main... Qu'avez-vous?... Qu'avez-vous?...

LÉANDRE. Pardieu, Lisette, au plus heureux? Mon malheur est maintenant à son comble.

LISETTE. A son comble? Qu'est-ce que cela signifie? Expliquez-vous donc.

LÉANDRE. Eh bien, je vais te le confier. Sache donc que, hier soir, j'ai reçu une lettre par laquelle on m'apprenait que mon vaisseau a péri dans une tempête. Ciel impitoyable! Il ne te suffit pas de m'enlever toute ma

fortune, il faut encore que tu m'arraches l'objet de mon tendre amour!

LISETTE. L'injure va droit à ma maîtresse, aussi bien qu'au Ciel, et l'un et l'autre sont innocents. Monsieur Léandre, votre malheur me touche. Je consens à croire avec vous que c'est assez de perdre sa fortune. Je n'ai pas encore pu faire une si triste expérience, car, grâce à Dieu, je n'ai pas de fortune. Mais si la douleur de perdre la richesse est aussi grande que la passion de l'acquérir, elle doit être au dessus de vos forces. Je vous l'accorde... Mais, pour en venir à l'autre point : l'objet de votre tendre amour... vous pensez donc que ma maîtresse... n'est-ce pas? Ecoutez donc... que c'est pour elle que vous êtes mis vous-même dans ce cas. Cependant, si vous voulez suivre mes conseils, monsieur Léandre, quelque perdues que semblent les choses, il y a encore du remède.

LÉANDRE. Oh! je t'en prie, parle librement. Je t'obéirai en tout ce qui pourra m'être utile.

LISETTE. Mais je doute que vous le fassiez.

LÉANDRE. Ne doute pas, je t'en prie.

LISETTE. Je connais trop bien votre opiniâtreté. Vous êtes pris d'une trop sublime idée de l'amitié. Damon, votre plus cher ami sur la terre, le présent le plus précieux du Ciel, sans lequel biens, honneur, joies vous semblent méprisables, misérables, insipides; Damon, cet autre vous-même, dont le bonheur est votre bonheur, dont le malheur est votre malheur; Damon, le noble Damon, le...

LÉANDRE. Oui, tout cela, Lisette. Tu ne saurais assez le louer. C'est lui seul qui pourra m'aider à supporter mon malheur. J'ai toujours eu en lui la foi la plus inaltérable, pour lui les sentiments les plus tendres. Je ne doute pas qu'il ne me montre, en cette circonstance, combien il est digne de mon amitié. Pour lui, je refuserais la main de la personne la plus digne d'amour. Damon, oui, Damon... Oh! je lui donnerais mon cœur... Mais, mais je sais qu'il n'a jamais voulu comprendre la vraie tendresse en amitié...

LISETTE. Monsieur Léandre, voulez-vous être heureux, détournez quelque temps vos yeux de dessus ce Damon. Ne vous effrayez pas de ma proposition.

LÉANDRE. Qu'entends-tu dire là?

LISETTE. Allons, je vois bien que c'est avec une physionomie passablement effrayée que vous attendez mon explication. Ne craignez rien, je ne vous conseille aucune trahison envers votre ami. Il n'aura rien à vous reprocher en cette circonstance, pas plus que vous à vous-même. Bref, allez trouver madame. Faites-lui une sincère déclaration de votre amour. Assurez-la que Damon ne l'aime plus. Si c'est nécessaire, employez encore une paire d'officieux mensonges, pour le lui rendre plus odieux. Vous verrez que tout ira bien.

LÉANDRE. Mais si elle est résolue à attendre tout d'abord quel sera le plus heureux dans l'affaire en question, tout cela ne me servira de rien.

LISETTE. Oh ! voilà la constance de l'amitié? L'amitié se laisse-t-elle donc si facilement persuader? — Monsieur Léandre, elle aura de la peine à persister dans ses résolutions. Mais, en supposant que cela ne vous servît à rien, savez-vous quelque chose? Vous et monsieur Damon, vous avez eu quelquefois envie de faire échange de vos capitaux. Ils sont d'importance égale. Vous pourriez encore une fois essayer d'amener Damon à cet échange. Il ignore encore que votre vaisseau ait péri?

LÉANDRE. Oui.

LISETTE. Eh bien, cela réussira. Essayez d'avoir son capital, et transportez-lui le vôtre avec tous les profits. Cela vous est facile ; et vous trouverez facilement aussi une cause plausible pour le faire. Par exemple, vous lui diriez : mon très cher Damon, l'amitié nous lie assez étroitement, mais, afin de nous lier plus étroitement encore l'un à l'autre, mêlons ensemble nos fortunes. Faisons un échange des fonds en question, que nous avons confiés au commerce des Indes orientales. Si les vôtres rapportent plus que les miens, je vous devrai ainsi une partie de ma fortune; si ce sont les miens qui

produisent davantage, alors j'aurai le plaisir de voir entre vos mains ce qui aurait fait mon propre bonheur. Ainsi nous ne serons plus obligés de rivaliser, à l'occasion, l'un contre l'autre, pour la fortune.

LÉANDRE. Ton conseil est bon. Et l'entrée en matière aussi me paraît suffisamment spécieuse. Mais je crains que mon ami puisse me soupçonner. Aussi aimerais-je mieux ne pas lui faire moi-même cette proposition. Ne pourrais-tu pas peut-être amener ta maîtresse à la faire? Si elle la faisait, comme étant à son gré... alors...

LISETTE. Je vous comprends. Je vous comprends. Reposez-vous-en sur moi et faites en sorte seulement de venir bientôt près de ma maîtresse.

LÉANDRE. Aussitôt que j'aurai causé avec mon ami. Dieu m'est témoin que j'ai en tout cela les vues les plus loyales. Je suis sûr que, si je perdais ma fortune, mon ami ne pourrait pas être assez magnanime pour exécuter les obligations que lui pourrait imposer notre engagement. Je me dispenserai à demi de l'affront certain d'être nommé par la postérité infidèle ami. Mais de mon côté, je lui montrerai que mes actes sont complétement d'accord avec mes paroles. Il aura la moitié de ma fortune.

LISETTE. En considération de ce que de droit elle lui appartiendrait tout entière? — Voilà un ami sincère!

LÉANDRE. Je mettrai tout en œuvre pour le soulager. Peut-être une autre fois sera-t-il heureux. Peut-être...

LISETTE. Silence, silence, je crois que voici monsieur Damon de retour. Je m'en vais. Il pourrait se demander pourquoi nous avions à nous entretenir ensemble. Je vais auprès de madame. Suivez-moi de près. — (*A part.*) Eh bien, m'étais-je trompée?

SCÈNE V

LÉANDRE, DAMON

LÉANDRE. (*A part.*) Je ne dois donc rien lui dire de mon malheur, à l'occasion duquel je l'avais mandé. — De quoi causerai-je avec lui?... Bah! cela se trouvera.

DAMON. O mon très cher Léandre, pardonnez-moi de vous avoir fait attendre.

LÉANDRE. Moi, vous pardonner? En quoi m'avez-vous offensé? Mettez donc de côté, une fois pour toutes, très cher ami, cette idée que vous soyez jamais dans le cas de m'offenser. Un ami ne peut offenser son ami. La foule, à laquelle la douce union des âmes est inconnue et demeurera, pour son irréparable dommage, à toujours inconnue; la foule, à la honte de la famille humaine, peut s'entre-quereller. L'amitié arme une âme noble d'une douceur invincible. Ce que fait votre ami, ce qui vous vient de votre ami, est pour vous juste et agréable. Les intentions de celui qui injurie, ou la susceptibilité de celui qui est injurié, voilà ce qui fait que les injures en sont de réelles. Là donc où il n'y a pas de mauvaises intentions, là où il n'y a pas de susceptibilité, là aussi n'y a-t-il aucune injure. Un ami pourrait-il bien nourrir contre son ami de mauvais desseins? Ou bien un ami pourrait-il bien être susceptible à l'endroit de son ami? Non. C'est pourquoi très cher Damon, quand même il me viendrait de vous la plus grave injure; quand même de vous me viendraient outrage à l'honneur et à la considération, perte de bonheur et d'argent, maladie, perclusion, cécité et surdité, perte de la vie, croyez-vous, cher Damon, que vous m'auriez ainsi outragé? Non. Autant vous auriez tort en réalité, autant, auprès de moi, vous auriez raison. Le monde entier vous maudirait, que je vous excuserais, que je vous absoudrais.

DAMON. Je souhaiterais, Léandre, de vous répondre avec la même chaleur. Mais je m'efforcerai de ne jamais mettre votre amitié à si rude épreuve.

LÉANDRE. Eh! très cher ami, pourquoi tant d'indifférence? Doutez-vous de la loyauté de mes paroles? Doutez-vous que je vous donnasse une telle preuve de mon amitié? Plût à Dieu, que vous me fissiez même une injure qui, pour un autre fût impardonnable! Avec quel plaisir, avec quel charme, je pratiquerais la douce vengeance d'un généreux pardon!

DAMON. Et moi, je souhaite de n'avoir jamais besoin de ce généreux pardon.

LÉANDRE. Oui, Damon, et, en semblable occasion, j'en attendrais autant de vous. Oh! je vous connais : votre âme est noble et généreuse, elle ne me laisse pas là-dessus le moindre doute.

DAMON. Vous avez trop de confiance en moi, mon très cher Léandre, je rougis beaucoup devant vous de ne pas en être digne. Vos idées me paraissent nobles et vraies. Mais leur accomplissement est impossible. Je tremble déjà d'avance, rien qu'à la pensée que mon amitié pût être mise à si rude épreuve. Votre vertu cependant me rassure. Un ami est-il bien d'ailleurs obligé à une si douce magnanimité? Je sais que c'est le devoir d'un ami de pardonner à son ami. Mais du moins est-ce le devoir de celui-ci d'en donner, aussi peu que possible, l'occasion à son ami.

LÉANDRE. Ami, pour le pardon nous devons ressembler au Ciel. Nos trahisons, si grandes et si éclatantes qu'elles soient, ne lassent pas dans cette circonstance celui qui est digne de nous. Quand on s'est choisi un ami, il faut le conserver. Ni ses fautes, ni ses injures, ne doivent pouvoir lui ôter notre affection. On s'outrage soi-même, quand on en vient là. Ou c'est que peut-être il n'y aurait pas d'affront à rougir de s'être grossièrement trompé dans son choix.

DAMON. Mais, très cher Léandre, dites-moi donc de quoi vous désiriez me parler? Quelle est la chose importante que vous avez à me révéler?

LÉANDRE. Ma conversation vous importunerait-elle? Je ne puis le croire. Vous savez combien on aime à parler de ce qui nous est agréable. Et je sais qu'on l'écoute avec autant de plaisir. Mais vous me paraissez aujourd'hui pour l'une ou l'autre de ces choses de trop fâcheuse humeur. Qu'est-ce qui vous trouble? Vous est-il arrivé quelque malheur? Confiez-le moi. Donnez-moi le plaisir de partager avec vous votre douleur. Je vous apprendrai ensuite ce que j'ai à vous dire.

DAMON. Vous ne vous trompez pas : je suis triste et affligé.

LÉANDRE. Et pourquoi? Qu'est-ce qui vous fait hésiter à me confier vos secrets? Suspecteriez-vous ma discrétion? Doutez-vous que je vous vienne en aide, si c'est en mon pouvoir? Doutez-vous de ma compassion? Quand je puis vous ouvrir mon cœur, cela m'enlève la moitié de ma peine. Et vous n'avez qu'à essayer la même chose. Peut-être serai-je assez heureux pour que vous trouviez aussi dans votre confiance en moi quelque soulagement.

DAMON. Cela nous regarde, vous et moi.

LÉANDRE. Raison de plus : parlez donc. Vous devez peut-être le taire? Oh! ce qu'on dit à son ami, on ne l'a dit à personne. Mon ami et moi, ne faisons qu'un. Et quand j'aurais fait le plus grand serment de ne jamais communiquer à personne un mot de ceci ou de cela, je pourrais pourtant le dire à mon ami, sans fausser mon serment. Ce que je lui confie, c'est à moi-même que je le confie; et je ne fais rien de plus que si je le répétais dans ma pensée.

DAMON. Non, non. Il ne faut pas que cela vous reste caché. Pourriez-vous vous imaginer quelle résolution madame a prise?

LÉANDRE. En quoi?

DAMON. Maintenant, devinez à quoi elle a l'intention de s'en rapporter, pour savoir auquel de nous deux elle donnera la main.

LÉANDRE. C'est cela même, mon Damon, cela même que j'avais aussi à vous dire.

DAMON. A parler sincèrement, je suis atterré de cette indigne résolution. Non, Léandre, plutôt que de consentir à être redevable de sa main à une cause aussi honteuse, toute ma vie je la refuserais.

LÉANDRE. Et croyez-vous donc que, moi, je l'acceptasse? Nous avons sur elle les vues les plus désintéressées. Nous l'aimerions, quand même elle ne posséderait rien. Et vis-à-vis de nous, elle est si intéressée! Une méprisable richesse est-elle la seule chose qui lui plaise en nous?

DAMON. Comment, ne pourrions-nous pas, par tous les moyens possibles, en arriver à déjouer cette résolution? Oserais-je vous proposer quelque chose? Si nous partagions pertes et gains dans notre entreprise commerciale, qu'en pensez-vous?

LÉANDRE. Chut! l'eau vient à mon moulin; et la tromperie pourrait réussir. — Oui, vous avez raison. Rien ne serait plus propre à la remettre dans le bon chemin, et à lui faire choisir l'un de nous, d'après inclination et mérite. Bien. J'y consens.

DAMON. Oh! quelle joie vous me redonnez par votre approbation! Je craignais toujours, je craignais que vous ne me refusiez. Et en cela, vous auriez eu raison.

LÉANDRE. Quel peu de confiance avez-vous donc en moi! En vérité? En quoi pourrais-je avoir raison de ne pas être d'accord avec vous sur ce point? Entre amis, tous les biens sont communs : ce que je possède, vous le possédez. Et ce que vous possédez, je crois aussi avoir dessus un peu de droit. Maudit soit l'intérêt! Quand la fortune pourrait vous être assez contraire, pour vous faire ainsi perdre tout à la fois; ce n'est pas la moitié de ma fortune, mais toute ma fortune qui, en tout temps, serait à vous.

DAMON. Ami, vous me faites rougir de confusion.

LÉANDRE. Ce que je dis je le ferai. Et quand je l'aurais fait, je n'aurais certes pas plus fait que ne l'exige le devoir de l'amitié.

DAMON. Mais je ne sais quelle cause intime je trouve

en moi de douter de la vérité de cette résolution. Lisette ne pourrait-elle pas...

LÉANDRE. C'est d'elle que je le tiens aussi. Mais nous découvrirons la chose. Cela ne nous importe pas peu à tous deux. Permettez-moi de vous quitter. Je vais aller auprès de notre aimée, et m'informer auprès d'elle-même.

DAMON. Mais, Léandre, comment le prendra-t-elle? Ne se blessera-t-elle pas de cette curiosité?

LÉANDRE. Soyez sans inquiétude : je saurai expliquer la chose de manière...

DAMON. Je m'en rapporte à votre habileté. Revenez bientôt me donner des nouvelles...

LÉANDRE. (*A part.*) Le prétexte est bon pour m'échapper.

SCÈNE VI

DAMON

DAMON. Ou je suis tout à fait maladroit en amitié, ou Léandre a sur l'amitié des idées bien extravagantes... Je suis à plaindre, si le premier est vrai... Oui... l'amitié... elle est la chose qui doit absolument et avant tout, faire le charme de la vie... Je sens si bien... Mais cependant, je ne sens pas autant que mon ami dit sentir. Supposé que je fusse injurié par lui... que je fusse outragé par lui... comme il désirait l'être par moi... je... non, je ne veux pas me flatter — je... je serais beaucoup trop lâche pour ne pas le lui pardonner... Oui, je lui en voudrais, s'il voulait me pardonner dans une telle circonstance... je l'en blâmerais même... Cependant... je ne l'en crois pas capable... il peut être ce qu'il voudra... mais... je me trompe aussi... je le juge d'après moi... Parce que je suis si lâche, s'ensuit-il qu'un autre?... Cependant une si parfaite amitié n'est nullement de ce monde... Est-ce que même Léandre pense comme il parle?... Holà!... Je vais... oui, en lui racontant que

j'ai reçu la nouvelle que mon vaisseau est englouti... Alors je verrai si sa grandeur d'âme... Cela me taquinera un peu, si je le consterne... Cependant, non... c'est une honteuse invention... Mettre son ami à l'épreuve, c'est désirer perdre son ami... Non... Mais, si la veuve demeure dans sa folle résolution... Supposé que Léandre devînt heureux par elle... pourrais-je rester son ami?... Je tremble... oui... je sens ma faiblesse... je m'irriterais contre lui... je le jalouserais... Ah! il y a de quoi rougir de moi-même...

SCÈNE VII

ORONTE, DAMON

ORONTE. Eh bien, te voilà. Comprends-moi! Cousin, je t'ai cherché dans dix maisons. Comprends-moi! Et j'aurais pensé plutôt te trouver partout ailleurs que chez la jeune veuve. Comprends-moi.

DAMON. Qu'est-ce qui vous amène ici, monsieur mon cousin?

ORONTE. En vérité? Ne vois-tu pas sur ma figure, comprends-moi, ce que je veux? Prépare-toi seulement à apprendre une nouvelle, comprends-moi, qui te tuera à demi, comprends-moi, ou qui, s'il te reste un peu de bon sens, comprends-moi, te rendra furieux.

DAMON. Vous m'effrayez. Qu'est-ce donc?

ORONTE. Ne t'ai-je pas dit, comprends-moi, que cela irait mal avec tes capitaux? Comprends-moi. Tiens, lis... Ton vaisseau est englouti. Là, lis... comprends-moi... Tu y trouveras tous les détails, comprends-moi.

DAMON. Ah!

ORONTE. Eh bien, je te l'avais dit d'avance, comprends-moi. Mais, vous autres jeunes gens, vous n'acceptez jamais des conseils, comprends-moi. Vous voulez, tout, tout mieux prévoir, comprends-moi. C'est juste! comprends-moi, c'est juste!

DAMON. Je ne m'attendais pas à ce malheur...

ORONTE. Est-ce là tout ce qu'on peut dire, comprends-moi, quand on perd sa fortune? O légèreté! O cruelle légèreté! comprends-moi... Douze mille rixdalers, comprends-moi. Douze mille! Eh bien, cousin, dis, que vas-tu faire? Comprends-moi. Te voilà abandonné, abandonné du monde entier, et à bon droit. Comprends-moi. Peux-tu nîer que je te l'eusse prédit? Peux-tu le nier? Comprends-moi. Combien de fois t'ai-je répété cet adage précieux : ce qui va sur l'eau, comprends-moi, est comme à demi perdu.

DAMON. Ah! L'argent pourrait être à tous les diables... si...

ORONTE. Ah! Foin de l'argent! Ce sont là de jolies paroles! Comprends-moi. Damon, Damon, un homme qui peut penser de la sorte n'est pas digne d'être mon cousin. Comprends-moi. Ah! Foin de l'argent! Non, grâce à Dieu, comprends-moi, je n'étais dans ma jeunesse, ni si niais, ni si abandonné de Dieu. Songes-tu, comprends-moi, que maintenant la jeune veuve veuille t'épouser? Comprends-moi. Il faudrait qu'elle fût folle. Comprends-moi.

DAMON. Oui, voilà, monsieur mon cousin, ce qui m'inquiète. Et c'est même la seule chose qui me rende sensible à mon malheur.

ORONTE. Fou, comprends-moi. Comme si ton malheur n'était pas assez sensible déjà. Comprends-moi. Cependant, cousin, considère, comprends-moi, comme je pense sagement pour toi, quand je te vais, comprends-moi, conseiller, dans ces circonstances, de faire faillite.

DAMON. Quoi, une chose si honteuse...

ORONTE. Comment? comment? honteuse? Comprends-moi. Appelles-tu cela honteux, comprends-moi, cousin, de faire faillite? Par le diable! Comprends-moi, n'ai-je pas fait faillite cinq fois? Et ai-je été honteux? Comprends-moi. Ne dois-je pas toute ma fortune à la faillite? Comprends-moi. La première fois, ce fut ma femme qui m'y poussa. Comprends-moi. C'était une coquine fièrement prodigue. Dieu lui fasse paix, com-

prends-moi! Mais Dieu l'en récompense au ciel, où elle est sans doute, comprends-moi! Car elle aima en tout temps grande joie et grande magnificence, comprends-moi : Dieu, dis-je, la récompense de m'avoir aidé à arriver, par un si court chemin, à la richesse! Comprends-moi. Penses-tu, cousin, que moi, avec mes cinq banqueroutes, comprends-moi, j'aurais cessé, si cela ne m'avait pas été formellement interdit de recommencer de nouveau le commerce?

DAMON. Non, monsieur mon cousin, en cela je ne puis vous flatter. Une richesse si mal acquise vous fait peu d'honneur.

ORONTE. Ah! ah! de l'honneur! Comprends-moi. L'honneur, c'est quelque chose aussi. Beaucoup, comprends-moi, avec tout l'honneur qu'ils ont, meurent de faim. Ah! l'honneur, songe-creux, comprends-moi. N'est-ce pas, comprends-moi, qu'il sera égal pour mon héritage, que je l'aie acquis avec ou sans honneur? Comprends-moi. On m'en aurait de la reconnaissance, quand même je l'aurais volé. Comprends-moi.

DAMON. Non, monsieur mon cousin, si vos héritiers sont sages, ils emploieront, après votre mort, votre succession à relever les gens que vos banqueroutes ont ruinés.

ORONTE. Quoi? Quoi? Comprends-moi. Est-ce là ce que mes héritiers doivent faire? Certes, si je pouvais prévoir une telle chose, à coup sûr, comprends-moi, à coup sûr, je ferais placer dans ma fosse tout mon bien et toute ma richesse. Serait-ce pour cela que j'aurais eu tant de mal? Comprends-moi. Il m'a fallu jurer cinq fois. Cinq fois j'aurais donc juré en pure perte? Comprends-moi. Écoute, cousin, puisque je vois que c'est ainsi, à tort et à travers, que tu agis, comprends-moi, je vais joliment te laisser en dehors de mon testament. Comprends-moi. Tu pourras voir ensuite à quoi l'on est bon, comprends-moi, quand on n'a rien.

DAMON. Alors, le Ciel y pourvoira.

ORONTE. Qui cela? Qui cela? Comprends-moi. Qui est-ce qui y pourvoira? Le Ciel? Oui, attends-y toi. Oui,

il prendra soin de toi, comprends-moi, comme des pierrots en hiver. Le Ciel demande, comprends-moi, que nous prenions habilement soin de nous-mêmes. C'est pour cela qu'il nous a donné esprit et intelligence ; comprends-moi.

DAMON. Oui, et à beaucoup, par dessus encore, méchanceté et cupidité, pour le cas où esprit et intelligence ne leur suffiraient pas.

ORONTE. Cousin, ceci est pour moi ? Comprends-moi ! Ne sois pas si impertinent à mon égard. Je sais ce qui te rend hautain. Comprends-moi. Tu penses maintenant faire un bon mariage. Mais, comme tu me vois, j'arracherai à temps l'agneau au loup, comprends-moi. Léandre y a droit à présent. Son vaisseau est arrivé en bon port, et on lui avait d'abord écrit, comprends-moi, qu'il était perdu. Ce n'était qu'une erreur, comprends-moi. Son vaisseau est arrivé, le sien, comprends-moi.

DAMON. Comment ? Avait-on écrit cela à Léandre ? Et il ne m'en a rien dit ?

ORONTE. Faut-il donc tout lui jeter au nez ? Comprends-moi. Bien, bien. Tu verras si, en dépit de ton honneur et en dépit du Ciel, tu dois faire fi de ton malheur. Je vais à l'instant même, auprès de la veuve. Elle apprendra tout. Comprends-moi. Porte-toi bien, comprends-moi.

SCÈNE VIII

DAMON

DAMON. Fâcheuse nouvelle !... Je perds ma fortune... soit ? Qui sait ? si Léandre avait eu ce malheur je n'aurais peut-être pas été assez généreux, pour lui venir en aide... Quel déshonneur pour moi, si j'avais été sans foi à son égard !... Le Ciel a voulu m'en préserver... Avec tout mon malheur, je suis heureux... Mais, je perds en même temps l'aimable veuve... elle va sans difficulté se donner à Léandre... à Léandre... cependant

Léandre est mon ami... Amour... maudit amour! Mon ami ne la mérite-t-il pas autant que moi?... Que puis-je réclamer d'une femme dont le cœur, si je l'avais reçu, ne me serait venu que pour mon argent?... Mais cependant... elle est digne d'amour... Comme il me faut lutter avec moi-même!... Mais Léandre... serait-il vrai qu'il eût reçu cette fausse nouvelle?... et qu'il me l'eût cachée?... Comment aurait-il pu accepter la proposition que je lui faisais?... il me vient d'étranges idées... chassons-les... elles outragent mon ami...

SCÈNE IX

LISETTE, DAMON

LISETTE. Tout seul? Dans ce trouble?

DAMON. Ah! Lisette, — pour alléger mon chagrin, le mieux est de le raconter au premier venu. — J'ai eu du malheur... Mon vaisseau a été englouti dans une tempête. J'en ai la nouvelle la plus positive. Ciel! et je perds en même temps toute espérance sur ta maîtresse.

LISETTE. Quoi? n'est-ce pas assez du malheur de Léandre?

DAMON. Comment donc, de Léandre? Son vaisseau est certainement arrivé en bon port. Quel malheur lui est-il donc survenu?

LISETTE. Certainement; son vaisseau est aussi joliment arrivé en bon port que le vôtre. Il me l'a dit lui-même.

DAMON. Il te l'a dit lui-même? Mes soupçons sont donc fondés... Lisette, en tout cas, tu peux m'en croire : ce n'était qu'une erreur sans conséquence, sur le sort de son vaisseau... Mais faut-il que mon ami ait commis à mon égard une petite déloyauté?

LISETTE. Une déloyauté? Quelle déloyauté? Dieu nous garde! Léandre est l'ami le plus fidèle de la terre. Ha! ha! ha!

DAMON. Pourquoi ris-tu?

LISETTE. Oui, c'est certain. Fiez-vous maintenant à sa loyauté. Ha! ha! ha! Il vous aidera loyalement dans votre embarras. Ha! ha! ha!

DAMON. Pour cela, je l'espère bien aussi.

LISETTE. Et moi aussi. Ha! ha! ha! Je connais ses bonnes intentions. Ha! ha! ha!

SCÈNE DERNIÈRE

ORONTE, LA VEUVE, LÉANDRE, DAMON, LISETTE

LA VEUVE. Très cher Damon, j'ai appris par M. votre cousin, l'affligeante nouvelle. Je vous assure que votre malheur me touche d'aussi près que s'il m'était arrivé à moi-même.

LÉANDRE. Mon très cher ami, la chance vous a tourné. Je sais que votre âme est beaucoup trop ferme pour que cette misérable perte doive beaucoup vous émouvoir. J'espère du reste que la fortune vous sourira de nouveau. Et, ce qu'elle vous enlève ajourd'hui, peut-être ne vous le rendra-t-elle que plus largement une autre fois.

ORONTE. Oui, cousin, oui, comprends-moi. Une autre fois, une autre fois! Ha! ha! ha!

LÉANDRE. Vous, madame, vous avez eu la bonté de vous décider pour le plus heureux d'entre nous. Le Ciel a voulu que ce fût moi. Certes, je me tiendrai véritablement pour le plus heureux, si le don précieux de votre cœur me...

LA VEUVE. Et cette proposition, Léandre, vous pouvez la répéter en présence de votre ami?

DAMON. Juste Ciel! qu'est-ce que j'entends?

LÉANDRE. Oh! madame, je connais trop bien mon ami. Il n'oserait pas être pour vous un empêchement à votre bonheur. Il ne pourrait vous offrir que son cœur. Et moi, je puis accompagner le mien d'une tonne d'or.

DAMON. Léandre, vous voulez?... Le chagrin et la consternation m'ôtent la parole.

ORONTE. Ecoute, monsieur mon cousin, ce que je vais te dire, comprends-moi. Tu ne peux plus à présent épouser la jolie veuve. Cela est certain, comprends-moi. Elle ne sera pas bien utile non plus à Léandre. Comprends-moi. Elle me plaît beaucoup. Comprends-moi. Je la voudrais pour moi. Je pense que tu pourrais me proposer. Je suis timide, comprends-moi. Agis, fais-y ton possible, je ne t'oublierai pas dans mon testament. Comprends-moi. J'apporterai deux tonnes d'or, comprends-moi.

LÉANDRE. Je vous en prie instamment, madame, déclarez-vous : afin que mon ami lui-même sache à quoi s'en tenir.

ORONTE. Madame, ne vous déclarez pas si vite, comprenez-moi. Mon cousin sait pour vous un joli fiancé, comprenez-moi, qui pourrait bien vous convenir. Avec lui, vous pouvez recevoir deux..., deux tonnes d'or. comprenez-moi. — Cousin, cousin, dis-lui donc qui! Comprends-moi.

LA VEUVE. Ce serait inutile. Mon parti est fermement pris. C'est vrai, Léandre, que je me suis donné ma parole de choisir le plus heureux d'entre vous. Je la tiendrai. Le plus heureux, très cher Damon, c'est vous.

DAMON. Moi?

LÉANDRE. Damon?

ORONTE. Quoi? Qu'est-ce? Mon cousin? Mais son vaisseau a péri, madame. Comprenez-moi. Léandre a une tonne d'or. Et moi, j'en ai deux, comprenez-moi. Vous êtes obligée, obligée de vous arrêter à moi.

LA VEUVE. Oui, oui, Damon, dans cette entreprise, vous avez été le plus heureux. Vous avez été heureux, en trouvant l'occasion de montrer d'une manière extraordinaire votre grandeur d'âme. Votre plus grand bonheur, c'est d'avoir vu clairement maintenant la fausseté de votre ami, dont le sublime pathos vous avait jusqu'alors ébloui. Léandre, jugez vous-même votre conduite. Vous aviez reçu la nouvelle que votre vaisseau a péri. Dans cet émoi, vous vouliez trouver en moi une compensation. Vous fermiez les yeux d'une manière hon-

teuse à votre ami. Ma résolution de me déclarer pour le plus heureux, vous était si profondément odieuse que vous preniez soin de la rendre vaine. Vous cherchiez à me persuader que Damon ne m'aimait plus. Vous pensiez enfin au partage auquel je devais engager Damon, dans un temps où vous croyiez que ses affaires avaient mieux réussi que les vôtres. Réfléchissez à tout cela, et rougissez d'avoir trompé un ami qui vous estimait au dessus de tout. Allez recevoir votre richesse, qui ne pourrait tomber à un homme qui en fût moins digne.

DAMON. Léandre, le croirai-je? Vous avez voulu me tromper?

LÉANDRE. Damon, je vous ai outragé. Adieu!

DAMON. Léandre, très cher Léandre! Où allez-vous? Restez.

LÉANDRE. Laissez-moi, je vous en prie. Je vais fuir votre vue, je meurs de honte. C'est impossible : vous ne pouvez pas me pardonner.

DAMON. Moi, ne pas vous pardonner? Oh! Léandre, avez-vous donc en rien mérité mon pardon! Oui, oui. Tout vous est déjà pardonné. Demeurez, mon ami. Vous avez agi avec précipitation. Et, cette précipitation, c'est l'homme et non l'ami, qui en est coupable. Madame, vous êtes irritée contre Léandre? Je renonce à tout, si, comme moi, vous ne lui pardonnez pas tout. Séparez-nous, et je serai nécessairement le plus malheureux. Je sais combien il est difficile de trouver un ami. Et, si l'on voulait abandonner le sien à sa première faute, on serait réduit à en chercher toute sa vie un autre, sans le trouver.

LÉANDRE. Damon... Jugez, par ces larmes, de mon émotion.

LA VEUVE. Bien, Léandre, Damon vous pardonne. Et je ne sais pas moi-même qu'est-ce qui m'émeut le plus, de sa grandeur d'âme, ou de votre repentir. Recommençons une nouvelle amitié. Oh! Damon, quelle sera la tendresse de votre amour, quand si tendre déjà est votre amitié!

ORONTE. Voilà donc ma demande à vau-l'eau.

DAMON. Eh bien, accordez-moi au moins, cher Léandre, que c'est quelque chose de plus difficile, de remplir les devoirs de l'amitié que d'en vanter le charme.

LÉANDRE. Oui, Damon, j'ai souvent prononcé le nom de l'amitié, mais c'est vous aujourd'hui qui m'apprenez à connaître l'amitié.

LA VEUVE. Damon, Damon, je crains, je crains de devenir jalouse. De vrai, ce ne sera d'aucune femme, mais, ce sera de Léandre.

FIN DE DAMON

TABLE DES MATIÈRES

—

THÉOPHILE GAUTIER
PORTRAITS CONTEMPORAINS

Henry Monnier — Tony Johannot — Grandville — Marilhat. — Chasseriaux. — Ziégler. — Ingres. — Paul Delaroche. — Ary Scheffer. — Horace Vernet. — Eugène Delacroix. — Hippolyte Flandrin. — Gavarni. — Joseph Thierry. — Hebert. — Appert. — Dauzats. — Gabriel Cyr — Simart. — David d'Angers. — Alphonse Karr. — Beranger. — Balzac. — H. Murger — Mery. — Léon Gozlan. — Charles Baudelaire. — Lamartine. — Paul de Kock. — Jules de Goncourt. — Jules Janin. — Deuecourt — Mlle Georges. — Mlle Juliette. — Mlle Jenny Colon. — Mlle Suzanne Brohan. — Mme Dorval. — Mlle Mars. — Mlle Rachel. — Rouvière. — Provost, etc .... 1 vol.

THÉOPHILE GAUTIER
HISTOIRE DU ROMANTISME

Eugène Delacroix. — Camille Roqueplan. — R. Deveria — Camille Flers. — Louis Boulanger — Théodore Rousseau. — Froment Meurice. — Barye. — Frédérick Lemaître. — A. de Vigny. — Berlioz. — Célestin Nanteuil, etc .... 1 vol.

HENRI REGNAULT
CORRESPONDANCE

Annotée et recueillie par Arthur Duparc, suivie du catalogue complet de l'œuvre de H. Regnault et ornée d'un portrait gravé à l'eau-forte par M. Laguillermie.

Sommaire. — 19 janvier 1871. — Enfance de Regnault. — Ses études. — Ses débuts dans la peinture. — Concours pour le prix de Rome. — Départ pour Rome — Rome. — Retour à Paris. — Portrait de Madame D. — Second séjour à Rome. — Automédon — Départ pour l'Espagne. — Espagne. — Madrid. — La révolution espagnole. — Portrait du général Prim — Troisième séjour à Rome. — Judith. — Salomé. — Départ pour Grenade. — L'Alhambra. — Tanger. — Retour à Paris. — Le siége. — Exposition des œuvres de Henri Regnault. — Catalogue complet de son œuvre .... 1 vol.

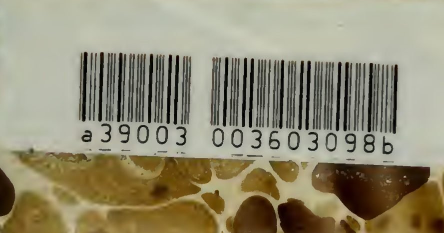
ALFRED DE MUSSET
MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

Un mot sur l'art moderne. — Salon de 1836. — Exposition du Luxembourg. — Revue fantastique, etc .... 1 vol.

PHILIPPE BURTY
MAITRES ET PETITS MAITRES

L'enseignement du dessin. — L'atelier de Mme O'Connell J. P. M. Soumy, peintre et graveur. — Eugène Delacroix. — Les Études peintes de Théodore Rousseau. — Camille Flers. — Les portraits de Ch. Méryon. — Théodore Rousseau. — Dauzats. — Paul Huet. — Sainte-Beuve, critique d'art. — Gavarni — Les eaux-fortes de Jules de Goncourt. — J. F. Millet. — Les dessins de Victor Hugo. — Diaz. — Les salons de Diderot, etc .... 1 vol.

PARIS — IMP. C. MARPON ET E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.


a39003 003603098b

